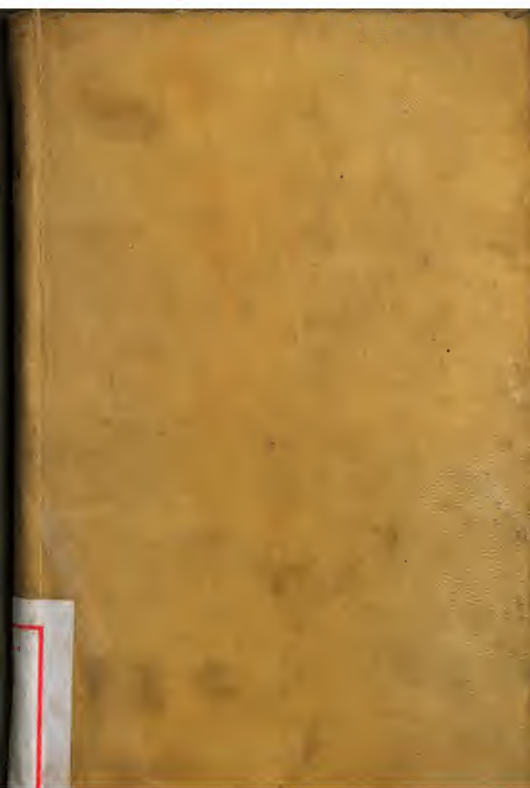


VOYAGE
BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE
ET PITTORESQUE
EN FRANCE.
TOME I.

A PARIS,

CHEZ RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N° 6.

1825.

VOYAGE

BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE

ET PITTORESQUE

EN FRANCE,

PAR LE RÉV. TH. FROGNALL DIBDIN.

Tome Premier,

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES,

PAR THÉOD. LICQUET,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE ROUEN.



A PARIS,

CHEZ CRAPELET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

M DCCC XXV.



CETTE TRADUCTION

EST OFFERTE

A MESSIEURS LES MEMBRES

DE LA

Société des Bibliophiles Français,

COMME UN HOMMAGE RESPECTUEUX

DE L'ÉDITEUR,

G. A. Crapelet.



PRÉFACE.

S'il faut en croire une opinion émise il y a quelques années au-delà du détroit (*a*), les Anglais seuls travaillent à sauver de l'oubli les édifices normands, voués au mépris et à la destruction par la honteuse insouciance et l'ignorance des Français........ « On dirait, ajoute l'écrivain, que les Français ont horreur de tout ce qui peut rappeler les temps passés.... L'illustration des anciens monumens de France est donc un soin qui nous regarde; et, puisque les possesseurs de ces nobles monumens sont insensibles à leurs beautés et incapables d'en apprécier le mérite, nous en faisons une propriété anglaise. »

L'arrêt est sévère, heureusement il est injuste; et, s'il ne péchait déjà par le fond,

---

(*a*) *The Quarterly Review*. June 1821, p. 147.

nous pourrions tout au moins réclamer contre la forme; mais, je ne crains pas de le dire, le critique anglais, dans l'espèce, n'a pour lui ni la forme ni le fond. A quelle occasion, en effet, s'exprime-t-il en ces termes? A l'occasion des ouvrages de MM. Dawson-Turner, et Cotman, ouvrages relatifs l'un et l'autre aux antiquités monumentales de Normandie. Or, sans prétendre déprécier le moins du monde le travail de ces messieurs, il n'est pas inutile de remarquer que le texte qui accompagne leurs gravures, n'est souvent que la traduction des notes à eux fournies par quelques uns de nos propres antiquaires. Si l'on me demandait la preuve matérielle du fait, il me serait facile de la donner. Je renverrais à la préface de M. Cotman, où ce dernier, par l'organe de M. Dawson-Turner, paie un tribut de reconnaissance à ceux de nos archéologues qui l'ont assisté dans ses recherches. L'autorité de cet aveu doit suppléer, de reste, à l'insuffisance de mon témoignage. Et qu'on

ne pense pas que j'adresse ici un reproche à ces écrivains; ils ont fait un usage légitime des renseignemens qui leur ont été libéralement offerts. On se doit un appui mutuel dans l'exploitation du domaine de la science, de la littérature ou des arts; tout doit être commun entre les savans; ils ne forment qu'une famille, et ne reconnaissent qu'une patrie qui est le monde.

Le rédacteur du *Quarterly Review* répondra peut-être qu'au moment où il nous accusait d'indifférence et d'incapacité, il ne pouvait connaître plusieurs grands ouvrages publiés depuis, ou annoncés comme devant bientôt paraître. A cela je répliquerai qu'il existait alors en France, sous le rapport des antiquités nationales, assez de productions remarquables pour que le rédacteur suspendît ou modifiât sa décision; que l'estime généralement accordée à ces recueils prouve qu'il y avait en France autre chose que des insoucians, et que le mérite particulier des ou-

vrages établit encore qu'on pouvait rencontrer parmi nous autre chose que des ignorans.

Quoi qu'il en soit il existe, depuis quelques années surtout, une rivalité louable pour sauver de l'oubli et de la destruction ces nobles édifices que vit élever le moyen âge; et la Normandie, « terre des châteaux, des églises et de l'ancienne chevalerie, » comme l'appelle avec raison M. Dibdin, la Normandie a reçu les premiers hommages. L'antiquaire, le dessinateur, l'homme de lettres, sont venus, d'un commun accord, saluer avant tout ces plages glorieuses, témoins de si hauts faits, dépositaires de tant de souvenirs, riches encore, malgré le temps et les hommes, de tant de merveilles archéologiques. Cette prédilection des Anglais pour notre pays est naturelle, obligée même, si je puis le dire. Tel est l'amour qu'ils lui portent, que leurs écrivains l'ont appelée : *la plus importante de* LEURS *provinces d'outre-mer*. Que dis-je ? dans l'opinion de mylord Coke, le roi d'Angleterre n'a point perdu ses droits au

duché de Normandie. Il peut, quand il le jugera bien, signifier à Sa Majesté Très Chrétienne un exploit de départ, et rentrer dans la jouissance légale du pays : la possession des îles de Jersey, Guernesey, Alderney et Sark, empêchant qu'il n'y ait prescription pour le reste. M. Dibdin ne va pas si loin : il pense seulement que la Normandie, *quoique en France*, peut être considérée comme une contrée distincte et particulière. Mais laissons mylord Coke établir ce qu'il appelle les *droits légaux* de son souverain, et contentons-nous de vivre en paix sous l'*autorité légitime* du nôtre. Reconnaissons néanmoins, comme je viens de le dire, que la Normandie se présente aux Anglais sous les formes les plus séduisantes, et qu'elle doit les intéresser beaucoup plus qu'aucune autre province française. Berceau de leur histoire monumentale, la Normandie fut encore à différentes époques, et pendant le cours de plusieurs siècles, le théâtre de leurs guerres, de leurs succès, ou de leurs défaites. Une

petite ville normande a vu naître cet illustre *bâtard* qui saisit, par la force, tous les droits que semblait lui refuser la naissance ; qui prit place au trône d'Angleterre, malgré cent mille Anglais armés pour lui disputer le passage ; qui vint changer à Londres le cercle ducal contre le bandeau des rois, et qui fit, en un mot, qu'un puissant royaume devint, en quelque sorte, le vassal d'un duché. La race normande régna long-temps depuis sur la Grande-Bretagne : Henri Ier, Henri II, Richard-Cœur-de-Lion, contribuèrent tour à tour à son affermissement, à sa puissance et à sa gloire. L'Angleterre demanderait vainement à d'autres monarques plus de prudence dans les actes, de générosité dans le caractère, de valeur dans les combats. L'Anglais qui voyage en Normandie rencontre à chaque pas le souvenir de ses rois, de ses ancêtres, de ses institutions et de ses usages. Des églises encore debout, après sept siècles écoulés, de majestueux débris, des tombeaux, jusqu'au son d'une



cloche, tout se réunit pour émouvoir ici le cœur d'un sujet britannique ; tout semble lui dire que là jadis était sa patrie, la résidence de ses souverains, le berceau de ses mœurs. — C'était plus qu'il n'en fallait pour échauffer l'imagination vive de M. Dibdin, et le décider lui-même à visiter un pays déjà exploré par un grand nombre de ses compatriotes; mais il a senti qu'il devait faire entrer dans sa narration d'autres détails que tous ceux qui se rencontrent dans le récit des voyageurs qui l'ont précédé. Ce n'est donc plus seulement une description des châteaux, des tours, des églises, des monumens publics de toute espèce; ce n'est plus seulement un tableau de l'aspect général du pays, sous les rapports pittoresques : c'est une relation étendue, minutieuse, quoique parfois inexacte, des bibliothéques publiques et particulières ; ce sont des réflexions sur certains usages du pays, et le caractère de ceux qui l'habitent; c'est enfin l'histoire personnelle de l'auteur pendant toute la durée de

son voyage. Pas un petit incident, si indifférent qu'on le suppose, qui ne trouve sa place dans les lettres du bibliographe. Ainsi, il nomme toutes les auberges où il descend; recommande ou tance l'aubergiste, selon que ce dernier aura été poli, grossier ou exigeant. M. Dibdin a-t-il passé une mauvaise nuit? son lecteur ne manquera pas de le savoir le lendemain matin. A-t-il joui, au contraire, d'un doux sommeil dans un lit *comfortable*? il nous rassure aussitôt son réveil; et nous voilà du moins hors d'inquiétude sur la santé du voyageur. Le froid et le chaud, le beau temps et la pluie, toutes les variations de l'atmosphère sont scrupuleusement indiquées. L'auteur était le maître, sans doute, d'entrer dans ces détails assez futiles; personne n'a le droit de s'en formaliser, parce qu'ils ne nuisent à personne. Sous d'autres rapports, il a encouru toute la sévérité de nos censures. S'introduire au sein des familles, profiter d'une hospitalité bienveillante, accepter des services désintéressés, ri-

diculiser ensuite ceux qui nous ont accueillis avec empressement et bonté, abuser des confidences qui nous ont été faites dans le secret du tête-à-tête, signaler à la risée publique des personnes dont nous n'avons point à nous plaindre, dont nous avons peut-être à nous louer, les montrer au doigt, les nommer en toutes lettres dans un ouvrage destiné à la plus grande publicité possible, leur accorder quelquefois un éloge qui rendra tout à l'heure un sarcasme plus piquant; c'est blesser toutes les bienséances, méconnaître tous les égards; c'est violer les droits sacrés du foyer domestique. Encore, si l'auteur n'eût été qu'historien fidèle, nous n'aurions à redresser chez lui que les torts d'une plume indiscrètement véridique; mais il crée des scènes, arrange un drame, trace des caractères, imagine un dialogue, assez souvent en français; et dans quel français, grand Dieu! en prêtant à ses postillons un langage ridicule, et aux gens du monde le langage des postillons. Que résulterait-il bientôt pour nous



de pareilles indiscrétions ? La nécessité de *fermer nos portes*, ou du moins de *poser une garde à nos lèvres.*

En reprochant à M. Dibdin d'avoir oublié les convenances, n'allons-nous pas commettre une inconséquence de même nature, si nous mettons son ouvrage à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ? Nous ne le pensons pas. Anglais ou Français, le livre ne sera consulté que par une certaine classe de personnes ; et les personnes de cette classe sont précisément celles dont il importe de rectifier l'opinion. Nous avions songé d'abord à remplacer les noms propres par de simples initiales. Il nous semblait, à ce moyen, que les individus échappaient aux plaisanteries de l'auteur, et se trouvaient à l'abri de toute application maligne. Une seconde réflexion nous a fait penser autrement. En effet, c'eût été attribuer aux paroles de l'écrivain unc puissance qu'elles ne peuvent réellement avoir ; c'eût été craindre sans motif, se

VOYAGE
BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE
ET PITTORESQUE
EN FRANCE.

LETTRE PREMIÈRE.

TRAVERSÉE A DIEPPE.

Dieppe, 20 avril 1818.

ENFIN, mon cher ami, le voilà donc entrepris ce *Voyage bibliographique, archéologique* (a) *et pittoresque*, depuis si long-temps projeté! et le voyageur est débarqué sain et sauf sur les côtes de Normandie! Je me rappelle maintenant ces

(a) A l'exemple de quelques uns de ses devanciers, et notamment de Sterne, M. Dibdin entremêle son discours d'expressions françaises. Il y a ici, dans le texte : Voyage bibliographique, *antiquaire*, etc. C'était évidemment *archéologique* qu'il fallait dire, et je ne fais que servir les intentions de l'auteur en rétablissant le mot qu'il voulait lui-même employer. (Les notes de l'auteur sont indiquées par des chiffres, celles du traducteur par des lettres et des astérisques.)

aimables excursions que nous faisions quelquefois ensemble sur les dunes escarpées de Brighton. Comme vous preniez plaisir à exciter ma curiosité, à enflammer mes esprits, en me montrant du doigt chaque voile blanche qui paraissait accidentellement à l'horizon sur l'étendue vaste et imposante de la mer ! « Ce vaisseau qui part, me disiez-vous, emmène peut-être quelque bibliographe aventureux qui emporte avec lui, sur les bords de la Méditerranée, tous nos trésors bibliographiques. Ce bâtiment qui arrive est peut-être chargé d'autant de volumes que Maittaire en a jamais rêvé, que Panzer en a jamais vu. » Vous me grondiez alors sur les scrupules qui me retenaient en Angleterre ; et, à la vérité, je ne voulais point abandonner mes engagemens *décaméroniques* (*a*) avant que les *Dix Nouvelles* fussent complétement achevées et présentées au public. Oui, je me rappelle tout cela ; et quand je jette un coup d'œil sur cet Océan que je viens de laisser derrière moi, que je promène mes regards sur ces objets étranges et grotesques au milieu desquels je me trouve ici, j'éprouve malgré moi un mélange de sentimens et de pensées auxquelles il m'eût été difficile de m'attendre, et dont il me serait plus difficile encore de rendre compte en ce moment.

(*a*) L'auteur veut parler ici de l'un de ses ouvrages, intitulé : *The bibliographical Decameron.*

Mais c'est assez de préambule ; j'entre en matière. Je vous transmettrai donc périodiquement, puisque vous me l'avez expressément recommandé, les détails de mes *voyages* et *aventures*, autant toutefois que je les jugerai de nature à vous intéresser, vous et votre famille. Accordez-moi, de grâce, toute votre indulgence, votre bonté, sans réserve.

« Vous voilà donc, messieurs, à Dieppe ! » s'écria le maître du Grand Hôtel d'Angleterre (Delarue). Nous poursuivions notre route à travers une foule d'hommes et de femmes de tout âge, portant des adresses à la main, et nous priant à grands cris de descendre à leurs hôtels respectifs.... Mais je connais votre esprit méthodique, votre amour des détails, et vous m'en voudriez si je ne *commençais* pas par le *commencement;* soit : et cependant, que pouvez-vous attendre de ma narration? Ce que j'ai à vous dire, mille autres, dix mille autres peut-être ne l'ont-ils pas fait et dit avant moi?

Ce fut le 14 de ce mois, par le plus beau temps du monde, que je quittai mon domicile pour la terre des châteaux, des églises et de l'ancienne chevalerie. Grand frais du sud-est; mais pas un nuage au temps. Le brillant aspect de la nature semblait me promettre un heureux voyage. Nous partons; une minute après, ma petite maison de brique avait entièrement disparu. Je recomman-

dai ses chers habitans à la bonté divine jusqu'à mon retour, et je m'étendis sur mon siége, en essayant de lier conversation avec mes compagnons. C'étaient, vous le savez, mon fils et M. George Lewis, artiste fort distingué, homme aimable, que j'avais choisi pour m'accompagner pendant toute la durée de mon voyage. Il devait prendre des vues ou faire des dessins de ce qui me paraîtrait digne d'attention et d'intérêt sous le rapport de l'art.

Les vents contraires, peut-être l'indolence ou la mauvaise volonté du capitaine, nous retinrent deux jours entiers à Brighton; encore bien qu'on nous eût promis de mettre à la voile le lendemain de notre arrivée. Nous devions être les premiers à visiter la France dans cette saison. Mais les passagers devenant plus nombreux, et par cela même plus pressans, il fut décidé que nous partirions le vendredi. La force du vent était la même; des nuages menaçans s'élevaient au sud-est; le capitaine disait que ses passagers étaient fous de vouloir mettre à la voile avec vent debout. Quoi qu'il en fût, nous nous jetâmes dans le canot du bâtiment, nous gagnâmes le joli petit paquebot *la Nancy* (1), capitaine Blaber. L'ancre fut levée, la

(1) Ce joli petit vaisseau, réputé le plus fin voilier de Dieppe, et du port de soixante-dix tonneaux environ, n'existait plus dix-huit mois après notre traversée, et peu s'en

voile déployée et le cap mis au large. Le temps commençait à s'éclaircir; les obscures vapeurs du matin se dissipèrent peu à peu; les nuages amoncelés se replièrent lentement au-delà de l'horizon; le soleil, à midi, se montra dans toute sa splendeur, et mille étincelles éclatantes jaillissaient des flots azurés sous la proue du navire....

Vela dabant læti, et spumas salis ære ruebant.

---

fallut que tous ceux qui le montaient ne périssent avec lui. Dans une nuit épaisse du mois de septembre, comme il allait à Dieppe, il fut heurté par un gros brick anglais. On eut beaucoup de peine à sauver l'équipage, et le navire sombra vingt-cinq minutes environ après le choc qu'il avait reçu.

Il paraît qu'autrefois le départ s'effectuait ordinairement de Rye. Les *Mémoires de sir Hugh Cholmley, chevalier et baronnet*, 1687, part. II, p. 21, in-4°, contiennent le récit intéressant d'un passage de *Rye* à *Dieppe*. Sir Hugh lui-même était au nombre des passagers. Il rapporte que, par une tempête nocturne, plus de quatre-vingts voiles se perdirent entre l'embouchure de la rivière, à Rye, et celle de la Tamise. Sir Hugh fut obligé d'attendre; mais, la semaine suivante, il reprit la mer, et traversa heureusement. Il termine par une description des matelots de Dieppe, qu'il regarde comme des marins importuns, exigeans, exhalant l'odeur détestable du plus mauvais tabac du monde, et rendant ainsi tout-à-fait insupportable la position des passagers, qui, sujets au mal de mer, avaient déjà bien assez souffert à bord d'un mauvais bâtiment, dans un étroit cabin. Ceux même que la mer n'incommodait pas ordinairement pouvaient à peine résister à cette odeur infecte.

Nous touchions au moment de la pleine lune. Vers les quatre heures, cette chaste planète parut faiblement dans le lointain vis-à-vis de nous. Pendant deux ou trois heures notre gaîté se soutint, fondée principalement sur la beauté du jour. Quels momens pour une âme qui aime à se bercer d'une douce espérance, pour un esprit qui désire avec ardeur! J'allais débuter sur une terre étrangère; et, comme je supposais que nous approchions des côtes de France, je regardais *de tous mes yeux* pour découvrir quelque chose qui ressemblât à une roche ou à une jetée; mais le vent se tenait opiniâtrément au sud-est, la mer soulevait des vagues énormes, et, chaque fois que nous virions de bord, des flots d'écume inondaient notre frêle bâtiment, où l'on ne voyait déjà plus que des visages pâles, des regards sombres, des physionomies altérées. Pour ajouter à notre frayeur, le capitaine nous dit qu'il serait à propos de descendre, parce que nous allions doubler le cap de Beechey-Head, et qu'alors le vent deviendrait *un peu* vif. Ces *un peu*, mon cher ami, n'ont rien de désagréable à la prononciation; mais ils recèlent quelquefois une idée terrible. C'était comme si le capitaine nous eût dit de nous préparer à une forte brise, peut-être même à une tempête. Cependant, chose étonnante, le ciel était pur.

C'est un imposant spectacle que cette vaste mer,

dont nos yeux cherchent en vain les limites !

....Maria undique, et undique cœlum!

Nous nous éloignons de Beechey-Head, et nous courons une longue bordée vers les côtes de France. Comme le soleil déclinait, nous jugeâmes prudent de nous rendre à l'invitation du capitaine. Ici commencent nos misères. Déjà la lune dominait dans le ciel; chacun de nous s'était confiné dans son cabin incommode, lorsqu'une lame effrayante couvrit le tillac, la claire-voie et l'habitacle. Ceux de nos plus hardis passagers qui avaient persisté à demeurer sur le pont descendirent alors, mais inondés d'eau salée. Nous avions à bord des individus de pays différens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Français, dont la gaîté ne se démentit point malgré la violence et les effets multipliés du mal de mer.

Le docteur Johnson préférait une prison à un vaisseau, surtout dans la crainte du feu; cette préférence pourrait être appuyée sur d'autres motifs que je ne veux pas énumérer. Pour abréger ma narration, il me suffira de dire que, vers minuit, nous entendions le capitaine crier qu'il voyait le phare de Dieppe : nouvelle bien agréable pour nous, pauvres malheureux d'en bas! Mais, comme il nous était impossible d'entrer dans le port avant sept heures du matin, à cause de la basse mer, nous dûmes attendre à l'ancre, et tou-

jours ballottés. C'était un grand point toutefois de nous savoir sauvés et à l'abri de ces vagues effroyables. En ce moment, il m'en souvient très bien, je levai vers le pont des yeux mélancoliques; je vis encore sur la grande voile la pâle clarté de la lune.... Mais ce que je n'oublierai jamais, ce sont les sentimens beaucoup plus profonds que j'éprouvai en apercevant à la barre, lorsque le jour me permit de distinguer les objets, le vieux matelot qui dirigeait notre bâtiment dans le port (1). Son visage était sillonné de rides; un bonnet de nuit, rouge, couvrait sa tête; une jupe bleue, courte, large, formant de grands plis, lui serrait la ceinture : voilà, me dis-je à moi-même, voilà bien un vétéran de la marine française! M. Lewis eût payé de sa dernière guinée la faculté de dessiner ce vieillard pittoresque; mais la violence du mal retenait mon compagnon dans son cabin, avec d'autres passagers perclus comme lui de tous leurs membres.

Vers sept heures du matin, nous étions sur le pont. La mer continuait à rouler de grosses vagues d'une couleur noirâtre; et le jour

Arrivait lentement, escorté de nuages,

lorsque nous parvînmes à l'entrée extérieure du

(1) Pour des raisons que l'on conçoit facilement, les Anglais n'ont pas la permission de faire entrer eux-mêmes leurs vaisseaux dans le port.

port. Pour une première excursion sur une terre étrangère, c'était un cortége peu aimable qu'un matin chargé de brouillards, accompagné d'une bruine épaisse. Néanmoins tout était nouveau, étrange, extraordinaire; et cet immense calvaire élevé sur la droite ne pouvait manquer de faire sur nous une vive impression. Ce n'est pas que le crucifix ne soit d'assez mauvais goût; tout son mérite, fort insignifiant sans doute, consiste à n'avoir point de rival en France pour ses proportions gigantesques. A mesure que nous avancions, nous pouvions distinguer plus facilement les navires et les maisons. Quelle scène, dis-je à mon compagnon, pour notre Calcott! Le bassin est vaste; on n'y voit que des bâtimens de commerce confondus au milieu d'une grande quantité de bateaux pêcheurs; mais le rapport de ces derniers avec les maisons, pour la couleur et la construction, le bruit des quais, les tonneaux, les planches, les cordages, mille autres objets différens étalés sur le port; tout cela formait un tableau intéressant et des plus animés. La population nous parut innombrable, et composée principalement de femmes. Ces grandes coiffes, ces énormes boucles d'oreilles, et tout le reste de l'accoutrement, nous donnaient presque à penser qu'au lieu de nous trouver à vingt-cinq lieues seulement de nos roches blanches, nous étions réellement tombés aux antipodes. Une bonne heure s'écoula encore

avant que nous pussions mettre pied à terre, salués dès ce moment et souvent heurtés par tous ceux qui voulaient nous faire descendre à leur hôtel. « Mais, monsieur, monsieur, par ici, par ici ; c'est ici où vous serez charmé de votre réception. Vous serez à votre aise chez.... — C'est l'Hôtel d'Angleterre que nous cherchons, répliquai-je. — A la bonne heure, s'écria un jeune et vif garçon ; suivez, monsieur, je vous prie. » A peine entrions-nous dans le café de l'hôtel, que le bon Delarue s'écria, comme je crois vous l'avoir déjà dit : « Vous voilà donc, messieurs, à Dieppe ! soyez les bienvenus ! » Nous répondîmes que nous étions satisfaits ; et, pour oublier les désagrémens du voyage, nous demandâmes des œufs et du café, bien décidés d'ailleurs à nous accommoder de tout.

LETTRE II.

DIEPPE. — PÊCHES. — RUES. — ÉGLISES DE SAINT-JACQUES ET DE SAINT-REMY. — SERVICE DIVIN. — MESSE MILTAIRE.

La population de Dieppe (1) est d'environ vingt mille âmes (*a*); et comme un bon tiers des hommes est continuellement retenu à la mer pour

(1) Dieppe doit son origine à la réunion accidentelle de quelques hardis pêcheurs. Sans importance d'abord, elle devint bientôt une ville considérable; mais l'histoire n'a point marqué les phases rapides de sa fortune. Sa population actuelle n'est pas l'effet des mêmes causes qui ont rendu si florissans Brighton et Hastings. Un Français ne se fixe point à Dieppe s'il n'y est appelé par des entreprises commerciales; tandis que plusieurs centaines de familles arrivent chaque année dans les deux villes que je viens de citer, pour y respirer le grand air ou prendre les bains (*). De là ces obélisques, ces colonnades, et tous ces monumens d'une architecture majestueuse, qui invitent à la résidence, et rendent ainsi plus active la circulation de l'argent. A Dieppe, c'est autre chose. Voici l'extrait

(*a*) De 16,664 en 1820.

(*) Il s'est opéré des changemens à Dieppe depuis que M. Dibdin ne l'a vu. Il y a maintenant un magnifique établissement de bains où se rendent chaque année une foule de personnes de la plus haute distinction. S. A. R. madame la duchesse de Berri, aujourd'hui Madame, y a séjourné un mois en 1824.

l'exercice de la pêche, il arrive que la grande majorité des habitans à résidence se compose de femmes. La pêche étant la principale ressource

d'un ouvrage français publié en 1795, et qui donne un assez bon aperçu de l'origine de Dieppe et de ses anciennes pêches. « Dans son origine, cette ville n'était qu'un chétif assemblage de quelques cabanes de pêcheurs, qui, pour la commodité de leur profession, s'étaient réunis à l'embouchure de l'Arques, au pied de la falaise de l'ouest. Ce n'était alors qu'une baie, où les barques venaient s'échouer à la faveur de la marée. Toute la partie du sol dans lequel le port actuel est creusé n'offrait que des marais inondés deux fois par jour. Dieppe s'accrut insensiblement, et la pêche, qu'on pourrait nommer *l'agriculture de la mer*, fut la première base de sa future grandeur.

« Dieppe doit donc sa naissance à quelques pêcheurs; elle dut aussi sa prospérité à la même classe d'hommes utiles. Les actes du temps font mention du grand nombre d'espèces différentes de poissons qui arrivaient chaque jour dans son port; les principales étaient le hareng, dont la pêche remonte, pour Dieppe, à 1030; le maquereau, dont parlent un grand nombre de titres du douzième siècle; la morue, le merlan, le congre, plus abondant autrefois que de nos jours; le celletan, poisson qui a déserté nos rivages; la raie, la plie, la tumbe, la sole, le hadon, l'anon, le saumon, le turbot, le rouge, le marsouin, l'esturgeon, etc.

« Le hareng était l'objet de la pêche la plus utile sous tous les rapports (*) : on ne se bornait pas alors à la faire seulement dans le canal; nos bateaux allaient le chercher jusque dans les

(*) Le peuple appelle encore aujourd'hui un hareng *un enfant de Dieppe*.

des Dieppois, je crois devoir vous donner quelques renseignemens à cet égard. Une histoire de Normandie, récemment publiée par *Goube*, va

---

mers du Nord, à Yarmouth, sur les côtes mêmes de l'Angleterre, et sur celles de Shönen en Suède. Ils rapportaient le hareng d'Escone, dont il est souvent question dans les ordonnances du temps. Ils exportaient ensuite le poisson salé de leur pêche dans tous les ports de la Méditerranée, et se servaient à cet effet de leurs propres bateaux, qui étaient nommés drogueurs, parce qu'en retour ils rapportaient des Échelles du Levant des épiceries et des drogueries, telles que la cire, l'huile, le miel, le poivre, le safran, le gingembre, la cannelle, la résine, l'alun, la vouède, etc., toutes denrées dont il est parlé dans les tarifs d'entrée par mer à Dieppe des treizième et quatorzième siècles. » Page 105.

Consultez le *premier Essai sur le département de la Seine-Inférieure, contenant les districts de Gournai, Neufchâtel, Dieppe et Caux, ouvrage topographique, historique et pittoresque, etc.;* par S. B. J. Noël, rédacteur du *Journal de Rouen*, 1795 (an III), in-8°; ouvrage devenu rare aujourd'hui. Ajoutons que l'auteur eût montré plus de jugement en épargnant à ses voisins d'outre-mer quelques misérables injures. Mon prédécesseur, le docteur Ducarel, dans ses *Antiquités anglo-normandes*, 1767, in-fol. pag. 6, ne consacre guère à Dieppe que seize lignes largement espacées (*); mais il donne, en note, copie des lettres-patentes du roi Richard I[er], par lesquelles ce prince concède la ville de Dieppe à Gaultier, archevêque de Rouen, en échange d'Andely, qui fut réuni au duché de Normandie.

(*) M. Dibdin fait ici allusion au luxe typographique de l'édition.

me mettre à portée de le faire d'une manière plus exacte. « Ce qui occupe le plus essentiellement les bâtimens dieppois, ce sont les différentes pêches, particulièrement celle du hareng, du maquereau et de la morue. Celle du hareng se fait deux fois l'année, en août et octobre. La première a lieu le long des côtes d'Angleterre vers le nord. On y emploie communément soixante à quatre-vingts bâtimens du port de vingt-cinq à trente tonneaux environ, et montés chacun de seize hommes. Leur chargement consiste en sel pour la salaison du poisson, et en barils vides pour les encaquer; ils reviennent vers la fin d'octobre. Le hareng pêché pendant ce dernier mois n'est pas, à beaucoup près, aussi bon que le hareng pêché au mois d'août. La seconde pêche se fait avec des bateaux plus petits le long des côtes de France, depuis Boulogne jusque vers le Hâvre. Les Dieppois occupent à cette pêche cent vingt à cent trente bateaux. Ce poisson, moins gros et moins bon que celui qu'on prend sur les côtes d'Angleterre, s'envoie presque en totalité dans les provinces et à Paris, où il se mange frais. » Voilà pour le hareng. « Le maquereau se pêche ordinairement vers le mois de juillet, sur les côtes de Picardie, parce que ce poisson, qui n'est que passager, entre dans la Manche au mois d'avril. Il avance vers le Pas-de-Calais à mesure que l'été approche. On se sert, pour cette pêche, de grands bateaux pontés du

port de vingt jusqu'à cinquante tonneaux, et montés depuis douze hommes jusqu'à vingt. Il y a aussi des bâtimens dieppois qui vont faire cette pêche entre les Sorlingues et Ouessant, vers le milieu d'avril. Ils portent avec eux le sel nécessaire pour la salaison de leur poisson, qu'ils envoient ensuite à Paris, et dans les provinces de l'intérieur de la France.

La morue se distingue en verte et en sèche ; la verte se pêche depuis le commencement de février jusqu'à la fin d'avril. Les vaisseaux qui vont la faire au banc de Terre-Neuve, sont à deux ponts, et du port de cent à cent cinquante tonneaux, quoiqu'ils ne chargent, en effet, que trente à trente-cinq milliers, dans la crainte que le poisson ne se gâte. La pêche de la morue sèche se fait avec des bâtimens de toute grandeur ; il faut néanmoins qu'ils soient d'un grand fond, parce que cette morue est plus embarrassante que pesante. Les vaisseaux partent vers les mois de mars et d'avril, afin de profiter de l'été pour faire sécher le poisson. Il y avait encore des vaisseaux qui allaient à Terre-Neuve avec des chargemens d'eau-de-vie, de farine, de fèves, de sirop de sucre, de toiles et de draps, qu'ils donnaient aux habitans des colonies françaises en échange de morue sèche. Ces derniers peuvent partir de France vers les mois de mai, juin et juillet. « Ces pêches, ajoute l'auteur en s'animant un peu, ces

pêches emploient un grand nombre de marins. Elles vivifient le commerce de Dieppe ; elles occupent tous les ateliers, les chantiers pour la construction des bâtimens, la confection des filets pour la pêche, celle des hameçons, des voiles, des cordages, des barils ; ensuite vient la préparation des poissons et leurs expéditions journalières, ainsi que celle du poisson frais, qui se renouvelle, pour ainsi dire, à chaque marée. (1) » (Tome III, page 170.)

Dans leurs provisions de détail, les Dieppois sont peu difficiles sur l'espèce ou la qualité du poisson. Un énorme congre, que la classe moyenne, et même le menu peuple d'Angleterre, rejetterait sans balancer, ils l'achètent avec empressement et en font leurs délices. Avec quelques francs on se procure à Dieppe un plat de poisson pour douze

---

(1) *Histoire du duché de Normandie*, par J. J. C. Goube, 1815, in-8°, 3 vol. Cet ouvrage sera plus particulièrement cité par la suite. L'auteur de l'*Itinéraire de Rouen*, 1816, in-12, donne une couleur plus dramatique au tableau qu'il fait sur le même sujet. « Alors, dit-il, tout est en mouvement, et l'observateur peut juger à son aise de leur industrie, remarquer les différens effets de la joie, de la crainte, quelquefois même de la tristesse, à la moindre nouvelle alarmante. L'alternative du plaisir, de l'inquiétude, se peint sur la physionomie des femmes et des filles des marins, si le vent furieux et des nuages précurseurs de la tempête viennent soulever les flots écumans. » (Page 203.)

personnes. Les quais sont constamment couverts de monde ; mais il paraît qu'on y fait plus de bruit que de besogne. La ville offre un aspect pittoresque, quoique les maisons ne remontent guère à plus d'un siècle (1). Les rues sont régu-

(1) La ville de Dieppe a eu souvent et beaucoup à souffrir. Au temps des Normands (*), elle fut presque détruite. En 1442, elle fut vigoureusement attaquée par le César anglais, lord Talbot, dont l'armée paraît avoir campé dans le voisinage de Braquemont, à une lieue de Dieppe environ, et occupé la forte position vulgairement appelée *Camp de César* (voyez Ducarel, page 5, et Noël, pages 87-8). Mais elle se releva plus forte et plus belle vers le milieu du seizième siècle, après un affreux combat naval avec les Flamands. Les Dieppois étaient commandés par le fameux Coligni. Ils eurent la douleur de perdre plusieurs vaisseaux pendant l'action, et de voir une partie de leur ville dévorée par les flammes. Une calamité plus profonde encore les attendait dans le mémorable bombardement exécuté par les Anglais en 1694 : c'était une ruine générale, si l'on excepte quelques vieilles églises. Dans le court espace de trente heures, dit Noël, les Anglais jetèrent dans la place trois mille bombes et quatre mille boulets. Ils s'étaient promis de brûler les deux jetées de bois qui formaient l'entrée du port, et avaient

(*) Je ne sais pas bien ce que veut dire l'auteur par ces mots : *au temps des Normands* ; la naissance de Dieppe est postérieure d'environ deux cents ans à l'établissement de ces hommes en Neustrie. Je ne pense pas que M. Dibdin adopte ici la tradition (fabuleuse) qui veut que Dieppe ait existé dès le huitième siècle ; je crois plutôt qu'il entend parler du succès obtenu par Philippe-Auguste, en 1194, sur Richard, roi d'Angleterre *et duc de Normandie* ; mais il eût été bien de préciser l'époque. Voyez pour ce fait Rigord, *apud Dom Bouquet*, vol. 17, p. 42.

lières, larges même, comparativement à la grandeur de la ville; mais cet aspect pittoresque vient de la couleur, aujourd'hui grisâtre, de la pierre

fait jouer une machine chargée d'artifices, de poudre et de barres de fer; mais ils échouèrent dans ce projet. Une ordonnance de Louis XIV, et le patriotisme des Dieppois, fit renaître la ville de ses cendres, et la rétablit dans l'état où nous la voyons aujourd'hui. Les rues sont bien tracées, bien pavées; les habitans seraient presque tentés de comparer leur grande rue à la rue Richelieu de Paris. Je ne puis attribuer qu'au manque absolu d'argent l'absence de carreaux qu'on remarque aux fenêtres de leurs étages supérieurs. Un *Voyage en France*, publié en 1701, parle ainsi de Dieppe, peu de temps après le célèbre bombardement que je viens de rappeler: « Ces premiers préparatifs terminés, nous dînâmes, après quoi nous fîmes un tour dans la ville, à peine rebâtie depuis le dernier bombardement (*) (1694). Les nouvelles maisons sont hautes; c'est, pour ainsi dire, une ville neuve, peu étendue à la vérité, mais qui promet d'être jolie quand elle sera terminée. Nous vîmes encore les ruines de plusieurs habitations, grâce au succès terrible du bombardement, qui n'épargna qu'un petit nombre d'édifices. La grande église et le château souffrirent en plusieurs endroits; d'autres églises furent entièrement détruites. Les rues sont larges et droites, les maisons uniformes, généralement de la même hauteur, et toutes construites avec de la brique blanche, etc. » (*Gent. Magazine*, mars 1819, page 207, vol. LXXXIX.)

(*) Ce fut sur les plans d'un sieur Ventabrun ou Ventabren, ingénieur du roi. On ne peut pas dire que les maisons soient hautes, puisqu'elles n'ont que deux étages et un entresol; et il faut que les bourgeois se soient trouvés bien mal logés à cette époque, puisqu'ils donnèrent à Ventabrun le titre de sieur de *Gâteville*.

et de la brique employées dans la construction des maisons, de la pointe formée par le pignon des toits, de certaines projections hardies de l'architecture, et des larges dimensions données aux fenêtres. On dirait que ces maisons, dans l'origine, ont été bâtiés tout exprès pour des nobles ou des rentiers; et cependant elles ne sont habitées que par des marchands, des ouvriers et des artisans qui ne paraissent pas jouir d'une grande aisance. On a prodigué à Dieppe la brique, la pierre et le mortier, et quelques unes des plus vastes habitations se trouvent situées dans des ruelles obscures. A peine avons-nous vu six maisons particulières que l'on puisse dire élégantes, et pas une voiture de maître dans les rues; mais si les Dieppois ne sont pas riches, ils paraissent heureux, et fuient constamment l'oisiveté. Une femme débite sa marchandise dans une boutique ouverte, ou une échoppe isolée; elle est nu-tête, comme le sont d'ailleurs toutes les femmes de marchands; elle travaille ou chante selon que le cœur lui en dit. Un homme vend du pain d'épice dans une petite baraque, et lit, en attendant les chalands, quelque histoire populaire, ou quelque roman. Presque toutes les fenêtres des étages supérieurs manquent de vitres, et sont bouchées avec des habits, des morceaux de toile et des giroflées jaunes. Le parfum de ces fleurs corrige heureusement les odeurs d'une tout autre nature qu'on respire à

Dieppe. Ce fut là que nous acquîmes une idée trop vraie des habitudes générales du pays, sous le rapport de la propreté. Avec un peu de bon sens, ou plutôt une meilleure police, on ferait sans peine disparaître toutes ces saletés. Le grand mal en France vient de ce qu'on laisse les immondices de toute espèce s'accumuler dans les rues; et quand l'ordre de nettoyer arrive, on l'exécute avec tant d'indifférence, qu'il reste toujours quelques ordures, comme pour indiquer la place où il faut en déposer de nouvelles. Le manque d'égouts publics contribue encore beaucoup à l'infection générale: mais que voulez-vous? les Français sont accoutumés à cela, et ils se tiennent paisiblement le nez sur un tas d'immondices, dont les exhalaisons dégoûtantes feraient fuir bien loin nos Anglaises. Les fontaines sont nombreuses à Dieppe; quelques filets d'eau pourraient être dirigés de manière à nettoyer les rues, qui sont parfaitement pavées; il en résulterait à la fois plus de salubrité et plus d'agrément, surtout pour l'organe délicat des Anglais.

Nous avions à peine déjeuné, que nous vîmes passer un enterrement; prêtres et enfans de chœur portaient des bonnets noirs, des surplis blancs et des parapluies (car il pleuvait); ils allaient chantant à haute voix, sans faire attention aux mouvemens et au brouhaha du peuple qu'ils rencontraient nécessairement sur leur passage : spec-

tacle nouveau pour nous, et bien fait pour fixer nos regards ! Tout à coup nous entendons un grand fracas ; c'était la diligence qui descendait la rue avec un bruit de tonnerre. Les chevaux trottaient pesamment ; le postillon faisait retentir l'air de coups de fouet assourdissans. Large, haute, de dimensions énormes, cette diligence a encore la solidité nécessaire pour porter dix éléphans. Quant au postillon, c'est un animal tout-à-fait *sui generis ;* il est gai, alerte, et paraît fort content de lui-même. Il porte la livrée royale, rouge et bleue, avec une plaque aux fleurs de lis sur le bras gauche ; ses cheveux, étroitement liés par derrière, forment une queue dure, épaisse, ramassée ; avec cela autant de poudre et de pommade qu'il en faut pour se mettre à l'abri de tous les orages de l'hiver (*a*), et comme il ne se hausse jamais sur les étriers (*b*), vous pouvez juger des effets de cet impitoyable marteau, toujours battant sur sa veste ; d'ailleurs il aime beaucoup ses chevaux et en est parfaitement connu. Il ne les maltraite jamais ; tout se passe, de son côté, en démonstrations et en bruit ; ses éperons sont d'une

(*a*) Sterne reproche aux Français leur langage hyperbolique ; l'air du pays agissait probablement sur M. Dibdin quand il écrivait cette phrase.

(*b*) Cela veut dire que nos postillons ne vont pas *à l'anglaise.*

longueur démesurée; ils ressemblent à ceux que nous voyons aux talons des chevaliers dans les miniatures des manuscrits du quinzième siècle. Du reste, il n'a point à s'occuper de la lourde machine qu'il traîne à sa suite, monte l'un des deux chevaux de brancard, et en guide trois autres devant lui. Il conduit bien, tourne adroitement; enfin, c'est un habile garçon dans son état.

La matinée du samedi n'était pas écoulée, que M. Lewis nous apporta un croquis dont les portraits sont si ressemblans, que la domestique de l'hôtel reconnut à l'instant la vieille femme qui fournissait ordinairement du poisson pour le service de la table d'hôte. Le groupe est un véritable abrégé de *la poissonnerie* à Dieppe. Dans une prochaine dépêche, je vous ferai passer le portrait plus soigné de ces Cauchoises si renommées.

Vous devez savoir qu'autrefois Dieppe était célèbre par ses ateliers d'ivoire (1). Sous ce rapport,

(1) Ce fut probablement à l'époque des expéditions hardies de ses fameux navigateurs, tels que *Parmentier, Dumesnil* et le grand négociant *Angot*, dans les seizième et dix-septième siècles, que le commerce d'ivoire atteignit son plus haut point de prospérité. Les établissemens des Dieppois sur la côte de Guinée leur facilitèrent nécessairement les moyens d'étendre cette branche d'industrie. Walpole, dans ses *Anecdotes sur la Peinture*, vol. III, p. 262, cite honorablement *Lemarchand*, né à Dieppe, qui exerça sa profession à Londres pendant plusieurs années et avec un succès remarquable. M. West pos-

son commerce n'offre aujourd'hui qu'une faible idée de ce qu'elle a pu être dans les seizième et dix-septième siècles. J'ai acheté quelques petits articles, relatifs surtout à la religion, et que je conserve comme échantillons, plutôt que comme objets dignes d'admiration. On fait encore à Dieppe beaucoup de dentelles; trois à quatre mille femmes, dit-on, tirent leurs moyens d'existence de ce travail. (*a*)

Ma prédilection pour l'architecture ecclésias-

sédait le portrait de cet artiste, peint par lui-même. Celui de lord Somers, également peint par *Lemarchand*, se trouvait chez lord Oxford. Évelyn, qui visita Dieppe en 1644, dit qu'elle abondait alors en ouvriers qui confectionnaient, pour les vendre, des objets d'ivoire et d'écaille de tortue. Il ajoute qu'on y trouvait tout ce que les Indes orientales fournissent de curiosités et de bijoux de porcelaine, ainsi qu'une grande variété de raretés nationales et étrangères (*Vie et Écrits d'Évelyn*, vol. 1, p. 51, édit. 1818, in-4°). C'est donc à l'époque du passage d'Évelyn à Dieppe qu'il faudrait rapporter le plus haut degré de prospérité de cette ville, sous le double point de vue de la richesse et de la population. En effet, dans une Vue de Dieppe par Zeiller (voyez sa *Topographia Galliæ*, 1650), on trouve l'indication spéciale de plusieurs établissemens, tels que *minimes*, *capucins*, *carmélites*, *jésuites*, *ursulines*, *halles*, etc. Il paraît aussi que la rivière d'Arques était autrefois très large, surtout à son embouchure dans le port.

(*a*) Dieppe rivalisa long-temps avec Argentan et Caen pour la fabrication des dentelles. Ce genre de commerce y est presque nul aujourd'hui.

tique ne me permit pas d'attendre plus long-temps à visiter les *églises*. Nous sortîmes donc tous trois pour payer notre tribut de respects à l'église principale; je veux dire *Saint-Jacques*. Nous entrons; une obscurité générale régnait dans l'édifice : on eût dit que le soir venait plus tôt que de coutume. Le bruit des sabots résonnait d'une manière sensible dans les bas-côtés. Comme nous examinions les chapelles construites dans le pourtour intérieur, nous aperçûmes une clarté subite qui venait d'une espèce de grille. En approchant, nous vîmes des objets bien capables de fixer notre attention. Dans un enfoncement pratiqué au sol sont différentes figures en pierre, colorées et de grandeur naturelle. Elles représentent les *trois Marie*, *saint Jean* et *Joseph d'Arimathie* occupés à mettre le Christ au tombeau. Le corps de Notre Seigneur est à moitié descendu. Cette scène était éclairée par environ deux douzaines de misérables chandelles presque consumées, dont la lueur formait un contraste frappant avec l'obscurité toujours croissante de la nef et des bas-côtés. Nous quittons enfin un lieu où la nouveauté des objets faisait sur nous une impression à chaque instant plus profonde; nous nous mettons à table, puis au lit, fort bien traités sous ces deux rapports, et nous oublions bientôt, dans un doux sommeil, les fatigues du soir précédent.

Le lendemain matin, dimanche, nous nous ap-

prêtâmes de bonne heure pour assister à l'office dans l'église *Saint-Jacques* (1). M. Lewis néanmoins avait été le plus diligent. Il s'était levé entre six et sept heures, et nous avait rapporté l'esquisse d'une scène dont il venait d'être témoin sur la place du Marché, vis-à-vis de l'église. Cette

(1) La pierre employée dans la construction de cette église passe pour avoir été apportée d'Angleterre. Il est plus probable, comme le lecteur le verra dans la suite, qu'elle a été tirée de Caen, renommé depuis long-temps, et avec raison, pour la qualité supérieure de ses pierres. Ici donc, comme à Rouen, on est dans l'opinion que les églises du pays ont été bâties par les Anglais! (*) Noël assure que la mise au tombeau dont je viens de parler a été exécutée en 1612, d'après le tableau original de Jérusalem, et aux frais d'un pieux voyageur qui revenait de la Terre-Sainte. Les beaux pendentifs en argent ciselé qui décoraient la chapelle de la Vierge, et qui excitèrent l'admiration du cardinal Barberini; plusieurs autres ornemens d'un grand prix et d'un travail délicat, furent détruits dans le bombardement dont j'ai parlé page 17. J'ajoute que des beautés d'un ordre plus élevé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, telles que sculptures, péristyles, balustrades, etc., ont été horriblement mutilées à l'époque de la révolution, qui a laissé en Normandie des traces effroyables. (**)

(*) L'expression de M. Dibdin renferme une idée trop générale. Il est vrai que l'opinion *populaire* attribue aux Anglais l'érection de nos monumens *gothiques*; mais il existe une *autre* opinion qui ne s'y trompe pas.

(**) La révolution a exercé partout des ravages, mais en Normandie moins qu'ailleurs.

esquisse représente une figure du Christ en cire. (C'est ce qu'on appelle un *Ecce Homo*); la figure est placée dans une armoire à deux battans qui sont ouverts. L'armoire et la figure appartiennent à l'homme qui joue du violon. Cet homme vend de petits livres de messe auxquels le peuple attribue un caractère plus divin, quand on leur a fait toucher les mains et les pieds du Christ de cire. Le mélange de deux occupations si contraires, la bigarrure de ce groupe, exciteront votre étonnement; et voilà un passe-temps du dimanche matin !

A dix heures et demie tout le monde se rendait à l'église, et les chapelles latérales, au nombre de douze environ, se remplissaient successivement de fidèles. L'un apportait, l'autre retenait une chaise de grosse paille, dont les églises sont assez abondamment pourvues, et dont le tarif est affiché sur les murs. Il y avait bien là dix-huit femmes au moins pour un homme, ce qui est facile à concevoir, le tiers de la population mâle étant presque toujours, comme je l'ai dit plus haut, retenu en mer pour la pêche. Je ne crois pas qu'il y eût moins de deux mille âmes présentes. Je parvins à me placer sur les degrés qui séparent le chœur de la nef. De là, je découvrais comme un océan de coiffes blanches quand les femmes étaient assises ou à genoux : mais que devins-je à la vue de l'objet le plus burlesquement solennel qui eût jamais

frappé mes regards ! c'était une espèce de gros et grand fantôme habillé en tambour-major, large chapeau retroussé, et surmonté de trois plumes blanches, vaste baudrier de la même couleur, le reste entièrement rouge, y compris les bas. Lui seul, de tous les assistans, avait son chapeau sur la tête; il représente le bedeau d'Angleterre. Ce robuste monsieur, à visage de singe, tenait à la main droite une hallebarde qu'il brandissait d'un air de triomphe. C'était la terreur des enfans et l'admiration des vieillards. Pendant la procession, où l'on chante à plus haute voix, et où le service divin semble réclamer une impression plus profondément religieuse, l'assemblée manifesta clairement le zèle dont elle était animée, en répondant à l'envi au chant des prêtres, et de manière à faire retentir les échos du temple. Je dois le dire: dans *certaines* particularités du service divin, il serait bien que nous prissions une leçon de nos voisins du continent; mais à l'extérieur, on est tellement étranger au sentiment de la décence publique, que, pendant l'office, nous fûmes constamment tourmentés par le bruit du tambour et du fifre qui appelaient la garde nationale pour la messe militaire à *Saint-Remy*. Je ne dois pas oublier de vous dire que, vers la moitié de la messe, le prédicateur parut en chaire, son bonnet noir sur la tête, et lut un court sermon dans un livre imprimé : méthode, soit dit entre nous, dont quel-

ques prédicateurs devraient peut-être faire usage dans notre propre pays. Je me souviendrai toujours de la figure et de l'attitude du bedeau qui accompagnait le prêtre. Il le suivit à la chaire, en ferma la porte, et se tint debout en appuyant son bras gauche sur la rampe de l'escalier. Tout à coup le voilà qui atteint sa tabatière de la main droite, et qui se régale d'une prise, mais avec une satisfaction, un sentiment profond de bien-être qu'on ne saurait imaginer : il tint ferme à son poste pendant treize minutes que dura le sermon, dont pas un mot ne lui causa la moitié du plaisir qu'il avait puisé dans sa tabatière. Vous m'avez expressément recommandé d'être minutieux en tout, et vous voyez de quelles bagatelles je vous entretiens.

Une heure après, la messe militaire fut célébrée à *Saint-Remy*. M. Lewis et mon fils allèrent ensemble à ce spectacle extraordinaire. Pour moi, j'en avais *assez d'une dose*. Malgré tout, je me rendis, en me promenant, à cette église pour y juger du recueillement de l'assemblée avant l'arrivée de la garde nationale, et je ne dois pas dissimuler que j'eus lieu d'être vivement satisfait. Plus de simplicité, moins de monde, musique plus douce, orgue moins bruyant, plus de silence dans l'église ; l'expression d'une piété profonde et sincère chez le plus grand nombre des fidèles. Vers l'entrée du chœur était suspendu un drapeau

blanc, où l'on voyait le portrait du roi régnant (en 1818). Au moment de l'élévation, la cloche de la tour sonna. Ses tintemens, en arrivant à notre oreille, étaient doux et argentins; l'orgue les accompagnait sur un mouvement un peu plus vif, et plus bas d'une octave. Cet ensemble, le silence, le tableau de tous ces chrétiens prosternés, auraient imprimé le respect au plus incrédule. Je m'inclinai légèrement, et dans cette attitude j'adressai, immobile, des vœux au ciel pour la conservation de mes amis absens. Ma prière, à la vérité, n'était point empruntée au rituel romain; peut-être n'est-ce pas une raison pour qu'elle ait été moins efficace. Non, mon cher ami, rien ne rafraîchit l'âme, sur une terre étrangère, comme cet appareil général de dévotion fervente, le dimanche, surtout dans la maison du Seigneur. Quelle différence au dehors! c'étaient les cris aigus de la trompette, les roulemens du tambour, et la marche cadencée de deux ou trois compagnies de la garde nationale qui se rendaient à la messe militaire. Je regagnai précipitamment mon hôtel. Mes compagnons restèrent dans l'église, et me rapportèrent ensuite que cette messe militaire se bornait à certaines manœuvres que les soldats faisaient dans le chœur, le chapeau sur la tête, et au son d'une musique bruyante. Effrayant contraste avec la scène dont je venais d'être témoin!

Puisque je parle des églises, je ne fermerai point ma lettre sans vous dire que celle des deux qui me paraît la plus ancienne, du moins dans quelques unes de ses parties, est l'église de Saint-Remy; mais *Saint-Jacques* est plus vaste, et les sculptures en sont travaillées avec plus de soin. Si je ne me trompe, c'est vers la fin du quatorzième siècle qu'il faut placer l'achèvement de cet édifice (*a*). La révolution a laissé de hideuses traces de son passage sur quelques parties extérieures de ces églises. Les mœurs modernes n'ont point encore opéré une révolution d'un caractère *différent*, et *plus désirable*, celle qui voudrait qu'on fît attention aux affiches placées sur les murs extérieurs, et qui défendent strictement de déposer autour du monument des *ordures et immondices.* Vous le voyez, autre chose est de défendre, autre chose est de se conformer à la défense. Disons-le; on rencontre quelquefois au pied de ces édifices des amas d'ordures aussi incommodes que révoltans. Assurément, *cela s'arrange bien mieux en Angleterre.* Pardonnez-moi cette légère variante (*b*);

(*a*) D'après les Archives de l'archevêché de Rouen, citées par Duplessis, les voûtes du chœur n'auraient été faites qu'en 1443, et celles de la croisée en 1628.

(*b*) A la première phrase de Sterne, dans son *Voyage sentimental: They order.... this matter better in France.*

je ne puis m'empêcher, malgré toutes les merveilles qui m'entourent, de placer çà et là quelque petit mot en faveur de mon pays. Dieu vous bénisse.

LETTRE III.

VILLAGE ET CHATEAU D'ARQUES. — AMUSEMENS DU DIMANCHE. — MOEURS ET COUTUMES. — BOULEVARDS.

J'AI reçu de notre ami N*** l'injonction spéciale de ne point quitter Dieppe sans avoir visité le fameux château d'Arques, qui se trouve dans le voisinage (1). Je me déterminai, en conséquence, à

(1) Les antiquaires français ont reporté l'ancienneté de ce château au huitième siècle, supposant qu'il avait été bâti par Guillaume d'Arques, comte de Talou, né du second mariage de Richard, duc de Normandie (*). Dans l'origine, la mer baignait le pied de ce château; nul doute à cela, puisqu'elle couvrait tout le terrain connu aujourd'hui sous le nom de *vallée d'Arques*, jusqu'à l'endroit appelé *Bouteilles*. C'était une position militaire presque imprenable. D'autres écrivains, avec plus de fondement peut-être, fixent l'époque de sa construc-

(*) Il y a confusion au commencement de la note de l'auteur. *Des*, et non pas *les* antiquaires français, tels que Dom Toussaint Duplessis et Noel, font en effet remonter l'origine du château d'Arques au huitième siècle, et ils se trompent; mais ils se gardent bien d'en faire honneur au comte de Talou, qui ne vivait qu'au onzième siècle. Tous les autres écrivains au contraire, tels que le chroniqueur de Fontenelle, Guillaume de Jumiéges, Guillaume de Poitiers, Robert Wace, etc., attribuent la construction du château au comte de Talou, et ils ont raison; mais ils se gardent bien aussi d'en fixer l'époque au huitième siècle.

profiter d'un assez beau temps, ou plutôt d'un temps gris, pour aller rendre un hommage légitime

---

tion au neuvième ou au dixième siècle (*). Il aurait servi de boulevard contre l'invasion des Normands (**). Ce château est célèbre par les différens siéges qu'il a soutenus. Il était commandé, en 1144, par un moine flamand, qui préférait le métier des armes aux exercices du cloître. Ce moine fut tué d'un coup de flèche dans le combat (***). Je n'ai point de renseignemens historiques sur ce château jusqu'au seizième siècle. Pendant les guerres de la Ligue, en 1589, il fut pris par des soldats déguisés en matelots (****), qui, s'étant approchés sans inspirer de défiance, égorgèrent les sentinelles, et se rendirent maîtres de la place. Henri IV le fit démanteler dans la suite. Ce château reçut de graves atteintes dans la première moitié du dix-huitième siècle (*****). Les habitans de Dieppe y venaient chercher des matériaux pour construire leurs maisons et des édifices publics. La révolution ajouta encore à ces ravages. « Aujourd'hui ces tours, ces remparts, ce donjon, qui retentirent pendant plusieurs siècles des cris des combattans et de la victoire, livrés maintenant au plus morne silence, sont devenus le séjour des hiboux et des oiseaux nocturnes. » Telle est la description solennelle que fait de ces vénérables ruines l'auteur de l'*Itinéraire de Rouen*, 1816, page 199.

(*) On confond encore ici la ville avec le château.

(**) Même observation, puisque Rollon était en possession de la Normandie en 912, et que le château ne date que du onzième siècle, tandis qu'on peut reporter l'existence de la ville au neuvième.

(***) Ce fut par la maladresse d'un homme d'armes du château.

(****) Ce fait a eu lieu quatre ou cinq ans plus tôt. 1589 est la date de la bataille d'Arques, entre Henri IV et le duc de Mayenne.

(*****) Surtout en 1724 et en 1755.

à ces reliques vénérables de l'antiquité. Ainsi, le même dimanche, M. Lewis et moi nous sortîmes pour l'exécution de cette chère entreprise. Il faut d'abord remonter la grande rue, prendre ensuite à gauche, et passer la porte ou l'issue du côté de Rouen. Là, en quittant la ville, vous rencontrez cette majestueuse montée qui commence la route de Paris. Vous la laissez à droite pour suivre un chemin de traverse longeant le pied d'une éminence couronnée d'arbres, et vous continuez en ligne directe l'espace d'environ deux milles anglais. Pour la première fois alors, sur la droite, vous découvrez le château. De ce point, la route devient tout-à-fait champêtre : pommiers en fleurs, hameaux, petites fermes, dont quelques unes élégamment couvertes en ardoises; riches herbages de différente nature, tableau charmant enfin, au milieu duquel nous poursuivîmes doucement notre promenade. Le pays forme des ondulations agréables; mais la vallée, resserrée entre deux rangées de collines parallèles, se trouve sujette aux fréquentes inondations de la mer, et doit être, par conséquent, sous le rapport de l'agriculture, d'un faible produit, excepté pour le pâturage des bestiaux dans la belle saison.

L'heure des vêpres approchait, au moment où nous allions entrer dans le village d'Arques. Un jeune paysan, proprement vêtu, mais nu-tête, s'était chargé de nous conduire par un chemin plus

court. La position élevée du château nous avait permis de l'apercevoir à plusieurs reprises sur la route; mais nous voulions voir tout ce qui pouvait être vu; et pour notre première excursion dans un village de France, nous ne devions pas examiner légèrement. Nous fîmes donc un détour complet, en traversant la grande rue, et nous arrivâmes au pied de l'église. La cloche appelait les fidèles; nous entrâmes avec la foule. Je citerais difficilement une église de village plus belle que l'église d'Arques; certaines parties de cet édifice rappellent beaucoup la cathédrale de Lincoln; cependant l'extrémité supérieure des murs au dehors, la tour et le toit de la nef, sont modernes comparativement à beaucoup d'autres. L'intérieur, qui est délicat et léger, peut appartenir à la fin du treizième siècle (1). Du reste cet intérieur est vaste, et ne le cède à aucune autre église de village en Normandie, province riche en monumens ecclésiastiques. L'heure avancée ne nous permettait pas d'attendre que l'office commençât; et vous allez dire qu'à cet égard nous en avions bien assez. En sortant, nous rencon-

(1) L'*Itinéraire de Rouen*, 1816, page 200, dit mal à propos que cette église est du onzième siècle. Elle possédait autrefois un buste de Henri IV, qui paraissait y avoir été placé après la fameuse bataille d'Arques, gagnée par ce prince sur le duc de Mayenne, en 1589. L'église, selon la même autorité, et avec plus de raison, fut dédiée en 1257.

trâmes une jeune dame élégamment vêtue, et suivie d'une domestique : elle se hâtait de se rendre à vêpres, et entra dans l'église avec le curé, qu'elle rejoignit sur sa route. Nous apprîmes avec bien de la satisfaction que cette excellente dame, voulant sauver le vieux château d'une destruction totale, l'avait acheté du gouvernement pour la somme de 7,000 francs. En faisant placer des serrures et d'autres scellemens aux principales portes, elle l'avait préservé des dévastations continuelles dont il était l'objet; car on n'entreprenait point de bâtisse nouvelle sans démolir une portion du château pour s'en faire des matériaux. Autant que je me le rappelle, le nom de cette dame est Barrois. Elle a certainement, dans l'une des acceptions les plus justes du mot, bien mérité de son pays. (*a*)

La position du château est admirable. Nous y arrivâmes par l'extrémité occidentale, d'où le village et l'église d'Arques paraissent dans l'éloignement. Inspiré, je pense, par le chant des vêpres, qui parvenait jusqu'à nous sur ces hauteurs, M. Lewis prit ses crayons, et traça un petit dessin plein d'expression.

(*a*) Cette dame a fait des offres pour l'acquisition du château d'Arques, mais elle ne l'a jamais possédé. Le propriétaire actuel l'a acheté, en 1817, des héritiers de l'adjudicataire primitif, et pour la somme de 9,475 francs. Il paraît disposé à céder sa propriété moyennant *soixante et quelques mille francs.*

S'il était permis à l'homme de s'en rapporter à ses yeux comme à des témoins infaillibles, cette masse imposante, formée de silex et de brique (non par couches, comme le pratiquaient les Romains dans l'emploi de ces deux matériaux réunis), cette masse imposante, sous le rapport de l'antiquité, pourrait réclamer le premier rang parmi les monumens qui nous restent du moyen âge : fossé profond, desséché aujourd'hui, et devenu pâturage; escarpement rapide à franchir, tout semblait prévu pour défier le pied et la lance des preux qui en auraient tenté autrefois la conquête. Il y a des tours circulaires aux extrémités, une citadelle carrée ou donjon au milieu. Son enceinte est aussi fort étendue; peut-être même sont-ce là ses anciennes limites au temps de Guillaume-le-Conquérant (*a*). Les guerres de la Ligue amenèrent de nouvelles dévastations. Mais quoique cette antique forteresse paraisse toucher au moment de sa chute, quoique la dégradation de ses ouvrages extérieurs et le surplomb du parapet de son fossé puissent donner à croire qu'elle doit céder dans une vingtaine d'années aux ravages du temps, je doute, malgré tout, qu'elle ne soit pas encore assez vigoureuse pour survivre aux arrière-générations de ceux qui la

---

(*a*) Et voilà précisément l'époque de la construction du château; le onzième siècle, comme je l'ai dit dans la note (**) ci-dessus, page 33.

contemplent aujourd'hui. Vers le nord, une grande quantité de terre a été récemment amoncelée au pied de la muraille. Le jour se mariait admirablement avec le vénérable objet que nous avions sous les yeux. Encore une minute de crépuscule, et la nuit tomba. Plus un seul rayon de lumière qui vînt dorer la moindre portion de l'édifice; tout était noir, silencieux et d'un sombre aspect. Dans votre amour de l'art, vous auriez appelé cela un ensemble parfaitement beau. Rien peut-être n'excite plus puissamment à la méditation du passé, n'éveille de plus nobles sentimens, des réflexions plus profondes que la vue d'un vieux château tombant en ruines sur le majestueux sommet qu'il habite. Ici, tout est muet dedans et dehors; plus de harpe ni de ménestrel, plus de cliquetis des épées, plus de cor qui fasse retentir les échos, plus de banquet à la joie bruyante, plus d'ennemi qui attaque, plus de châtelain qui se défende! mais....

Faisons trève à ces extases, et reprenons le chemin de la maison. Nous descendîmes la montagne, en disant un long adieu à ces restes imposans de la hardiesse des temps passés, et nous pressâmes notre marche vers Dieppe. A peu de distance de la ville, nous rencontrâmes des groupes de paysans confondus avec des bourgeoises, qui se rassemblaient pour la danse. Les femmes ne portent jamais de chapeau. Vous ne pouvez vous faire qu'une idée incomplète de l'effet brillant de ce

rouge et de ce bleu (*a*) qui se croisaient dans tous les sens au milieu des arbres, et aux sons joyeux du violon. Le grand bonnet de Cauchoise, avec sa roideur empesée et ses larges barbes, vint achever un tableau aussi nouveau que singulier pour nous; et je dois dire, à l'honneur des femmes, qu'elles étaient plus proprement habillées que les hommes. Plus d'un spectacle de ce genre s'offrit bientôt à nos regards. Les couples se composaient souvent de deux femmes, attendu le nombre insuffisant des cavaliers; mais que les quadrilles fussent ou non réguliers, on n'en dansait pas moins de bon cœur, sinon avec légèreté. Point de niches, point d'agaceries qui vinssent rompre l'harmonie de la scène; c'était un tableau de *Teniers*, dégagé des grossièretés accidentelles du peintre. Voilà donc, en réalité, dis-je à mon compagnon, ce que j'ai si souvent entendu dire des passe-temps du dimanche en France! qu'on y en garde long-temps l'habitude!... Assurément ils sont préférables aux brutales orgies d'une taverne, et aux rêveries fanatiques du tabernacle. Remarquez bien, mon cher ami, qu'au milieu de ces groupes nous reconnûmes beaucoup de figures que nous avions vues le matin dans la cathédrale; mais enfin, puisqu'il est impossible de faire entendre à un Français ou à

(*a*) Jupe bleue, corsage rouge, *et vice versâ;* ce sont les couleurs des Madones de Raphaël.

une Française que la soirée du dimanche pourrait être mieux employée à une promenade paisible au-dehors, ou à la lecture d'un livre religieux et instructif à la maison, il vaut mieux encore que la masse du peuple soit occupée à cela qu'à.... autre chose de pis.

Un petit dîner pris assez tard répara nos forces, et notre ami, le *vin ordinaire*, entretint nos bonnes dispositions à l'égard de Dieppe. Le soir, mon compagnon esquissa le portrait de la *fille de chambre*, personnage important pour ma collection de costumes (1): à cette occasion, c'était le soir d'un dimanche, la fille s'était parée de ses plus beaux atours; de sorte qu'elle est représentée avec tous ses avantages. J'ai des raisons pour croire que son costume, sauf quelques légères modifications, est le même que celui qui existait il y a plusieurs siècles. (2)

Le jour suivant, le dernier que nous passâmes à Dieppe, fut aussi beau que celui de notre traversée. M. Lewis se mit de bonne heure au travail. Il prit une petite vue du port, à vol d'oiseau, et en aurait fait un autre dessin plus pittoresque,

---

(1) Le modèle trouvait qu'on l'avait faite *un peu trop âgée*.

(2) L'habillement des marins est encore celui du quatorzième siècle, et probablement aussi celui des femmes. Les vignettes de Froissart et de Monstrelet nous donnent un portrait fidèle de la Cauchoise d'aujourd'hui.

sans le grand nombre de bateaux pêcheurs, réunis dans le bassin, et dont les voiles déployées interceptaient le coup d'œil. Il voulut aussi esquisser le château de la ville (1), et ne fut pas plus heureux, mais par une autre cause. A peine commençait-il, qu'une sentinelle s'avança, et lui déchira brutalement son papier, en disant que cela était *défendu*. Assurément cette sentinelle était un rustre, et n'avait jamais dansé le dimanche soir. Empêcher de dessiner une place non fortifiée, voilà qui était tout-à-fait absurde. Un mot au commandant, nul doute que la sentinelle n'eût été châtiée, et l'artiste pleinement satisfait; mais *ça ne vaut pas la peine*, et j'essayai de consoler M. Lewis de sa mésaventure.

En général les Français sont un peu jaloux du crayon de nos artistes (*a*). En effet, comme M. Lewis se mettait à dessiner le port, il me fallut épuiser toutes les ressources oratoires à ma disposition pour persuader à un officier de

---

(1) Il est bâti sur les ruines d'un vieux château démoli à la fin du douzième siècle. Les bourgeois le firent démanteler au seizième siècle, dans la crainte que les ligueurs n'y trouvassent un point d'appui. Il reçut de nouvelles atteintes dans le siècle suivant.

(*a*) Mais non; à moins qu'on n'apporte de meilleures preuves que la brusquerie d'une sentinelle ou les scrupules d'un gendarme.

douanes, et à un corps de *gens d'armes*, que c'était ici « tout-à-fait une affaire pittoresque, et qui n'avait aucun rapport à la guerre. » Un *bon !* bien sec fut toute la réponse à ma remontrance; mais *bon !* était assurément préférable à *défendu !*

La manière d'agir des Dieppois envers les Anglais est, à tout prendre, assez gracieuse, parce que la ville profite de la libéralité de ces derniers et de leur amour pour la dépense. A peine les enfans savent-ils bégayer qu'on leur enseigne à prononcer le G... d... (*a*). D'importuns et hideux mendians assiégent continuellement la porte des hôtels: cependant la mendicité n'est pas un mal si effrayant que je me l'étais d'abord imaginé. L'aspect général de la ville semble indiquer une population pauvre; et il y a ici plus de logement que de gens à loger. Les *boulevards*, vis-à-vis du bassin neuf, non terminé par Napoléon, ou plutôt vis-à-vis des prés qui s'étendent du côté d'Arques, pourraient être avantageusement employés à recevoir des habitations; mais on ne spécule point à Dieppe, et les Français n'ont point le goût du pittoresque (*b*). Si la paix durait douze ans, et plaise à Dieu qu'elle dure trois fois trois douzaines d'années! je ne serais pas étonné que quelque Anglais

(*a*) *God damn.*

(*b*) Il ne faut voir là que les opinions particulières de l'auteur.

entreprît de faire construire en cet endroit des maisons de plaisance, où l'on viendrait prendre les bains l'été, et qui seraient louées pour un prix modique à ceux de nos compatriotes qui ne peuvent trouver en eux-mêmes qu'autant de courage qu'il en faut tout juste pour poser le pied sur le sol gaulois. Le voisinage de Dieppe, et la proximité de cette ville avec Rouen et Paris, sont des motifs qui méritent considération.

Il paraît que Napoléon aurait eu grande envie de fortifier le port de Dieppe, dont l'accès est un peu difficile et embarrassé. Vous trouvez, en entrant, des murailles hautes, perpendiculaires, et capables de résister long-temps. Il y a aussi des batteries qui rendraient une approche hostile très hasardeuse pour les assaillans.

Point de navires en construction; une demi-douzaine de carcasses à moitié pourries, de petits bâtimens marchands, c'est tout ce qu'on y voit en ce moment; mais il y a de grands projets, et de grandes espérances fondées sur ces projets. Dieppe possède, sans doute, beaucoup d'avantages terrestres et maritimes : quoi qu'il en soit, de longues années s'écouleront encore avant que l'entreprise ait inspiré la confiance et l'ardeur qu'elle réclame. En dépit de tout ce *zèle naval*, on n'en montre guère ici que pour la pêche, d'où l'on tire ses moyens d'existence. Les armées de terre auront toujours la préférence, même dans

un port de mer. Le lundi soir un régiment entra dans la ville. Les soldats étaient ivres. Les officiers, dans le même état, parcouraient les rues, bras dessus bras dessous, avec les soldats (*a*). C'était à la fois un piége et une infamie (*b*); on n'eût point osé en faire autant à Versailles ou à Paris. Je ne clorai pas mon journal de Dieppe sans vous dire que je furetai partout pour découvrir un bon libraire et quelques vieux livres; mais je ne trouvai rien qui fût digne d'attention, excepté un ancien *Missel* de Rouen, bien imprimé, et un *Térence* de *Badius Ascensius*. Les libraires s'approvisionnent surtout dans les magasins de Rouen. Je ne dis rien des presses ; elles ne méritent pas qu'on en parle. Quant aux *raretés bibliographiques*, mes compatriotes m'ont devancé. J'ai entendu d'étranges anecdotes sur leurs belles *trouvailles* et leur immense générosité. Je leur souhaite toujours autant de bonheur.

(*a*) Voilà ce qu'il est absolument impossible de croire.

(*b*) Ce qu'il est bien plus difficile de comprendre.

LETTRE IV.

ROUEN. — SES ENVIRONS. — BOULEVARDS. — POPULATION. — ASPECT DES RUES.

Je suis ici, mon excellent ami, dans la plus singulière de toutes les villes. On se frotte les yeux, on croit rêver, quand on parcourt les rues de cette vieille cité. Je serais tenté de croire que, par l'effet d'un talisman secret, je me trouve jeté tout à coup au milieu des hommes et des choses qui existaient au commencement du seizième siècle, tant cette ville et tout ce qui lui appartient est curieux et extraordinaire; mais je dois faire précéder mes observations sur Rouen d'une courte narration de ce que j'ai remarqué sur la route.

Avant de quitter Dieppe, nous avions obtenu nos passe-ports, bien réguliers, bien circonstanciés. Jamais conscrit ne fut toisé plus exactement que M. Lewis et moi; jamais Linnée ne décrivit une plante avec plus de scrupule et d'exactitude que l'officier municipal n'en apporta dans l'examen et la description de *Messieurs les Anglais.* Sachez, en un mot, qu'il y a ici des modèles de signalemens *imprimés* d'avance, et que l'écrivain n'a plus qu'à remplir, *à la main,* les blancs des-

tinés aux épithètes qui conviennent à chacun des traits.

Nous avions retenu nos places dans le cabriolet de la diligence, qui contient précisément trois personnes. On y est assez bien, pourvu qu'on soit disposé à s'accommoder avec ses voisins. Comme on vous l'a dit souvent, ce cabriolet est une espèce de boghey, ou siége de phaéton, sur le devant de la voiture, et couvert en cuir. Il est muni d'un tablier de cuir épais, traversé, dans sa partie supérieure, par une barre de fer qui s'attache fortement, par un crochet, au support perpendiculaire de devant. De chaque côté sont des rideaux de cuir, que l'on tire au besoin pour se préserver de la pluie, etc. On peut s'appuyer sur la barre de fer, ou le haut du tablier, et cette position n'est pas absolument désagréable. Nous prîmes donc congé de Dieppe, le quatrième jour depuis notre arrivée. Assis dans le cabriolet, nous étions à chaque instant tout près d'éclater de rire, attendu la nouveauté de notre situation et le grotesque de notre équipage. Le postillon était un rare échantillon de son espèce, un *exemplaire unique*. Il se trouvait probablement lui-même un peu sur le retour, et avait imaginé de s'appliquer sur les joues une ample dose de rouge (*a*). Ses cheveux,

(*a*) C'est la première fois que j'entends dire que nos postillons mettent du rouge. Où la coquetterie va-t-elle se nicher?

tressés et poudrés, étaient surmontés d'un mauvais chapeau, *orné* de rubans décolorés. Il portait une veste de velours bleu foncé, et les insignes de son ordre au bras gauche. Ce qui nous parut assez remarquable, ce fut le rapport des traits de cet homme avec ceux de *Voltaire*, à l'époque où ce dernier pouvait avoir une soixantaine d'années. Assurément il ressemblait au poète par le prolongement du menton et l'expression satirique de la bouche. Nous roulâmes lentement, les chevaux se séparant, ou se rapprochant, selon la largeur des rues qu'il nous fallait traverser. Rien de plus maladroit en apparence que la conduite d'une voiture en descendant une côte. On ne connaît point ici l'usage des *drag-chain* (*a*), et l'on dirait, en certains momens, que la machine presse de tout son poids les hanches des chevaux de brancards, qui, privés d'avaloire (*b*), marchent péniblement, tantôt à angle droit, tantôt sur une ligne diamétralement opposée et face à face. Les rênes et les traits sont de cordes, ce qui forme néanmoins un ensemble assez solide. Dans une descente trop rapide, le postillon met tous ses soins à faire passer les roues sur des monceaux de gravier ou de décom-

(*a*) C'est probablement le *sabot* qui sert à enrayer dans les descentes trop rapides.

(*b*) Un homme du métier dirait une *fessière*, expression d'ailleurs qui traduirait parfaitement *breeching*.

bres, qu'on a la précaution de placer sur les bords de la route auprès du fossé. De tout cela, il résulte pour les voyageurs du cabriolet, qui ont ce spectacle sous les yeux, un effet vraiment terrible, surtout s'ils ont les nerfs délicats. On s'arrête quelques instans pour changer de chevaux; la diligence est habilement conduite, et, en général, il n'arrive point d'accidens fâcheux. Nous portions avec nous environ 50,000 francs du gouvernement; de sorte que nous fûmes escortés par un gendarme sur toute la route jusqu'à Rouen.

Le chemin de Dieppe à Rouen est large, ferme, dans un excellent état. Il y a peu ou point de haies; des rangées d'arbres suffisent pour la démarcation des propriétés. Le pays est ouvert, agréablement coupé de collines ondoyantes, mais fort peu boisé jusque vers le premier relais. On rencontre sur la route plusieurs montées et descentes rapides, sans que le conducteur prie les voyageurs de mettre pied à terre. Nous ne vîmes rien de remarquable jusqu'aux approches de Malaunay, à environ une demi-douzaine de milles de Rouen, et par conséquent après le dernier relais. Ce joli village, et la campagne qui l'entoure, dédommagent de toute légère contrariété qu'on a pu éprouver sur la route. Une petite rivière où l'on pêche la truite, serpente rapidement dans la vallée. Ses bords sont garnis çà et là de maisons blanches à usage de filatures, exploitées, selon toute apparence, avec au-

tant de fruit que d'activité. Les bois des coteaux voisins semblent se pencher sur ces habitations, et quoique le premier zéphyr printanier ait à peine chez nous verdi les campagnes, il règne partout *ici* une fraîcheur de feuillage au milieu duquel brille déjà la fleur pourprée du pommier : aspect plein de charme pour les yeux, sujet d'une douce émotion pour le cœur. Des sites charmans s'offrent de temps en temps à la vue. Le goût et l'opulence anglaise en sauraient tirer un grand parti ; mais je crains bien que les Français n'atteignent point ce *superflu* d'opulence *nécessaire* aux embellissemens pittoresques : la révolution a tari leurs bourses, éteint leur goût, amoindri leur population. Sur les bords du chemin étaient quelques maisons de restaurateurs ; plus d'un cabriolet vide, plus d'une voiture arrêtée, attendaient, au-dehors des jardins, *monsieur* et *madame* qui folâtraient avec leur famille dans les allées, et souriaient agréablement aux saluts de John Bull. Mais bientôt le mouvement des voitures, beaucoup d'hommes à cheval, des groupes de promeneurs plus nombreux, tout annonçait que nous approchions d'une *grande et populeuse cité*. Permettez-moi d'ajouter que nous parcourûmes les derniers huit milles dans l'espace d'une heure, tandis que nous en avions mis autant pour faire cinq milles avec les relais précédens.

L'entrée de Rouen est véritablement magnifique.

Arrivés au haut d'une montée considérable, vous apercevez devant vous, à partir des barrières, une avenue longue, large, bien pavée, à triple rangée d'arbres de chaque côté (*a*). A travers les branches, encore peu chargées de feuillage, nous aperçûmes la pyramide effilée de la cathédrale, et la tour plus massive de l'abbaye de Saint-Ouen. A gauche sont de riches collines, couvertes de jardins et de maisons blanches, et dont la pente vient se terminer au boulevard : c'est là le *faubourg Cauchoise*. Toujours sur la gauche, quoiqu'un peu plus en face peut-être, sont la cathédrale et Saint-Ouen avec le corps de la ville; le tout est élevé en amphithéâtre. Derrière l'allée de droite, vous apercevez la Seine (assez large et profonde en cet endroit), couverte de bateaux et de navires en mouvement. De cette entrée, le voyageur entend avec plaisir la voix du commerce; il aime à voir l'agitation de l'industrie. La plupart des bâtimens étaient chargés, nous dit-on, d'eau-de-vie et de vin; quelques uns d'eux paraissaient être de deux, et même de trois cents tonneaux. Les réverbères sont suspendus au milieu d'une longue corde qui traverse la route. Ce tableau,

(*a*) Il est assez indifférent que l'auteur ait mis *treble* au lieu de *double;* mais enfin c'était *double* qu'il fallait mettre. En général on ne doit pas chercher une exactitude trop rigoureuse dans ces détails topographiques.

dans son ensemble, est d'un caractère imposant et tout-à-fait neuf : mais comment vous donner une idée de ce que j'éprouvai lorsque, tournant à gauche, nous quittâmes les larges quais pour gagner les *penetralia* de cette ville gothique? Quelles rues étroites ! que de maisons en saillie ! que d'ornemens capricieux et bizarres (1)!

(1) Les Français conviennent eux-mêmes que les maisons et les rues sont tout-à-fait *effroyables*. Plus d'une fois j'essayai de les défendre, en faisant valoir les principes du goût pittoresque et les souvenirs que fait naître en nous l'aspect d'un antique monument. J'espère que mon peu de familiarité avec la langue française, plutôt que la faiblesse de mes argumens, m'a fait manquer le but que je voulais atteindre. On trouve dans la *Topographie européenne* de Zeiller, 1655, in-folio, une vue de Rouen, à vol d'oiseau, en 1620 (ROTHOMAGVS-ROVAN); elle a environ deux pieds deux pouces de long, sur dix pouces de large. On y voit l'ancien pont de pierre (maintenant détruit); deux arches sont rompues; il était donc impraticable à cette époque. Les murs et les remparts sont entiers, et la vue paraît avoir été prise du sud-est. Les collines environnantes sont couvertes de bois épais. L'exécution est faible sous le rapport de l'art, mais l'effet général ne manque pas d'agrément. Immédiatement après cette planche, s'en trouve une autre à la date de 1655, où l'on voit le pont de bateaux, à l'est de l'ancien pont de pierre, presque à moitié détruit. Cette vue est un plan géométral. Les murs, etc., sont entiers; les jardins, à gauche des faubourgs de l'ouest, paraissent riches et immenses.

Pendant mon séjour à Paris, j'examinai, d'après le conseil de l'abbé *Delarue*, les trois volumes de *dessins et* de *gravures relatifs à la Normandie*, ayant appartenu autrefois à *de Boze*,

quel mélange de l'ancien et du moderne ! combien de fragmens, ou plutôt combien de ruines de

---

et déposés maintenant dans la Bibliothéque du Roi. Je ne dirai rien de leur mérite, ce n'est pas ici le lieu d'en parler; mais comme ils ont du rapport avec les précédens, et que je suis bien aise de ne rien laisser à désirer sur ce sujet, j'indiquerai encore ici quelques *vieux plans* de Rouen, tels que, trois jolies gravures représentant les ruines de l'ancien pont de pierre, par Israël Silvestre; une vue, à vol d'oiseau, de la ville, d'après un dessin de George Hoefnagle, et rappelant assez bien le style de la première que j'ai citée : un homme et une femme sont sur le premier plan. J'ai trouvé encore deux épreuves d'une jolie gravure oblongue; un vaste plan géométral de Rouen, offrant une petite vue dans l'un des angles; une vue oblongue, et pour ainsi dire de profil, par Silvestre, bien gravée; une grande vue, à vol d'oiseau, prise de plus près que la précédente, *chez Juillot, proche les Grands-Augustins*, au bout du Pont-Neuf, avec privilége, etc.; mauvaise gravure noire. Parmi plusieurs autres gravures qui ne méritent pas attention, j'ai vu un immense plan de Rouen et de ses remparts, publié par *Jansen*, à Amsterdam, en 1631. Sa hauteur est de six pieds neuf pouces, sur deux pieds de large. Il y a des lettres indicatives au bas. L'inscription du haut est en grandes capitales blanches sur un fond noir. Ce plan est utile pour les détails, mais d'un mauvais effet.

On vient de publier (1817) une *Carte topographique de la ville et des fauxbourgs de Rouen.* C'est un plan géométral complet et bien traité, peut-être cependant d'une exécution trop délicate, eu égard à la variété des objets qu'il embrasse. Il est néanmoins d'une utilité réelle, et m'a été d'un grand secours, en m'indiquant avec exactitude les endroits ci-dessus mentionnés.

vieilles églises, dont on devine encore l'architecture délicate ! que de traces de dévastations anciennes et récentes ! que de fontaines et de ruisseaux ! quels groupes, sans cesse renaissans, d'hommes, de femmes et d'enfans, offrant tous également le tableau de la gaîté, du travail et du bonheur ! La *rue de la Grosse-Horloge*, ainsi nommée d'un grand, épais et ancien clocher qui en occupe toute la largeur, ne nous parut pas une des moins singulières de cette ville. Étonnés, stupéfaits, pour ainsi dire, nous tournions avec fracas de rues en rues, objet des regards de la multitude curieuse : *voilà des Anglais !* Arrivés au bureau de la diligence, nous nous disposâmes à faire porter notre bagage à l'hôtel favori des Anglais, l'*Hôtel Vatel.* Des porteurs se présentèrent, la *hotte* sur le dos ; un fardeau de deux cent cinquante pesant, au moins, fut placé sur l'une de ces machines, et notre homme l'emporta avec un air de triomphe que lui donnait la conscience de sa force et de son adresse. La hotte est un instrument bien imaginé. A ce moyen, la plus grande partie du poids tombe horizontalement sur les épaules, ce qui est de beaucoup préférable au *knot* (*a*) anglais, qui laisse toute la charge peser perpendiculairement sur le cou et les épaules. Au bout de cinq minutes

(*a*) Espèce de bourrelet que les porteurs anglais se mettent sur les épaules.

nous étions dans la cour de l'*hôtel*, au milieu de laquelle nous vîmes une grande diligence nouvellement construite, et qu'on nomme *vélocifère;* les ressorts sont énormes, mais l'ensemble en est fort bien entendu, et je trouvais que cela sentait l'industrie britannique, avant de savoir qu'en effet les ressorts de ces voitures étaient confectionnés sur des modèles anglais.

Mon premier soin fut de m'assurer de la table et du logement, le tout *selon les règles de l'art.* Notre hôtesse, petite femme polie, nous convainquit bientôt qu'elle connaissait à fond son état, en prévenant plusieurs de nos désirs, et en répondant à nos demandes d'une manière vive et satisfaisante. Les débris d'une table d'hôte, représentés, comme cela se fait en France, ne nous offraient pas un dîner des plus agréables pour notre premier repas, surtout quand il fallait donner cinq francs pour une volaille réchauffée, et garnie d'une sauce à l'oseille; mais enfin nous sommes ici, nous y sommes depuis deux jours, et nous y resterons jusqu'à ce que le but de mes recherches soit atteint. En dépit de leurs antipathies nationales, les Français sont obligés de convenir qu'en général *les Anglais sont bien bons et très propres.* Dans l'après-midi de notre arrivée, un *laquais de place,* espèce de sangsue attachée à chaque hôtel, vint nous saluer, et s'informer si nous désirions faire un tour sur les boulevards. Sa proposition fut

acceptée. Nous prîmes à droite en sortant de l'hôtel, et, après avoir long-temps monté, nous tournâmes à droite une seconde fois, nous trouvant alors sur une rampe élevée, au milieu des parfums délicieux qu'exhalaient autour de nous les poiriers et les pommiers en fleurs d'une multitude de jardins enclos de murs. Cette promenade sur le *boulevard Beauvoisine* nous conduisit à l'un des sites les plus intéressans qui commandent la ville de Rouen, éclairée en ce moment par les rayons d'or d'un glorieux soleil couchant, qui imprimaient un ton plus large et plus moelleux tout ensemble aux parties ombrées de la cathédrale et de Saint-Ouen. Rouen, par sa position seule, produira toujours et nécessairement un effet pittoresque, quel que soit le point de vue que l'on choisisse.

Sous le rapport de la population, Rouen pourrait passer pour une ville de l'empire Chinois; je veux dire que cette population est immense. On la fait monter à cent mille âmes au moins. A la vérité, les êtres humains se succèdent à Rouen sans interruption; ils s'y agitent comme un essaim d'abeilles, et, à l'exemple de ce laborieux insecte, ne paraissent occupés qu'à rapporter continuellement à la maison le produit de leur industrie. Vous avez ici tout le bruit, toute l'agitation des rues de Cheapside et de Cornhill; si ce n'est que ce tableau toujours mouvant est resserré dans des limites moitié plus étroites. Représentez-vous

Bucklersbury, Cannon-Street, Thames-Street, et vous n'aurez encore qu'une faible idée du rétrécissement des rues de Rouen. Partout le bonnet bouffant de la Cauchoise, le retentissement éternel du sabot. Il faut les voir, hommes, femmes et enfans, au milieu des rues, éclaboussés par le ruisseau, coudoyés par les passans, puis séparés, divisés par le cabriolet rapide, la pesante charrette, ou la diligence bruyante, et se rapprochant un moment après, de manière à paraître plus étroitement entrelacés qu'auparavant. M. Lewis, avec cet enthousiasme naturel à sa profession, s'extasie chaque jour davantage à la vue de ce qui l'entoure. Quant à moi, j'ai peine à me persuader que je ne vis pas au temps de notre Henri VIII et de leur François Ier; et peu s'en faut que je ne demande l'adresse de *George Tailleur* (a), imprimeur, l'associé ou le correspondant de notre cher *Pynson* (1). Cette lettre va vous paraître une rapsodie singulière; pardonnez-le-moi. Demain et jours suivans.....

> .....*to fresh fields and pastures new.*
> « Des champs fleuris, de nouveaux pâturages. »

Par ce mot *champs*, vous devez entendre *églises*, et au lieu de *pâturages*, il faut lire : *Bibliothéque publique*, *libraires*, *magasins*, *imprimeries*.

Mille fois adieu.

(a) Lisez : *Guillaume le Talleur.*

(1) Voyez le *Décaméron bibliograph.*, tome II, p. 137, in-8°.

P. S. Souffrez encore un *post-scriptum.* Malgré tous ces tonneaux d'eau-de-vie et de *vin ordinaire,* dont je vous ai parlé dans le corps de ma lettre, nous n'avons pas rencontré un seul homme ivre, depuis environ quarante-huit heures que nous sommes ici. Les cabarets à Rouen, comme à Dieppe, sont cependant aussi nombreux que chez nous.

LETTRE V.

ARCHITECTURE ECCLÉSIASTIQUE. — LA CATHÉDRALE. — TOMBEAUX. — CÉRÉMONIES RELIGIEUSES. — L'ABBAYE DE SAINT-OUEN. — LES ÉGLISES DE SAINT-MACLOU, DE SAINT-VINCENT, DE SAINT-VIVIEN, DE SAINT-GERVAIS ET DE SAINT-PAUL.

Je crois être maintenant assez bien au fait des *localités* de Rouen; mais le moyen de vous en donner une description à la fois courte et satisfaisante? Je ne le vois pas. Laissez-moi donc faire à ma guise, et pardonnez les minuties de détails, les répétitions même que vous pourrez rencontrer. Vous aimez les vieilles églises, les vieux livres, tout ce qui nous reste de l'antiquité; je ne veux plus d'autre objet de mes écrits. Figurez-vous donc que nous nous promenons ensemble, bras dessus, bras dessous, dans les rues, ou que nous sommes arrêtés à contempler les merveilles de cette cité. D'abord la *cathédrale ;* et en effet, quel voyageur de goût ne saluera pas la métropole d'une ville qu'il traverse, ou dans laquelle il s'arrête momentanément? Vous vous rappelez peut-être que je vous ai donné une première idée de cet édifice dans ma précédente lettre, en vous parlant de l'avenue pavée

qui conduit à la ville. Alors nous n'apercevions que les deux tours latérales, et la pyramide qui s'élève au centre; livrons-nous maintenant à un examen sérieux. La façade de l'ouest (1), sur laquelle les architectes ne manquent jamais d'exercer leur savoir-faire, se présente à vous, soit que vous descendiez, soit que vous montiez la rue principale, je veux dire la *rue des Carmes,* qui partage la ville en deux moitiés à peu près égales. Audevant de cette façade est une place exiguë, rétrécie encore par de misérables boutiques; c'est là que se tient le marché aux fleurs; là, aussi, que le voyageur émerveillé peut admirer plus à l'aise les beautés que le monument étale à ses yeux. Dans mon humble opinion, cette façade a peu de rivales qui puissent lui être comparées (2). Je n'en excepte pas même celles de Lincoln et d'York. Peut-être son immense largeur n'offre-t-elle pas la simpli-

---

(1) On en trouvera une vue dans les *Antiquités normandes*, de M. Cotman.

(2) Elle a environ cent quatre-vingts pieds anglais (*) de large sur deux cent cinquante à peu près dans sa plus haute élévation. Les planches que j'en ai vues chez M. Frère, libraire, sur le quai de Paris, et d'après les dessins de Langlois, ne donnent qu'une idée imparfaite de l'original.

(*) Toutes les mesures données par l'auteur dans le cours de son ouvrage ont été conservées dans la traduction. Il suffira de se rappeler que le pied anglais correspond à onze pouces trois lignes du pied français.

cité mieux entendue de celle de Lincoln; mais elle réunit au plus majestueux développement une profusion extrordinaire de détails. Les ornemens, surtout ceux qu'on voit aux trois porches entre les deux tours latérales, sont nombreux, riches et entiers pour la plupart, en dépit des calvinistes (1), de la révolution française et du temps. Parmi les petits bas-reliefs de ces porches, qui sont les plus à la portée de l'œil, on remarque (*a*) la fille d'Herodia dansant devant Hérode. Elle s'agite sur ses deux mains, la tête en bas, les pieds en l'air. A droite est représentée la décapitation de saint Jean.

De ces deux tours, lorsque vous regardez l'église de l'extrémité ouest de la place, celle de gauche, ou si vous voulez la *tour du nord*, me paraît de beaucoup la plus ancienne. Elle me semble appartenir au commencement du douzième siècle, si

(1) Les ravages commis par les calvinistes dans presque toutes les villes de Normandie, et particulièrement dans les cathédrales, fournissent la preuve affligeante de ce que peuvent produire les animosités religieuses, qu'on veuille supposer réelles ou imaginaires les provocations éprouvées. Mais les calvinistes furent toujours une secte sombre et farouche. Pommeraye, dans son volume in-4°, *Histoire de l'Église cathédrale de Rouen*, 1686, a consacré une centaine de pages au récit des fureurs calvinistes, pag. 86-157. Farin est nécessairement plus court.

(*a*) C'est le porche voisin de la tour Saint-Romain.

même elle n'est pas de la fin du onzième (1); mais elle n'a point l'élégance de la *tour du sud*, que je crois pouvoir rapporter au quatorzième siècle (*a*), excepté toutefois la partie supérieure, qui est évidemment du seizième.

Avant d'entrer dans la cathédrale, portons-nous sur chacun de ses côtés, et examinons ses deux portails latéraux. L'un et l'autre sont chargés de sculptures extrêmement délicates. La cour extérieure, par où l'on accède au portail du nord, est étroite, mesquine et à demi obstruée par des monceaux d'ordures révoltans (*b*); mais le portail du sud dédommage de tous les regrets qu'inspire la vue du premier. La place qu'il commande est affectée à une espèce de marché aux herbes; elle est flanquée de maisons vieilles et curieuses. L'escalier qui conduit à la porte d'entrée, mais plus particulièrement les sculptures délicates du porche

---

(1) L'auteur de la *Description historique de Notre-Dame de Rouen*, 1816, in-8°, pages 12 et 13 (compilation bien faite des ouvrages plus considérables de Pommeraye et de Farin), assigne l'an 1100 comme l'époque où cette tour a été commencée. Il paraît penser qu'elle a été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne tour, élevée par saint Romain vers 633. La partie supérieure de cette tour est néanmoins de la fin du quinzième siècle.

(*a*) La première pierre n'a été posée que vers la fin du quinzième siècle, en 1485.

(*b*) Il y a un peu d'exagération.

lui-même, les pignons à jour qui le dominent, la légèreté, la bizarrerie extrême du travail, tout cela produit un effet aussi agréable qu'extraordinaire. Ajoutez encore un pavé usé, des ornemens effacés par les allées et venues continuelles des personnes pieuses qui entrent ou qui sortent, et vous serez porté à croire que l'ardeur de la dévotion répond ici à l'activité des affaires. Ce fut en face de ce portail que pendant cinq jours consécutifs, confiné dans un misérable entre-sol, au-dessus d'une espèce de boutique semblable à nos mauvais cabarets d'Angleterre, M. Lewis fit le dessin de la façade de la cathédrale.

Quand vous entrez dans cette cathédrale par le grand portail occidental du milieu, où il y a deux marches à descendre, vous êtes frappé de la longueur et de la hauteur du vaisseau, aussi-bien que de la légèreté d'une galerie qui règne dans la partie supérieure. J'appelle galerie un espace ménagé entre les gros murs de l'édifice et une balustrade intérieure à jour. Son prolongement est celui du chœur même. Peut-être la nef est-elle trop étroite, eu égard à sa longueur. Au centre se trouve la lanterne, dont l'élégance le dispute à la majesté; elle est supportée par quatre gros piliers portant chacun quarante pieds de tour environ, et formés de colonnes groupées en faisceaux (*a*);

(*a*) Chaque pilier se compose de trente et une colonnes.

mais en ramenant vos regards vers la partie basse, vous êtes choqué de voir un *jubé grec* séparer le chœur de la nef; c'est un contre-sens en architecture. Les portails latéraux ont également subi des réparations de mauvais goût. Les roses de ces portails, et celle de la façade occidentale, méritent votre attention et vos éloges. Vous seriez bien aise d'avoir la description des tombeaux, des vitres peintes, et de tous les *et cetera* relatifs à une cathédrale, je ne l'ignore pas; mais veuillez vous souvenir que je ne suis point antiquaire en fait d'architecture. Pour satisfaire vos désirs à cet égard, il faut absolument que vous lisiez un traité *ex professo*, jusqu'à ce que M. Britton, dont vous connaissez le goût et l'activité, ait envoyé quelque artiste anglais qui puisse rendre justice au vénérable monument dont je m'occupe. Peut-être d'ailleurs les dessins et les gravures de M. Cotman, dont j'entends parler ici avec beaucoup d'éloges, rendent-ils la démarche de M. Britton sans objet. Je ne dois pas oublier de faire mention d'une chapelle qu'on trouve en entrant, sur la droite. C'est peut-être la plus ancienne de toutes, et il s'en faut peu que son antiquité n'égale celle de la tour du nord, dont j'ai parlé plus haut. Ses vitraux sont de la première partie du seizième siècle, et, sans contredit, les plus beaux qu'on puisse trouver dans l'église. Les chapiteaux des colonnes paraissent être du douzième siècle. Je dis du douzième, car notre ami ****** me

gronderait si je les rapportais seulement aux dix dernières années du onzième. Les deux côtés de la chapelle de la Vierge (1), derrière le chœur, offrent aussi quelques beaux vitraux ; mais, quoique fort anciens, ils ne présentent pas le même degré d'intérêt, n'étant point composés de groupes, ou de sujets historiques. Du reste, les vitraux de cette église, comme dans toutes celles que j'ai vues, ont subi les atteintes effroyables du vandalisme révolutionnaire.

A l'égard des tombeaux, je n'ai point le temps, et moins encore le désir d'en donner une description minutieuse. Je n'ai jamais senti en moi la patience de ces chroniqueurs funéraires, dont nous retrouvons malheureusement quelques uns parmi nos meilleurs archéologues. Sachez cependant que

---

(1) Cette chapelle a environ quatre-vingt-quinze pieds anglais de long sur trente de large et soixante de haut. L'immense tableau de Philippe de Champagne, qu'on voit à l'extrémité, n'a d'autre mérite que celui de cacher une égale quantité de pieds carrés de la muraille (*). L'architecture de cette chapelle est du quatorzième siècle. Ses vitraux sont de la dernière moitié du quinzième. En faisant le tour de l'église, on n'est pas médiocrement surpris de compter jusqu'à vingt-cinq chapelles.

(*) D'autres pensent tout différemment. Voy. l'*Itinéraire de Rouen*, 1819, page 37, 38, où l'auteur, artiste habile, fait un grand éloge de ce tableau. Voyez aussi Gilbert, *Description historique de Notre-Dame*, page 70.

le fameux *Rollon* (1) repose dans une des chapelles latérales, aux environs du chœur, sur la droite en entrant. Ce monument ne remonte pas au-delà du treizième siècle. Avant d'entrer dans la chapelle de la Vierge, vous trouvez, à gauche, derrière un petit pilier, le tombeau d'un évêque. C'est une

---

(1) M. Gilbert, auteur de la *Description*, etc. (dont j'ai fait mention à la page précédente), dit que Rollon et son fils Guillaume avaient été inhumés dans la partie sud de la cathédrale, qu'on découvrit leurs restes vers l'an 1200, quand on commença à bâtir le chœur actuel, et que ce fut Rollon qui avait fait construire l'ancienne cathédrale, *comme l'indiquent Orderic Vital et autres historiens contemporains*, page 56. J'observe cependant qu'Orderic (voyez Duchesne, *Hist. Normann. script.*, pag. 459) ne dit pas un mot de cela. Il semblerait même, d'après les renseignemens fournis par le *Neustria pia*, p. 9, 300, 301, que Rollon aurait eu plus de prédilection pour l'abbaye de Saint-Ouen que pour la cathédrale. Ce prince mourut en 917 (*). Dans la chapelle latérale opposée est le tombeau de son fils *Longue-Épée*, tué par trahison en 944, et

(*) L'auteur reprodnit ici une erreur qu'il est utile de réfuter. Orderic Vital, et presque tous ceux qui l'ont suivi, font effectivement mourir Rollon en 917. Ils se sont trompés. Ce prince n'est mort qu'en 931. Voyez le second appendice à la *Chronique* de Fontenelle, *apud Dom Bouquet*, tome IX, page 3. Voyez aussi la *Chronique de Tours, ibid.*, page 51; celle d'Albéric, *ibid.*, page 65; la note C, *ibid.*, page 88, etc. Si l'époque de la mort de notre premier duc est maintenant mieux connue, celle de sa naissance est encore assez généralement ignorée. On la trouvera indirectement dans la *Chronique de Tours*, à la page citée. 931 *Obiit Rollo anno vitæ* LXXXVI; d'où il résulte que Rollon naquit en 845.

arcade gothique, décorée de nombreux et jolis ornemens, qui ne manqueront jamais de fixer l'attention d'un antiquaire éclairé. Puisque nous marchons sur un terrain sacré, que sanctifie davantage encore, s'il est possible, la cendre des illustres morts qui l'habitent, gagnons respectueu-

---

rapporté à Rouen pour être inhumé dans la cathédrale. Voici les inscriptions de ces deux monumens. Pommeraye, p. 68, rapporte celles qu'on y avait placées à une époque antérieure.

ROLLO.

Hic positus est
Rollo.
Normanii ast territi Vastatæ
Restitutæ
Primus Dux Conditor Pater
A Francone Archiep. Rotom.
Baptizatus anno DCCCCXIII
Obiit Anno DCCCCXVII. (*)
Ossa ipsius in veteri Sanctuario
Nunc Capite Navis Primum
Condita
Translato Altari, Collocata
Sunt a B. Maurilio Archiep. Rotom.
An. MLXIII.

GUILLELMUS.

Hic positus est
Guillelmus dictus Longua Spata
Rollonis Filius,
Dux Normanniæ
Proditorie Oecisus DCCCCXXXXIV.
Ossa Ipsius in veteri Sanctuario
Ubi nunc est Caput Navis Primum
Condita, Translato Altari, hic
Collocata sunt a B. Maurilio
Archiepisc. Rotom.
Anno MLXIII.

Mais à l'extrémité du chœur, derrière le maître-autel, se trouvent des inscriptions monumentales qui intéressent plus particulièrement les Anglais, puisqu'elles se rapportent au frère de Richard Ier, à Richard Ier lui-même, et à Jean,

(*) Voyez la note de la page précédente.

sement la chapelle de la Vierge, derrière le chœur. Voyez-vous, à droite de l'autel, ces personnages

---

duc de Bedford. Comme elles sont courtes, je les placerai ici.

RICHARDUS I.

Cor
RICHARDI REGIS ANGLIÆ
Normanniæ Ducis
Cor Leonis dicti
Obiit Anno
MCXCIX.

HENRICUS JUNIOR.

Hic jacet
HENRICUS JUNIOR
Richardi Regis Angliæ
Cor Leonis dicti Frater
Obiit Anno
MCLXXXIII.

JOANNES DUX BETFORDI.

Ad dextrum Altaris Latus
Jacet
JOANNES DUX BETFORDI
Normanniæ pro Rex
Obiit Anno
MCCCCXXXV.

On peut voir le tombeau du duc de Bedford dans l'*Histoire généalogique de Sandford;* cette planche est parfaitement identique avec celle de Ducarel, qui a eu le rare bonheur d'orner ses *Antiquités anglo-normandes* sans qu'il lui en coûtât rien.

Consultez un moment le *Décaméron bibliog.*, tome 1er, page 136; vous y trouverez sur ce duc, de mémoire *bibliomanique* (*), un chapitre curieux tiré de l'*Histoire de l'Église cathédrale de Rouen*, par Pommeraye, page 203. Il s'agit de la prise d'habit de chanoine par ce même Bedford. Il était

(*) Je demande grâce pour ce mot, je n'en avais point pour rendre le *bibliomaniacal* de l'auteur.

d'une sculpture aussi hardie que brillante? que de grâce dans leur attitude suppliante! que de fer-

accompagné de sa première femme, Anne de Bourgogne, et, s'en remettant à la bonté, à l'affection des chanoines, « Il les « priait d'etre receu parmy eux comme un de leurs freres, et « d'avoir tous les jours distribution de pain et de vin, et, pour « marque de fraternité, d'être vêtu du surplis et de l'aumusse: « comme aussi d'être associé, luy et sa tres généreuse et tres « illustre épouse, aux suffrages de leur compagnie, et à la « participation de tous les biens qu'il plaira à Dieu leur donner « la grâce d'opérer. » Une grande procession eut lieu le jour où le duc fut reçu dans la confrérie. Les magnifiques présens qu'il fit à la sacristie, son dîner, où assistait la duchesse, les *huit pains et les quatre gallons de vin* qui leur furent présentés, tout enfin est soigneusement expliqué par le minutieux Pommeraye.

Après nous avoir dit qu'il n'a probablement jamais existé de portrait du duc de Bedford, l'historien Sandford se résume ainsi sur le caractère de ce personnage : « Il mérita d'être compté au nombre des meilleurs généraux qui soient sortis de la royale tige de *Plantagenet.* Si l'ennemi redouta sa valeur, la postérité révéra sa mémoire; et le roi Louis XI (*) (appartient-il ici plus de gloire à celui dont il est parlé qu'à celui qui parle?), et le roi Louis XI, conseillé par quelques envieux de faire disparaître un tombeau où le duc, disait-on, avait emporté avec lui tout l'espoir des Anglais en France, répondit par ces propres paroles : « Quel honneur résultera-t-il pour moi, ou pour vous, de détruire ce monument, et d'arracher

(*) D'autres disent Charles VIII; mais alors il faudrait changer quelque chose au langage qu'on prête au roi de France. Dans tous les cas, l'historien Sandford a fait une amplification.

veur dans leurs prières! ce sont les *cardinaux d'Amboise*, oncle et neveu (1); le premier fut

---

à la terre les restes de celui que, pendant sa vie, ni mon père, ni vos ancêtres avec toute leur puissance, n'ont jamais pu faire reculer d'une semelle? de celui qui, par sa force, sa politique et sa prudence, sut se maintenir contre les Français dans les principales provinces de France et dans le noble duché de Normandie? Ainsi donc, *Dieu fasse paix à son âme;* et nous, laissons dormir la dépouille d'un homme qui, de son vivant, eût troublé le plus brave de nous tous (*). Quant à ce tombeau, croyez-moi, les actions glorieuses de celui qu'il renferme méritaient encore davantage. » (**) (Page 314, édition de 1707.)

(1) La France a peu d'hommes d'état ou d'église qui lui fassent plus d'honneur que ces deux cardinaux, tous deux portant le nom de baptême de *George*. L'oncle mourut en 1510; le neveu, trente ans plus tard environ. Ce fut l'oncle, ministre de Louis XII, qui détourna le cours des rivières de Robec et d'Aubette, et les fit passer dans Rouen pour favoriser les établissemens de teinture et de fabrication des draps de laine. Ce fut encore lui qui fit élever à ses frais toute la façade occidentale de la cathédrale, entre les deux tours, et qui règne sur les anciens porches, dont la structure élégante, dit Gilbert, ressemble à ces ouvrages d'orfévrerie appelés *filigranes*. Le magnifique tombeau dont je viens de parler fut exécuté par l'ordre et aux frais du neveu, et terminé en 1522. Le nom des artistes

(*) Dunois, Saintrailles, Lahire, et tant d'autres, où étiez-vous alors!

(**) A la bonne heure; mais il faudrait oublier le supplice de l'innocente Jeanne d'Arc, laquelle fut brûlée vive, grâce au duc de Bedford, comme chacun sait.

ministre de Louis XII, et (ce qui n'est pas une conséquence rigoureuse, mais ce qui lui donne de

---

qu'on y employa est malheureusement inconnu. Il a environ vingt-trois pieds de haut sur dix-sept de large; on y lit l'inscription suivante :

PASTOR ERAM CLERI, POPULI PATER, AUREA SESE
LILIA SUBDEBANT, QUERCUS ET IPSA MIHI.
MORTUUS EN IACEO, MORTE EXTINGUUNTUR HONORES :
AT VIRTUS, MORTIS NESCIA, MORTE VIRET.

Ce somptueux monument fut érigé en 1522 par George d'Amboise neveu. Il n'était alors qu'archevêque, et avait peu d'espoir d'obtenir la pourpre : aussi la statue qui fut placée à cette époque sur le mausolée le représentait couvert de ses habits archiépiscopaux ; mais aussitôt qu'il eut obtenu la barrette, il fit enlever la statue, à laquelle on substitua celle que nous voyons aujourd'hui. Ce mausolée demanda, dit-on, sept années de travail (DUCAREL, page 19). Ducarel aurait bien dû nous faire connaître l'autorité qui lui avait fourni cette anecdote (*). Le mot *Quercus*, dans l'inscription ci-dessus, fait allusion au pape Jules II ; c'est le mot italien latinisé (**). Les trois plus grands ministres qu'ait eus la France sont peut-être d'*Amboise*, *Sully* et *Colbert*. Voltaire, qui aimait toujours à plaisanter les hommes d'église, dit que si d'Amboise n'eut qu'un bénéfice dans son diocèse, le royaume de France tout entier lui tenait lieu d'un second (***). Il est possible que

(*) Assurément c'est le père Pommeraye qui rapporte le fait, page 53.

(**) C'est-à-dire que ce pape était de la maison de *Rovere* (*Quercus*). Il portait d'*azur à un* CHÊNE *d'or englanté*.

(***) Voy. l'*Essai sur les Mœurs*, ch. 112, où Voltaire fait un portrait

nouveaux droits à la reconnaissance de la postérité) il restaura, il embellit le glorieux édifice où

Voltaire ait dit vrai, puisque l'archevêque laissa d'immenses richesses, montant, selon les auteurs du *Gallia christiana*, tom. XI, col. 95, à trois cent mille écus d'or; mais il institua les pauvres ses héritiers, et voulut qu'ils fussent mis en possession de tout ce qu'il avait amassé au moyen de ses revenus ecclésiastiques ou autres (*). Le pape Jules II prétendit qu'un homme d'église, comme était d'Amboise, n'avait pas le droit de disposer de sommes si considérables; le roi (Louis XII) pensa autrement, et méconnut l'intervention du pape dans la disposition des propriétés particulières. Les embellissemens que cet archevêque fit faire à la cathédrale suffisent pour donner une idée de sa munificence et de sa libéralité. Ses lettres doivent être intéressantes, particulièrement celles qu'il écrivit à François de Paule, qu'il aimait beaucoup, et à l'ordre duquel (les Minimes) il était fort attaché. Le cardinal mourut âgé de cinquante ans seulement. Ses funérailles furent honorées de la présence de son royal maître. Guichardin l'appelle l'oracle et le bras droit de Louis. Quatre de ses huit frères parvinrent à l'épiscopat. Son neveu lui succéda en qualité d'archevêque. Consultez aussi l'ouvrage ayant pour titre: *Historia genealogica Magnatum Franciæ*, tom. VII, pag. 129, cité dans le *Gallia christiana*.

Ce fut sous les successeurs d'Amboise neveu, et particulièrement sous *Charles de Bourbon*, que commença *la persécu-*

peu flatteur du cardinal d'Amboise; voyez aussi *la Henriade*, chant VIIe, où Voltaire fait un très bel éloge de ce ministre.

(*) Le *Gallia christiana* dit seulement: *Omnibus quæ ex bonis ecclesiæ*, etc. Voyez plusieurs articles du *Testament de George d'Amboise*, dans Pommeraye, in-4°, pag. 54 et 55.

vous contemplez son image. Ce superbe monument, tout entier de marbre noir et blanc, est du commencement du seizième siècle. Les deux figures sont en marbre blanc, agenouillées sur des coussins, et placées sous un dais orné de ciselures délicates. Les deux prélats sont revêtus de leurs habits pontificaux; ils ont la tête nue; on voit leur tonsure, et une large boucle de cheveux qui règne circulairement par derrière. Au-dessous d'eux, en

---

tion calviniste. Tunc vero cœpit civitas, diocesis, universaque provincia, lamentabilem in modum conflictari, sævientibus ob religionis dissidia, plusquam civilibus bellis, etc. (*). Mais quelle qu'ait été la charité de ce bon archevêque à l'égard des pauvres de la vallée de Roncevaux (il conduisait alors aux frontières d'Espagne Élisabeth, première femme de Philippe II, fille de Henri II, qui venait de la marier à ce méchant roi), n'aurait-il pas exaspéré les esprits déjà irrités des calvinistes, en faisant brûler vif, en 1559, pour effrayer les autres, Jean *Cottin*, l'un des plus fameux prédicateurs de la secte? Aussi le chroniqueur observe-t-il avec raison que, pour tout résultat, *novas secta illa in dies acquirebat vires* (**). Vers 1560-2, les calvinistes prirent le dessus, et se vengèrent bien des catholiques. Charles de Bourbon mourut en 1590; de sorte qu'il assista aux principaux événemens de cette époque difficile et agitée. (***)

(*) *Gallia christiana*, tom. XI, col. 98.

(**) *Gallia christiana*, *ibid.*

(***) C'est ce même prélat, *ingenio facili*, dit le *Gallia christiana*, tom. XI, col. 100, qui se crut un moment roi de France, sous le nom de CHARLES X.

marbre doré, est une petite figure en pied, de saint George leur patron. La base du monument, ou si l'on veut la frise inférieure, est ornée de six figures de femmes; la sculpture est élégante; elles ont environ trois pieds de hauteur et représentent les vertus éminentes des deux cardinaux (*a*). La croix et le cœur ont été mutilés pendant la révolution. Sur les côtés sont distribuées huit autres figures plus petites, dans des niches ornées d'arabesques. Au-dessus se voyent les douze apôtres, exécutés avec non moins d'élégance.

Puisque nous contemplons ce magnifique et pieux monument, profondément émus au souvenir des illustres morts qu'il représente, supposons que nous entendons le son de la grande cloche de cette tour du sud-ouest, appelée *tour d'Amboise* (1);

(*a*) Elles représentent la Foi, la Charité, la Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance.

(1) On ne peut entrer dans la cathédrale sans être assiégé par une demi-douzaine de malheureux couverts de haillons, qui vous fatiguent par cette question : *Voulez-vous monter à la tour?* Mais le *grand Tom* (*) de France n'existe plus. La cloche s'est brisée en 1786, au moment où elle célébrait l'arrivée de Louis XVI à Rouen. Pendant la révolution, elle fut transportée à Romilly pour y être convertie en canons. Quelques uns de ses fragmens furent adressés à la Monnaie de Paris; on en frappa plusieurs médailles, extrêmement rares aujourd'hui. Millin, dans son *Histoire métallique de la Révolution*

(*) Grande cloche de l'église de Lincoln.

(on les doit l'une et l'autre au cardinal ministre). Combien le cœur est pénétré de ces accens majestueux ! comme ils sont gravement répétés par les échos du temple !... Illusion, pure chimère que

---

française, Paris, 1808, in-8°, en a fait graver une sur ses deux faces. Comme les Anglais sont curieux des histoires de grandes cloches, je dirai quelques mots de celle-ci. Elle fut coulée en 1501, sous les auspices du premier cardinal d'Amboise, par Jean *Le Masson* ou *Machon*, qui, selon l'histoire, mourut de joie d'avoir réussi dans son entreprise, et fut inhumé, à l'extrémité de la nef, dans un petit tombeau, maintenant détruit, aussi-bien qu'une cloche et des vers qu'on y voyait avant la révolution. Voici les vers :

Cy dessous gist Jehan Le Masson,
De Chartres, homme de Fachon,
Le quel fondist Georges d'Amboise
Qui trente six mille livres poise,
Mil cinq cens un, jour d'aoust deuxiesme,
Puis mourust le vingt et uniesme.

Cet artiste, malheureusement trop sensible, ne vécut pas assez pour entendre sonner la cloche qu'il avait fondue, puisqu'elle ne fut mise en volée, pour la première fois, que le 16 février. Il fallut seize hommes pour l'ébranler. Voyez Pommeraye, page 50, 1686, in-4°. On lisait sur la cloche même le quatrain suivant, gravé en caractères gothiques :

Je suis nommee Georges d'Amboise,
Qui bien trente six mille poise,
Et cil qui bien me poisera
Quarante mille y trouvera.

Au-dessous de ce quatrain étaient seize vers hexamètres et

l'imagination se crée à elle-même! Sachez donc, mon cher ami, qu'il existait ici, *autrefois*, une cloche, la plus grande d'Europe, une seule exceptée, qui, pendant trois siècles, se fit entendre au loin, de la tour qu'elle habitait; elle s'est brisée, il y a environ trente ans, et fut détruite à l'époque des ravages qui suivirent (1). Cette tour, la partie supérieure de celle du milieu, et sa haute pyra-

---

pentamètres. La cloche avait environ onze pieds anglais de diamètre. Le battant, qui était d'une grosseur démesurée, puisqu'il pesait dix-huit cent trente-huit livres (*), fut cause de la fracture qu'elle éprouva en 1786. La poire de ce battant se voit encore à la porte d'un serrurier de Déville, près Rouen; elle a dix-sept pouces d'épaisseur. Quoique plus petite que celle de Moscou, la cloche George d'Amboise fut néanmoins la plus grande qui ait jamais été suspendue et sonnée.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rapporter que cette tour est aussi connue sous le nom de *Tour de Beurre*, parce que les bourgeois et les habitans de la campagne, qui avaient concouru à son érection par des dons volontaires, obtinrent du pape la permission de vendre du beurre et du lait sur la place du marché pendant le Carême. (**)

(1) Le chœur était anciennement séparé des chapelles latérales, ou plutôt de l'espace qui existe entre eux, par une superbe grille de cuivre jaune, ornée de très beaux arabesques,

(*) Le père Pommeraye dit seulement, sept cent dix livres, page 49, in-4°; mais il peut y avoir eu deux battans.

(**) Ce n'est pas tout-à-fait cela. *Cette tour est ainsi appelée*, dit Farin, *pour avoir été construite par les aumônes des fidèles, qui depuis ont eu la permission de* manger *du beurre durant le Carême.*

mide, ont survécu, comme des témoins de la munificence des excellens hommes à qui nous avons donné de si justes éloges. Quand on considère que cette pyramide, extrêmement élevée, est tout entière construite en bois, on s'étonne (*a*) qu'elle n'ait pas encore été renversée par les orages, ou incendiée par la foudre. Il y a d'ailleurs plus de caprice que de grâce dans le goût qui a présidé à sa construction. (1)

Mais je suis loin d'avoir terminé, ou plutôt j'ai à peine commencé la description des sépultures. Examinez cette figure couchée, à gauche de l'autel,

---

nouveau témoignage de la munificence du cardinal ministre. Les armoiries du prélat et la figure de saint George, son patron, étaient répétées dans la frise de chaque panneau.... La Révolution a passé; il ne reste plus rien.

(*a*) Il semble que l'auteur ait eu le pressentiment de ce qui devait bientôt arriver; mais, au reste, le même événement menace toutes les constructions de ce genre, tant qu'on n'y établira pas de paratonnerres. Voyez, sur l'incendie de la cathédrale de Rouen, au 15 septembre 1822, la Notice pleine d'intérêt publiée par M. Langlois; *Rouen*, 1823, in-8°.

(1) On y a cependant fait de grandes et nombreuses réparations. La tour du milieu et la pyramide qu'elle supporte paraissent avoir été construites successivement pendant les treizième, quatorzième et quinzième siècles. La hauteur, à partir du sol jusqu'au point le plus élevé, est de quatre cent trente pieds anglais. Un faible soubassement de six pouces soutient

vis-à-vis du pompeux monument que j'ai dû vous faire connaître avec quelque détail. Cette figure est étendue sur le dos; ses traits sont effrayans. On voit que le personnage vient de rendre le dernier soupir. C'est le grand *sénéchal de Brézé* (1), gouverneur de Rouen, époux de la célèbre *Diane de Poictiers;* il mérite toute notre attention. Cette figure est entièrement nue, couchée sur le dos, la main droite placée sur la poitrine, mais dans une position qui indique la vie, et par conséquent de mauvais goût, puisqu'elle est fausse. En effet, la tête étant renversée, la physionomie décomposée, hideuse, et donnant à penser qu'un peu de temps

---

le coq, qui cependant porte trois pieds et demi de longueur. On dit que le coq est au niveau du planitre de la montagne Sainte-Catherine (*). J'ajoute que la longueur de la cathédrale est à peu près de quatre cent quarante pieds; celle de la croisée, de cent soixante-seize pieds, mesure anglaise. La hauteur de la nef est d'environ quatre-vingt-dix pieds; celle de la lanterne, de cent soixante-huit pieds; la longueur de la nef est de deux cent vingt-huit pieds.

(1) Il mourut en 1531. Pommeraye, Farin, et, après eux, Gilbert, rapportent les anciennes inscriptions de ce tombeau et celles qui existent encore aujourd'hui. On voyait autrefois au milieu du monument la figure du sénéchal, en habit de comte, avec toutes les marques de sa dignité; la Révolution n'a pas permis qu'elle y restât.

(*) Il était aussi au niveau du point culminant du *Mont-aux-Malades*, du côté opposé.

s'est écoulé depuis la mort, la main ne devrait pas se trouver dans cette position. Le cénotaphe est de marbre noir, mais honteusement chargé du nom de curieux imbécilles, qui ne craignent pas d'attacher ainsi le ridicule à leur mémoire. Le fameux *Goujon* passe pour l'auteur de ce morceau d'une effrayante beauté. Cette figure néanmoins m'a paru trop petite. J'en trouve aussi les bras trop forts, le corps trop peu amaigri, eu égard à l'expression hideuse de la tête, qui annonce un état de mort complet. Au-dessus du sénéchal ainsi couché, et privé de vie, est une autre figure du même personnage, mais d'une dimension plus petite.

De chaque côté de cette figure, qui a reçu elle-même de grands outrages, sont deux statues de femmes, en marbre blanc. L'une représente *la Vierge*, l'autre *Diane* de Poictiers (1); elles sont

(1) Encore un mot sur cette femme extraordinaire! (Voyez le *Décaméron bibliographique*, tome II, page 486, etc.) On croit que la figure qui tient un enfant dans ses bras est la Vierge; d'autres pensent, avec plus de raison, que c'est la nourrice du sénéchal. Elle est dans l'attitude d'une femme qui allaite un enfant; et cet enfant ne serait autre que le sénéchal lui-même. Au temps de Pommeraye, vers 1680, on voyait là beaucoup d'*ex voto*, offerts par la piété des fidèles. Ils ont tous été dérobés. Outre les deux figures de la Vierge (ou de la nourrice) et de Diane, on voit, à côté de la statue équestre, des figures de femmes représentant la Prudence, la Gloire, la Victoire et la Foi. Disons, en l'honneur de Diane, qu'elle se

de demi-grandeur naturelle, un peu plus. Le tout est du meilleur style du temps de François Iᵉʳ. Ces

---

montra fort libérale dans les présens qu'elle fit à la cathédrale de Rouen. J'aurais bien voulu visiter, ne fût-ce que l'emplacement du château d'Anet, d'autant plus qu'il n'était pas loin de Dreux, et assez voisin de Rouen; mais j'abandonnai mon projet quand on m'eut donné l'assurance qu'il n'en restait point de vestige. On l'avait démoli pendant la Révolution, pour s'en approprier les matériaux. Gilbert cite les vers de *la Henriade* sur ce château :

> Il voit les murs d'Anet bâtis au bord de l'Eure; (*)
> Lui-même en ordonna la superbe structure.

et renvoie aux *Anecdotes des reines et régentes de France*, 1776, tome IV, page 463.

Brantôme peut être avantageusement consulté; on s'en convaincra en lisant le vif et piquant récit relatif à Diane, dans le huitième chapitre, tome Iᵉʳ, des *Anecdotes des rois de France*, par sir Nathaniel-Wraxall, 1777, in-8°; ouvrage amusant et devenu peu commun. Dans la *Topographie des Gaules*, 3 vol. réduits de 16, in-folio, contenant les vues des principales villes d'Europe, s'en trouve une du château d'Anet, prise à vol d'oiseau, et dont on peut conclure qu'à cette époque le château était, sous tous les rapports, intact et magnifique. Au milieu était une grosse porte (comme celle qu'on voit à la maison du feu colonel Serjeantson, près Cuckfield, dans le comté de Sussex); elle conduisait à un bâtiment offrant trois côtés d'une espèce de cloître. A l'entrée s'élevaient des tours

(*) J'ai corrigé jusqu'ici, et je corrigerai toujours par la suite, les nombreuses fautes d'impression qui se trouvent dans les citations françaises du texte.

précieux échantillons de l'art, et quelques autres semblables, ont été mis en lieu de sûreté pendant

---

rondes, comme celles d'une forteresse. Immédiatement derrière la maison était un superbe jardin, dessiné en plate-bandes pour recevoir des fleurs, et garni, selon toute apparence, de serres et de maisons pour les jardiniers. Deux fontaines jaillissaient au milieu. Au-delà du jardin s'étendait une vaste plaine unie, ornée d'une pièce d'eau au milieu, et entourée d'arbres. Des deux côtés de la maison était une vaste cour, bornée par les bâtimens des gens de service. Chacune de ces cours était embellie d'une fontaine au centre. L'une de ces fontaines était surmontée d'une biche; l'autre, de la statue de Diane. Des constructions, qu'on peut supposer avoir été les écuries ou la ménagerie de Diane, existaient *à droite* de la cour *de droite*. Derrière, se développait une vaste forêt. Sur une colline, à gauche de la prairie, derrière le jardin, était une église, avec un calvaire à côté. Tout annonçait une résidence royale. Sir Nathaniel-Wraxall observe qu'il vit ce château en 1774, et qu'il offrait encore à cette époque un aspect imposant.

On concevra sans peine que ces deux vers :

Indivulsa tibi quondam et fidissima conjux
Ut fuit in thalamo, sic erit in tumulo,

gravés par ordre de Diane sur le tombeau du sénéchal, aient pu émouvoir la bile du pieux bénédictin Pommeraye, et exciter les railleries de Ducarel, quand ils parlent des liaisons que Diane entretint par la suite avec Henri II, en qualité de maîtresse du roi. Ce prince chercha cependant à racheter l'indiscrétion de sa conduite par la pompe de ses processions. Rouen, qui se glorifie d'avoir reçu tant de rois et de hauts personnages dans ses murs, paraît avoir brillé d'un grand éclat à l'entrée de l'amant de Diane, « qui fut la plus magni-

la révolution. Le chœur est spacieux et bien approprié à son objet. Mais qui ne s'affligera d'ap-

---

fique de toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors, » dit Farin dans son *Histoire de Rouen*, t. 1, p. 422, in-12. En effet, cet auteur rend compte du cortége d'une manière plaisante et singulièrement minutieuse. Il passe en revue tous ceux qui le composaient, selon leur classe et leur dignité, sans oublier leurs riches accoutremens, leurs plumes blanches, leurs chapeaux de velours, leurs superbes brocarts et les curieuses broderies de leurs manteaux de satin. Ce tableau, de la plus grande dimension, devait produire un coup d'œil tout-à-fait dramatique. Ce fut en l'honneur de Diane ou de sa mémoire que tant de maisons se virent ornées de statues en plâtre à son image, et principalement celles à l'intérieur desquelles se trouvent de petites places quadrangulaires. Dans mes promenades aux environs de Rouen, j'ai rencontré plusieurs vieilles maisons décorées de cette manière. (*)

Me pardonnera-t-on d'ajouter quelque chose à cette note, déjà peut-être beaucoup trop longue? *De Thou*, qui n'avait encore que six ans quand il assista au tournoi où Henri II voulut joûter avec Montgommery (1) (tournoi si fatal au

(*) Je ne sais trop jusqu'à quel point il faut adopter ces renseignemens. Il existe en effet à Rouen une maison, donnant d'un côté sur la rue de la Grosse-Horloge, de l'autre sur la rue aux Ours, où se trouve une place carrée ornée de plusieurs statues : mais qui assure qu'elles ont été placées là en l'honneur de Diane?

(1) « Je vis blesser le roi Henri II par Montgommery. La reine-« mère fit démolir les tournelles pour ce fait; lieu ainsi appelé à « cause d'un vieux château où il y avait beaucoup de tournelles. » Voyez Thuana, page 199, à la suite de l'*Histor. sui Temporis*. Ce tournoi, où la lance de Montgommery pénétra dans l'œil, et brisa le crâne du roi, est traité trop sérieusement par De Thou. Une va-

prendre que l'ancien trône archiépiscopal, superbe monument gothique de la fin du quinzième siècle,

---

premier (*)), se montre fort sévère à l'égard de Diane; et assurément il vivait assez près de l'époque où elle gouvernait son royal amant, pour avoir eu connaissance de faits dont l'évidence aurait nécessairement échappé à un historien plus moderne. Il appelle Diane, *femme hautaine et emportée* (**). « On « croit, ajoute-t-il, qu'elle eut recours aux philtres et aux « charmes pour subjuguer Henri, sur qui elle régna jusqu'à « la mort de ce prince (***). Tout obéissait à ses lois; et Mont- « morency lui-même, pour se concilier la faveur de Diane, se « soumit envers elle à de honteux ménagemens: *Pessimo exem-* « *plo summi imperii, ad impotentis feminæ libidinem prostituti.* » Un peu plus bas il dit que le roi *effusè Annam diligebat*, et que

riante porte : *Regem, in gregarii militis modum, dignitatis suæ oblitum, inter ludos jocosque periisse.* Mais assurément ce n'était qu'une espèce de concession aux idées chevaleresques de cette époque, dont le père de Henri II (*a*) et notre Henri VIII avaient en quelque sorte donné l'exemple (*b*). D'un autre côté, il faut se souvenir que Montgommery, le plus habile champion de la chrétienté, ne consentit que malgré lui à cette joûte. De Thou assure que la mort de Henri avait été prédite par l'astrologue Luc Gaurice. Voy. son *Histoire*, tome I, pages 762 et 763.

(*) Si fatal à tous deux.

(**) *A woman of a proud and* WEAK *understanding*, dit l'anglais. — *Superbi et* IMPOTENTIS *animi feminæ*, dit De Thou. Il est clair que j'ai traduit le latin plutôt que l'anglais.

(***) On doit s'étonner qu'un homme aussi judicieux que De Thou soit tombé dans cette superstition. L'esprit et la beauté de Diane; voilà ses *philtres* et ses *charmes*. Brantôme ne s'y est pas trompé. (*Dames galantes.*)

(*a*) François I[er].

(*b*) Au Champ du Drap d'or.

a été remplacé par un dais, à la fois pompeux et sans goût, supporté par des colonnes de châtaignier, sculptées à la grecque? La bibliothéque, qui se trouvait à l'extrémité nord de la croisée, n'a point été détruite, mais transférée ailleurs. Un escalier aérien, et l'inscription (1) qu'on y lit en-

---

Diane gouvernait depuis le haras jusqu'au palais (*Histor. sui Temporis*, edit. Buckley, tom. 1, p. 108 et 109). A la page 767, il décrit ainsi la chute de la favorite :

.... Deserted in her utmost need
By those her former bounty fed !....

« Abandonnée, dans sa disgrâce, par ceux qui devaient tout à sa bonté. »

Valentina (elle était duchesse de Valentinois) *ignominiosè aulâ exigitur, regiâ gazâ, ac gemmis ingentis pretii, quas illa penes se habebat, non sine exprobratione repetitis : quod insigne fluxæ aulicorum fidei testimonium fuit. Nam ex iis omnibus, quos, dum rerum potiretur, multos sed ferè indignos ad honores evexerat, nemo unus repertus, qui jacentis et à suis relictæ fortunam sublevaret, prævalente adversus beneficia privata odio publico.* (Tom. 1, p. 767.)

(1) Voici cette inscription :

Si quem sancta tenet meditandi in lege voluntas,
Hic poterit residens, sacris intendere libris.

Pommeraye a écrit un chapitre assez intéressant (ch. xxii, page 163) *sur la bibliothéque de la cathédrale*, dont *François de Harlay*, qui vivait en 1630, se montra l'un des plus généreux bienfaiteurs. Ducarel en donne la description suivante, à l'époque où il écrivait : « La bibliothéque de la cathédrale

core, attestent que cette bibliothéque était anciennement une dépendance de l'édifice.

Avant de sortir de la cathédrale, je vous dois une relation des rites qu'on y observe; et nous allons quitter les morts pour les vivans. Vous avez déjà pensé que nous vîmes là une répétition des cérémonies de Dieppe; mais, quelques jours avant la fête de l'Ascension (1), nous assistâmes à la con-

---

est une belle galerie de cent pieds de long sur vingt de large; mais elle n'est pas suffisamment éclairée. Elle contient un grand nombre de livres imprimés, et les portraits de quelques uns de ses bienfaiteurs; l'exécution en est assez commune. Elle est ouverte aux studieux, tous les jours, depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures du soir jusqu'à cinq, non compris les dimanches et les jours de fête. » (Page 23.)

(1) On faisait anciennement à cette époque une cérémonie fort singulière. Elle n'est plus en usage aujourd'hui; du moins, rien de pareil n'eut lieu pendant mon séjour à Rouen, encore bien qu'à cette époque les prisons ne manquassent point de criminels au premier chef. Il sera bien, je pense, de renvoyer le lecteur à Ducarel, page 23, pour le récit détaillé de cette cérémonie.

Les auteurs du *Gallia christiana*, t. XI, col. 3, et plus particulièrement col. 12, font mention du privilége qu'avait le Chapitre, de délivrer un condamné à mort le jour de l'Ascension. En parlant de la victoire remportée par le saint sur le démon, et spécialement du *draconis ingentis simulacrum, quasi imago idolatriæ prostratæ*, ils prennent soin de nous informer que le diable ou le dragon de saint Romain n'était pas un dragon

firmation (*a*) de trois cents jeunes garçons et autant de filles. Chacun d'eux était vêtu proprement, d'une manière convenable à la circonstance, et comme pour un jour de fête. Tous tenaient à la main un cierge allumé. Les filles, habillées de blanc, portaient un voile de la même couleur; et les plus riches en avaient prêté à celles qui l'étaient le moins. La cathédrale, principalement vers le chœur, était encombrée par la foule. Je retins une chaise, me plaçai debout à côté, et regardai cet appareil aussi attentivement que personne.

---

véritable, mais bien le symbole de l'idolâtrie, comme les dragons de saint Marcel et de sainte Marguerite.

Evelyn, qui visita la cathédrale en 1644, dit que : « Sur la muraille, derrière le chœur, était peint un *grand dragon*, qui avait fait beaucoup de mal aux habitans, jusqu'à ce que leur archevêque saint Romain en eût triomphé, et que c'est pour célébrer cette victoire qu'une procession a lieu tous les ans. » *Vie et Écrits de Jean Evelyn*, tome 1, page 56, édit. de 1818. Il ne reste maintenant aucune trace de cette *précieuse* fresque. En effet, je ne trouve rien à cet égard dans Pommeraye, qui écrivait environ quarante ans plus tard.

Saint Romain fut le premier archevêque de Rouen (*). On trouve dans le *Novus Thesaurus anecdotorum*, des PP. Martène et Durand, une Vie en vers de ce saint archevêque.

(*a*) C'était la communion, comme on va le voir.

(*) *Was the first archbishop of Rouen.* — C'est le dix-neuvième, sans compter saint Nicaise, qui mourut martyr avant d'entrer dans la ville, et que plusieurs écrivains placent le premier.

Il fallait voir l'intérêt qu'y prenaient les parens, et surtout les mères! *Voilà la petite: qu'elle a l'air charmant! le petit ange!...* Un signal est donné; tous se lèvent et s'avancent dans le meilleur ordre vers la barrière du chœur. Là, ils déposent leurs cierges. Les prêtres, qui étaient fort nombreux, éteignent ces cierges aussi adroitement qu'ils le peuvent (*a*); et l'odeur de la cire mêlée à celle de l'encens, parfume tout l'intérieur de l'église. Les garçons, en s'approchant de l'autel, et après avoir déposé leurs cierges, se mettent à genoux, ferment les yeux, ouvrent la bouche, et reçoivent sur la langue, de la main du prêtre, l'hostie consacrée. La procession prit alors une direction différente, et se rendit dans la nef, où les enfans écoutèrent un sermon analogue à la solennité, et prononcé par *un monsieur* Quillebeuf, chanoine de la cathédrale, et prédicateur en réputation. Je ne vis jamais de visage plus maigre, de physionomie plus ingrate. Sa barbe était noire, non rasée. Quoi qu'il en soit, il prêcha bien, avec facilité, même avec éloquence; faisant de son bras gauche un usage singulier, mais non dépourvu de grâce; s'abandonnant aussi quelquefois à une heureuse familiarité de manières, tout-à-fait exemptes de trivialité, et bien appropriées à l'intelligence de son jeune au-

(*a*) Il est clair que l'auteur a pris les bedeaux pour des ecclésiastiques.

ditoire. Son sujet était : *De la foi en Jésus-Christ;* il en tira de très bons raisonnemens et d'excellentes preuves. Sa voix me parut assez peu forte, mais claire et sonore.

Le jour de l'Ascension, l'archevêque officia. C'est le frère de Cambacérès, second consul de France, quand Buonaparte était le premier. On dit qu'il mania l'épée autrefois avec autant de grâce qu'il porte la crosse aujourd'hui (*a*). Quoi qu'il en soit, l'archevêque est assez aimé, non cependant de ses ecclésiastiques, dont les uns le disent artificieux et mondain; les autres, ignorant et égoïste. Les laïques prétendent qu'il est trop fin pour ses frères (*b*). Sa taille est au-dessus de la moyenne, son port est majestueux; l'abbé T., avec qui je m'étais rendu à l'église, ne se fit aucun scrupule de l'appeler : *une grosse machine de chair.* Sa figure est pleine, et exprime la douceur; en général il y a de la dignité dans sa personne. Je me

(*a*) Le cardinal Cambacérès n'a jamais porté l'épée; mais il avait un frère militaire : de là l'erreur.

(*b*) Sans s'arrêter aux conversations particulières de l'auteur pendant son séjour à Rouen, on doit remarquer ici que les excellentes qualités du cardinal Cambacérès n'ont été bien connues qu'après sa mort. *Ecclésiastiques* et *laïques* se sont empressés de payer à sa mémoire le tribut de louanges et d'honneurs qu'il avait si bien mérités. Le *Précis analytique des travaux de l'Académie royale de Rouen*, pour l'année 1819, contient une *Notice biographique* sur le cardinal Cambacérès.

trouvai en face de lui pendant le service. Il était assis sur ce trône moderne dont j'ai parlé plus haut. Derrière lui se tenaient deux laquais en grand costume, perruque à bourse, et l'épée au côté. Son chapeau de cardinal reposait devant lui sur un coussin rouge. Pendant l'office, il prit souvent du tabac, et avec plaisir à ce qu'il me parut; mais il avait aussi l'odieuse habitude de cracher, même au-delà des appuis de sa stalle (*a*): il me procura néanmoins la satisfaction de voir le premier rabat propre, et le premier mouchoir de poche blanc que j'eusse remarqués depuis mon arrivée en France (*b*). Le service fut long, et ennuyeux à force de cérémonies; mais je ne pus dissimuler mon indignation en voyant les chanoines, chaque fois qu'ils passaient et repassaient, seuls, ou deux à deux, devant le trône de l'archevêque, faire à ce dernier de profonds saluts, et pour ainsi dire jusqu'à terre; saluts auxquels monseigneur ne faisait non plus d'attention que le grand-turc n'en accorde aux révérences de ses muphtis. Cette adulation envers un homme, dans la maison de Dieu, blesse infiniment les convenances. L'archevêque mène une vie assez retirée dans un ancien et vaste palais contigu à la cathédrale, où il accède par une entrée particulière. On dit qu'il permet difficilement aux An-

(*a*) On voit que rien n'échappe au voyageur.

(*b*) C'est une gaîté.

glais de visiter sa demeure (1). Les revenus de l'archêveque sont encore très considérables aujourd'hui ; mais il paraît qu'anciennement ils ne s'élevaient à guère moins que 30,000 sterling. (2)

Maintenant, mon cher ami, si vous n'êtes pas trop fatigué de cette séance dans la cathédrale, supposez que nous dirigeons notre promenade vers le monument ecclésiastique le plus important après la métropole. Eh bien ! que dites-vous d'une excursion dans l'*abbaye de Saint-Ouen* (3) ?

---

(1) Il mourut huit mois après la cérémonie dont je viens de parler : il était dans sa soixante-deuxième année.

(2) En 1740, le diocèse de Rouen comprenait trente doyennés ruraux, trente-quatre abbayes, douze monastères, et au moins quarante autres congrégations ou sociétés religieuses des deux sexes. Ajoutez à cela quatorze cent trente paroisses, non compris les chapelles et succursales : en tout, dix-sept cents établissemens pour le culte. (*Gallia christiana*, 1759.)

(3) Les soixante premières pages du *Neustria pia* sont consacrées à cette abbaye. Il suffira probablement de remarquer, en abrégeant ces longs et minutieux détails, que, sur l'emplacement actuel de Saint-Ouen, existait autrefois, selon toute apparence, un établissement religieux, élevé vers l'an 540, sous le règne de Clotaire I[er]. Et, en effet, on rapporte que le pape Grégoire I[er] accorda des priviléges à cette église ou abbaye, d'abord dédiée à saint Pierre vers l'an 595. Cependant la piété de saint Ouen, et son attachement pour sa demeure favorite, firent bientôt oublier tous les souvenirs de ferveur religieuse qu'avaient pu laisser les moines et les abbés. Le second chapitre du *Neustria pia* confirme amplement cette remarque. Depuis, saint Ouen ayant été nommé arche-

« J'y consens, » crois-je vous entendre dire. Allons donc à l'abbaye. En d'autres termes, prêtez une

vêque de Rouen, l'abbaye fut désignée par le nom de ce prélat après sa mort, arrivée en 638, et non en 689 (*), comme le prétend Ducarel. Consultez aussi le *Gallia christiana*, tome II, col. 12, etc. Ducarel dit que « saint Ouen étant mort à Clichy, son corps fut apporté à Rouen, et déposé dans un tombeau qu'il avait préparé pour lui-même, de son vivant, dans l'église de Saint-Pierre, aujourd'hui l'abbaye de Saint-Ouen; que, trois ans après son inhumation, ses restes furent enfermés dans une châsse d'argent par son successeur Ansbert, et placés près le maître-autel; enfin, qu'en 842 ils furent transportés à Paris, et rapportés en 918 à l'abbaye de Saint-Ouen, d'où ils ne sortirent qu'en 1562, époque où les calvinistes les livrèrent aux flammes. » (Page 25, à la note.)

Ducarel se trompe. On a pu enlever la châsse en 842, pour la soustraire aux déprédations des Normands, qui détruisirent alors l'abbaye. Vers le commencement du siècle suivant, Rollon et les autres chefs normands étaient convertis au christianisme; alors aussi la châsse a pu être rétablie. Mais l'année 1050, l'abbaye fut réduite en cendres, et l'on dit qu'elle fut reconstruite par Richard I[er] (**) et l'impératrice Mathilde dans le siècle suivant. En l'année 1248, elle fut encore

(*) Ducarel se trompe, ici, beaucoup moins que M. Dibdin. Il y a des autorités pour le premier, il n'en existe pas pour le second. L'époque de la mort de saint Ouen est d'ailleurs fort incertaine. Les uns le font mourir en 678; les autres, en 683; d'autres encore, en 689; mais aucun en 638. Pour tout dire, je soupçonne une faute d'impression dans le texte anglais.

(**) Il faut sous-entendre ici, *roi d'Angleterre*; car nous avons Richard I[er], duc de Normandie, mort en 996, et qui est compté lui-même parmi les restaurateurs de l'abbaye de Saint-Ouen. Le Richard I[er] d'Angleterre est le Richard IV de Normandie.

oreille attentive à la description que je vais faire de cet édifice enchanteur.

---

anéantie *par le feu :* « *qui combussit ecclesias S. Laurentii et S. Gildardi, et* totam abbatiam S. Audoeni. *Tantum enim invaluit impetus ignis, ut omnia ædificia brevi consumpserit, campanasque liquefecerit, et abbatem cum monachis, exinde fugere compulerit.* Les moines, à la vérité, sauvèrent quelques ornemens, calices, chartes, manuscrits et reliques; mais je crois que la châsse du *fondateur* était trop pesante pour qu'on ait pu l'emporter assez tôt. Voyez le *Neustria pia,* page 31. Les huguenots de 1562 ont assez de comptes à rendre, sans qu'on leur impute encore la destruction sacrilége de la châsse de saint Ouen. Ce fut *après ce feu,* vers la fin du treizième siècle, ou plutôt vers le commencement du quatorzième, que le célèbre Mardargent commença l'abbaye actuelle, qui fut continuée par les dix abbés qui vinrent successivement après lui. Les abbés Boyer et Cibo, au quinzième siècle, y mirent la dernière main, c'est-à-dire qu'ils en avancèrent la construction dans l'état où elle est aujourd'hui; car elle n'est pas encore terminée. Consultez Pommeraye, *Histoire de l'Abbaye royale de Saint-Ouen de Rouen,* 1662, in-fol., particulièrement les vingt et un et vingt-deuxième chapitres, p. 188. Consultez aussi Ducarel, page 26. « La seconde singularité, c'est l'edifice de l'eglise et maisons de l'*abbaye de Saint-Ouen*, comprins les plaisants iardins et vollier de toutes sortes d'oyseaux; où y a aussi vne fontaine de marbre haute et esleuée auecques divers tuyaux d'vn plaisant et singulier artifice : et je puis asseurer que la nef de ce temple est la plus ample et mieux vitrée qui soit en ce royaume. » Tel est le court, mais éloquent passage de *Bourgueville*, dans ses *Recherches et Antiquités de Caen,* 1588, in-8°, page 39, d'après l'inspection qu'il en fit personnellement vers le milieu du seizième siècle.

En quittant la cathédrale, vous montez la *rue des Carmes*, et passez devant une petite fontaine ornée de sculptures, de la première époque de François Ier. Cette fontaine est située à l'encoignure d'une rue à main droite; sa position centrale et la limpidité de ses eaux en font le rendez-vous continuel des habitans circonvoisins. Faites encore quelques pas, puis tournez à droite, vous vous trouvez alors sur une place, d'où vous apercevez précisément vis-à-vis de vous l'abbaye de Saint-Ouen, ou plutôt la façade occidentale de cette abbaye. Vous êtes d'abord frappé de la beauté incomparable de sa croisée, que vous appellerez rose ou marguerite, selon qu'il vous plaira. A mon avis, cette croisée n'a point de rivale pour la délicatesse et le luxe de ses ornemens. L'œil ne suit qu'à peine dans leurs détours et croisemens infinis les compartimens qui la traversent dans toutes les directions : remarquez bien que ces compartimens sont en maçonnerie, d'une forte dimension; et convenez que c'est là un véritable chef-d'œuvre. Nous approchâmes, et après avoir donné un regret à l'état imparfait où sont restées les deux tours latérales, nous entrâmes dans la nef par le grand portail du milieu. C'était à l'heure du soleil couchant. Le ciel était pur; les vitraux produisaient un aspect enchanteur, et la rose elle-même, vue de l'extrémité de l'église, c'est-à-dire de la chapelle de la Vierge, se montrait embrasée de

mille feux éblouissans. La nef, le chœur, les bas-côtés semblaient éclairés par un flambeau magique.

Seemed all on fire-within, around;
Deep sacristy and altar's pale;
Shone every pillar foliage bound......
(Lay of the last Minstrel.)

« Tout paraissait en feu, au dedans, à l'entour, la profonde sacristie, l'enceinte de l'autel; chacun des piliers brillait, décoré de feuillage. »

Nous déclarâmes, par un mouvement spontané, qu'il n'était rien d'aussi beau peut-être, et assurément rien de plus beau que l'abbaye de Saint-Ouen.

Une circonstance assez indifférente vint nous distraire un moment. Dans l'une des chapelles latérales, éclairée par quelques rayons seulement de la lumière enchantée, s'élevait un confessionnal. A l'intérieur était un prêtre invisible; en dehors une femme agenouillée se confessait. Précisément devant elle, sur le pavé entre le chœur et le confessionnal, une pauvre femme avec un ou deux jeunes garçons, tous trois appuyés sur une chaise, se tenaient dans l'attitude de la prière.

La nuit survint; l'obscurité qui régnait déjà dans la plupart des chapelles, devenait plus imposante encore par la dévotion des nombreux fidèles çà et là répandus. Les prières qu'ils adressaient à l'esprit du temple, arrivaient jusqu'à notre oreille et pénétraient nos cœurs. Du grand portail occi-

dental, vous apercevez le chœur dans tout son ensemble, dans toute sa beauté; c'est un cercle magique, ou plutôt un ovale entouré de hauts piliers, formés de colonnes réunies en faisceaux, et dégagé de toute espèce de cloison qui pourrait en masquer la vue. Il est impossible de rien imaginer, sous ce rapport, de plus aérien, de plus séduisant. Le fini et la délicatesse de ces piliers est une chose vraiment étonnante. Le haut, le bas, l'espace intermédiaire, tout présente le style le plus pur des quatorzième et quinzième siècles. La tour du centre est à la fois un monument de force et de beauté. L'intérieur de l'église ne me paraît pas offrir beaucoup d'autres objets qui soient dignes d'une description particulière, excepté la galerie qui règne au-dessus du chœur et de la nef contre les gros murs de l'édifice. Cette galerie a bien plus d'élégance et de légèreté que celle de la cathédrale. Beaucoup de choses ont été dites sur les rosaces du portail méridional. Elles sont belles sans doute; mais comparées à celle de l'extrémité occidentale, elles paraissent moins intéressantes par leur mérite réel que par l'histoire qui se lie à leur existence (*a*). Cette histoire, mon cher ami, la voici en deux mots : ces rosaces furent terminées (aussi bien que celle de l'occident, et qui est plus grande) en 1439. L'une d'elles fut exécutée par

(*a*) Il est assez probable que cette *histoire* est un *conte*.

un maître maçon, l'autre par son apprenti. Soumises à l'examen de juges compétens, l'ouvrage de l'apprenti fut déclaré supérieur à celui du maître. Ce dernier en devint jaloux, voulut se venger, et en effet poignarda son élève. Il fut en conséquence jugé, condamné et exécuté; mais un monument élevé à sa mémoire atteste l'humanité des moines, qui lui donnèrent la sépulture des chrétiens (1). En général c'est l'absence de tout ornement étranger, ou masquant la vue, qui donne à l'intérieur du monument cet air svelte, dégagé, tenant de la féerie, qui n'appar-

(1) « Les religieux de Saint-Ouen, touchez de compassion envers ce malheureux artisan, obtinrent son corps de la justice, et pour reconnoissance des bons services qu'il leur avoit rendus dans la construction de leur eglise, nonobstant sa fin tragique, ne laisserent pas de luy faire l'honneur de l'inhumer dans la chapelle de Sainte-Agnès, où sa tombe se voit encore avec cette épitaphe :

Cy gist M. ALEXANDRE DE BERNEUAL, *maistre des œuvres de massonnerie au bailliage de Rouen, et de cette eglise, qui trepassa l'an de grace* 1440, *le* 5 *janvier. Priez Dieu pour l'ame de luy.* »

(POMMERAYE, *Hist. de l'Abbaye de Saint-Ouen*, page 197, 1662, in-fol.)

J'ai vu à Paris, dans une collection de gravures relatives à la Normandie (voyez page 51), plusieurs jolis et minutieux dessins de ces trois rosaces; ils sont dans le style de Grignon. J'y ai trouvé aussi un plan géométral de l'abbaye; mais je crois me souvenir qu'ils sont dans Pommeraye, page 196.

tient qu'à lui, et qui produit une sensation que je n'éprouvai jamais dans aucun autre édifice de ce caractère.

Permettez-moi de dire un mot de l'orgue. Il est immense, plus large peut-être que celui de la cathédrale. Ses tuyaux d'étain (comme ceux de l'orgue de la métropole) sont dans leur couleur naturelle. Il ne doit pas avoir moins de quarante pieds anglais de large, autant que j'en ai pu juger, en mesurant au pas l'étendue du sol qu'il surmonte. J'observe que, dans toutes les églises que j'ai visitées, j'ai été frappé de la dimension magnifique des orgues.

Sachez aussi que la longueur totale de l'intérieur, depuis l'extrémité de la chapelle de la Vierge jusqu'au portail occidental qui lui fait face, est d'environ quatre cent cinquante pieds anglais; la hauteur, à partir du sol jusqu'à la voûte de la nef ou du chœur, est de cent huit pieds. La croisée s'étend sur une longueur de cent quarante pieds environ (1). Quant aux tombeaux, j'aurai

(1) Le lecteur trouvera une description de l'intérieur de cette abbaye dans Ducarel, page 28, tel qu'il était au temps de cet écrivain. Je dois ajouter cependant que l'horloge (*), la figure de saint Michel, celle du diable, et les grilles de fer, n'existent plus.

(*) C'était une horloge gothique assez curieuse. Une petite statue de saint Michel venait sonner les heures en frappant sur le démon. L'heure sonnée, la statue disparaissait.

bientôt fait; et, à la vérité, ils méritent à peine qu'on en parle. Il n'en est pas ainsi de l'extérieur de ce merveilleux édifice. Je vous ai déjà informé que la façade occidentale n'avait jamais été terminée; mais ce qui *est* fini est digne des beautés environnantes. La tour du centre est non seulement la plus grande de toutes celles de Rouen, mais je ne vois rien, chez nous même, qui en égale les dimensions. Elle dépasse d'environ cent pieds le toit de l'église; elle est supportée dans l'intérieur de l'édifice par quatre magnifiques piliers formant des faisceaux, ayant chacun à peu près trente-deux pieds de circonférence. Sa base n'a guère moins de trente-six pieds carrés. Vue à une distance convenable, elle produit un effet enchanteur, résultat des belles proportions de ce qui l'environne. Ici rien de trop mince ou trop massif, de trop simple ou trop chargé d'ornemens. Quelque position que vous choisissiez, soit dans la ville, soit sur les boulevards, vous voyez cette grande tour élevant un front superbe :

Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

Le chœur (*a*) est soutenu au-dehors par des arcs-boutans, formant chacun deux petites arches. C'est une chose vraiment curieuse, admirable. Au côté nord de la croisée étaient anciennement con-

(*a*) Tout le corps de l'église est ainsi contenu de chaque côté; on compte trente-deux arcs-boutans.

tigus un *réfectoire*, un *chapitre* et un *cloître*. Chapitre, cloître et réfectoire, tout a disparu, si ce n'est un dernier vestige du cloître. A quelle cause attribuez-vous cette disparition ? au vandalisme révolutionnaire? Non; car d'autres constructions qui faisaient partie de l'abbaye existent encore, et forment les bureaux de l'administration; c'est l'hôtel-de-ville, la bibliothéque, etc. Le réfectoire a été démoli pour que rien ne masquât ce bâtiment (*a*) monotone et de mauvais goût, de style grec ou romain, où se trouvent les bureaux dont je viens de parler? Non, vous dis-je; le porche septentrional, attenant à la croisée du côté du nord (*b*), ce porche lui-même a été démoli, et trois années seulement se sont écoulées depuis cet acte de destruction mal entendue, jusqu'au moment où je retrace ces douloureux souvenirs. Où étaient tous les pinceaux, toutes les plumes du *corps académique* de la ville de Rouen? Pommeraye a conservé une vue du réfectoire, etc. (1), et

(*a*) C'est une erreur; l'ancien réfectoire et le cloître ont été abattus par les religieux eux-mêmes, pour l'exécution de nouveaux plans de construction.

(*b*) Ce porche n'était pas là; il se trouvait en avant du portail occidental, un peu vers le nord, et formait la séparation de la cour de l'hôtel-de-ville avec la place de l'église.

(1) C'est une vue à vol d'oiseau. On la trouvera entre les pages 220 et 221 de son *Histoire* (*). Elle ne comprend pas

(*) C'est la maison abbatiale qui se trouve entre ces deux

mon ami, M. Leprevost, a bien voulu m'en faire voir quelques dessins exécutés à ses frais, et dont il a enrichi son petit cabinet de curiosités. Disons néanmoins, à l'honneur de l'administration actuelle, que les *premières* démolitions sont l'ouvrage de la Révolution (*a*); mais ceux qui avaient échappé aux fureurs de cette horrible époque auraient mieux signalé leur reconnaissance en réparant ce qui avait été dégradé, qu'en abattant tout le reste pour satisfaire la petite vanité d'un architecte. Si vous voulez vous dédommager un peu de cet acte cruel, faufilez-vous doucement vers le porche du portail méridional, et admirez dans ce porche l'un des échantillons les plus purs, les plus légers, les plus aimables de l'archi-

seulement le réfectoire et le cloître, mais les jardins, etc. : elle est fort curieuse. Ces belles dépendances existaient encore au temps de Ducarel; il les décrit ainsi : « Le réfectoire, le chapitre et le cloître sont de très vastes édifices. J'ai vu dans le dernier, qui paraît beaucoup plus ancien que l'église, quelques vieux pupitres en pierre, destinés à recevoir des livres; mais je n'y ai point remarqué d'images de saints, ni de crucifix. » (*Antiquités anglo-normandes*, 1767, in-folio, page 29.) Voyez la courte description qu'en donne le vieux Bourgueville, à la page 73, où il parle du gazouillement des oiseaux dans les jardins adjacens.

(*a*) Voyez la note (*a*) de la page précédente.

pages. Le réfectoire et autres bâtimens sont entre les pages 214 et 215.

tecture gothique. Je connais vraiment peu de morceaux en ce genre qui puissent lui être comparés (1). Déjà les peupliers et les sorbiers voisins étendaient devant ce porche un manteau de verdure, et les ornemens qui le décorent n'en devenaient que plus intéressans, vus à travers le treillis irrégulier du feuillage. On répare en ce moment la partie supérieure du portail; les pierres qu'on y emploie sont d'une beauté parfaite; mais elles font disparate avec la vieillesse du monument primitif. Remercions toutefois ceux qui travaillent à conserver ces restes précieux. Je dois encore vous faire remarquer que l'abbaye est entourée à l'est et au nord-est de promenades plantées d'arbres, de manière que vous jouissez de la plus belle vue de cet édifice, soit que vous parcouriez les jardins, soit que vous vous reposiez sur les bancs qu'on y rencontre. A l'angle nord-est de la croisée est attaché, pour ainsi dire, un débris des temps passés. Il ressemble à un château-fort plutôt qu'à un bâtiment religieux (2). C'est la

(1) Le docteur Ducarel lui-même s'échauffa dans la contemplation de ce porche. « Il mérite beaucoup plus, dit-il, de fixer l'attention des curieux, par l'étonnante variété des sculptures qui le décorent. On y remarque surtout deux beaux culs-de-lampe au milieu d'une foule d'ornemens en spirale, suspendus à la voûte, et qui produisent un effet charmant. » (Page 28.)

(2) Précisément à l'angle nord de la croisée, j'ai remarqué

plus ancienne construction que j'aie encore vue à Rouen.

Dans les premiers jours du printemps, la foule se porte chaque soir sur cette promenade. De l'autre côté de l'abbaye, sur la place qui regarde le portail occidental, on exerce la garde nationale pendant le jour. Le dimanche soir, des groupes de jolies nymphes et de jeunes garçons se réunissent pour la danse; il y a un échafaudage pour l'orchestre et les tours de souplesse (*a*). Avant de quitter Saint-Ouen, sachez que les rois de France descendaient habituellement à l'abbatiale, « pour y faire collation (*b*). » Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV surtout, paraissent avoir affectionné cette demeure. On rapporte que ce dernier monarque

---

une très vieille tour. Les moines assurent qu'elle faisait partie de l'église bâtie par Richard Ier et l'impératrice Mathilde. Ducarel, page 29 : « Que cette tour soit de la fin du douzième siècle, je n'en doute pas; mais il me paraît absolument impossible aujourd'hui de déterminer l'époque précise de chaque partie de l'édifice. »

(*a*) A l'exception des promenades dans le jardin de Saint-Ouen, et de quelques revues accidentelles de la garde nationale sur la place, ces détails ne sont pas exacts. La place de Saint-Ouen n'a jamais été un point de réunion pour la danse et les tours de souplesse le dimanche soir; il n'y a de divertissemens publics en cet endroit que le jour de la fête du roi, ou à l'occasion de quelque circonstance d'un intérêt général.

(*b*) Le texte dit : *To make revel.*

y séjourna quatre mois entiers (*a*). Sa réponse aux échevins de Rouen se trouve dans de vieux manuscrits et dans un recueil de gravures. « Le roi étant « arrivé à Saint-Ouen (dit un ancien manuscrit), « les clefs de la ville lui furent présentées en pré- « sence de M. de Montpensier, gouverneur de la « province, sur un carreau de velours, lesquelles « étaient dorées. Le roi les prit et les mit entre les « mains de M. de Montpensier, lui disant : *Mon* « *cousin, je vous les baille pour les rendre ; qu'ils* « *les gardent.* Et, adressant la parole aux échevins, « dit : *Soyez-moi bons sujets, et je vous serai bon* « *roi, et le meilleur roi que vous ayez jamais* « *eu.* » (1)

Encore bien que vous puissiez déjà vous récrier sur la longueur de cette lettre, j'oserai y ajouter quelques détails, pour vous donner un aperçu rapide des autres monumens ecclésiastiques les plus remarquables de cette ville. Après l'abbaye de Saint-Ouen, « il faut absolument voir l'église de Saint-Maclou, » disent vos amis et vos guides. L'abbé Turquier m'y accompagna. Les grandes beautés de Saint-Maclou sont sa tour et son por-

---

(*a*) En 1596, quand il vint présider l'assemblée des notables.

(1) Consultez la Notice de M. Leprevost, dans le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, pour l'année 1816, pag. 151 et suiv.

tail. Quant à la tour, il n'en reste guère que la lanterne, d'environ cent soixante pieds anglais de hauteur. Elle était autrefois surmontée d'un beffroi, construit en bois, couvert en plomb, et de cent pieds de haut. Pendant les troubles révolutionnaires le plomb a été enlevé et converti en balles, pour tuer les autres ou se défendre soi-même (1). Les portes, principalement celle qui donne sur la *rue Martainville*, sont remarquables par le travail minutieux de leurs bas-reliefs. Les habitans en parlent avec beaucoup d'éloges, et supposent qu'ils ont été exécutés sur les dessins

(1) Farin nous apprend qu'on pouvait monter de la lanterne au haut du clocher, *en dehors, sans échelle, tant il était bien travaillé.* « Les étrangers, ajoute-t-il, en ont pris le modèle, qu'ils ont fait graver en taille-douce, dont les copies se vendent publiquement à Rouen. » *Histoire de la ville de Rouen*, 1731, in-4°, tome II, page 154. Il y a dans l'église treize chapelles, dont la construction toutefois ne remonte pas au-delà des premières années du seizième siècle. La plus grande longueur et largeur, dans œuvre, est d'environ cent cinquante-cinq pieds anglais sur quatre-vingt-deux. Dès le temps de Dufour, la population de cette paroisse était considérable. « Son cimetière, dit-il, est le plus grand et le plus régulier de Rouen. » Puis il en donne une description courte, mais animée : *On va tout autour par des galeries couvertes et pavées; et deux de ces galeries sont décorées de deux autels*, etc. (Page 150.)

Hélas! le temps ou la révolution ont anéanti tout cela. M. Cotman a publié une Vue de l'*escalier*, dans l'intérieur de Saint-Maclou.

du fameux *Goujon*. Peut-être cependant les porches sont-ils un peu chargés d'ornemens ; peut-être manquent-ils de cet effet paisible, de ce goût épuré qu'on retrouve dans ceux de la cathédrale et de Saint-Ouen. A cet égard, laissons les critiques se débattre; mais ils se réuniront assurément pour frapper d'anathème l'édit barbare qui a condamné ces sculptures délicates à se voir hideusement barbouillées d'ocre jaune. Les tombeaux et les vitres peintes ne présentent point d'intérêt, après ce que vous avez déjà vu. J'oublierai difficilement deux circonstances nées de ma visite à cette église. La première, la voici : tout à côté de la principale porte d'entrée, faisant angle droit avec la *rue Martainville*, était une petite échoppe, habitée par un revendeur de vieux livres. Cet homme portait un chapeau à cornes presque aussi large que sa boutique. J'appris par lui-même qu'il avait vendu à l'un de ses confrères un exemplaire du *Nouveau-Testament*, imprimé pour la première fois en français, vers 1478 (*a*). Cinq minutes après, l'exemplaire était à moi. L'autre circonstance est de nature différente. J'allais faire une visite à M. *Mégard*, le Bulmer typographique de Rouen; c'était un dimanche matin. J'arrivai précisément à l'heure où

(*a*) Sauf la date du livre, ce passage expliquerait parfaitement un petit alinéa de la Lettre IX, qui commence ainsi : BIBLIA SACRA, *latine*, etc.

tout le monde sortait de la messe. La *rue Martainville* fait angle droit avec la *rue Malpalu;* celle-ci descend, par une pente rapide (*a*), jusqu'au quai. Il n'y avait là, pour ainsi dire, que des femmes avec leurs grands *pavillons flottant au gré du vent* (*b*), je veux dire leurs bonnets blancs en spirale, formant une espèce d'ondulation dans la rue. C'était l'un des aspects de ce genre les plus singuliers et les plus amusans que j'eusse encore observés. Il semblait que la moitié de la population de Rouen se fût donné rendez-vous pour dire son oraison à Saint-Maclou. Je croyais, en vérité, ne jamais voir la fin de cette procession.

Entre toutes les autres églises, j'en mentionnerai quatre seulement : deux, remarquables par la beauté de leur intérieur; deux autres, par leur haute antiquité. Au nombre des deux premières, je place d'abord Saint-Vincent (1). Son orgue est beau, son chœur élégant; les ornemens d'or y sont à profusion, et, chose assez rare, d'un excel-

---

(*a*) *Lisez :* Par une pente douce.

(*b*) Allusion à la banderole d'un mât de navire.

(1) Farin dit assez peu de chose de cette église, qu'il déclare cependant l'une des plus vastes et des plus belles de Rouen. Il observe froidement que *les vitres sont estimées*. Il aurait dû placer l'adverbe *très* avant le participe. Les réparations, embellissemens, etc., ont eu lieu principalement vers 1720. L'église souffrit horriblement de la fureur des calvi-

lent goût. Mais ce sont les vitraux surtout qui frappent l'attention ; ils sont riches, variés, jetant le plus vif éclat. A tout prendre, c'est le plus bel échantillon de cette nature qui se trouve dans les monumens ecclésiastiques actuellement existans en cette ville.

Vient ensuite *Saint-Vivien* (1); c'est une belle et vaste église. Son orgue est de grande dimension; vis-à-vis est un *jubé* en bois, fort curieux, d'une sculpture remarquable, et, si je ne me trompe, de la première partie du seizième siècle. Je montai

---

nistes, en 1562. La tour fut bâtie en 1669. C'était par un beau soleil du matin, avant déjeuner, que je visitais cette église; et si l'éloge que je viens de faire de ses vitraux paraît exagéré, j'espère qu'on voudra bien en rejeter la faute sur le soleil. L'autorité de Gilbert vient d'ailleurs à l'appui de mon panégyrique.

(1) Au commencement du treizième siècle, cette église était dans le faubourg; elle se trouve maintenant presque au centre de la ville. La construction actuelle fut achevée vers la fin du quinzième siècle. Au milieu de ce même siècle environ, « un « os d'un bras de saint Vivien, un de ses souliers et une partie « de son sépulcre » furent apportés à la cathédrale, et de là transférés dans l'église qui porte son nom. En 1588, une procession très extraordinaire des *pénitens blancs* sortit de cette église pour se rendre à la cathédrale. En 1560, elle souffrit, comme toutes les autres, de la rage des calvinistes. Voyez Farin, tome II, pages 162-164.

Je regrette d'avoir oublié de visiter les églises de *Saint-Patrice* et de *Saint-Godard*, particulièrement cette dernière,

à l'orgue; la porte se trouvant ouverte, j'examinai dans tous ses détails ce *jubé*, échappé par bonheur à l'ordonnance sur l'ocre jaune, et j'eus lieu d'être fort satisfait de mon examen. Des pièces de cette nature, ainsi placées, ne se rencontrent pas souvent. Pour la première fois, je pénétrai dans le chœur d'une église. Je m'avançai respectueusement. Une solitude profonde régnait dans l'édifice, et les échos du temple ne répétaient que le seul bruit de mes pas. J'osai alors, ma main, je l'espère, n'aura point commis un attouchement sacrilége,

---

dont les vitres, selon Farin, « sont les plus belles qui soient « en France; ce qui a donné lieu de dire, en parlant d'un vin « bien coloré : *Il est de la couleur des vitres de Saint-Godard.* » Ces brillans vitraux sont du seizième siècle. L'église de *Saint-Godard* est aussi l'une des plus grandes et des plus anciennes de Rouen. Dans les premiers temps, les riches et les puissans du jour semblaient rivaliser de munificence à son égard; mais elle souffrit, plus cruellement peut-être qu'aucune autre, de la rage effrénée des calvinistes. Farin, et ceci n'est pas indigne de remarque, dit que l'orgue, qui fut construit en 1640, était l'ouvrage d'un Écossais, nommé *William Lesley* (tom. II, pag. 132-143). C'est de Farin que Ducarel, page 43, a emprunté la courte notice qu'il donne de cette église; mais Ducarel n'a point fait à l'écrivain normand la politesse de le citer. Il semblerait, d'après Gilbert, que beaucoup de vitraux des églises de Rouen auraient été vendus, dans ces derniers temps, aux Anglais. La Révolution a favorisé ce trafic. « On doit, dit Gilbert, un tribut de reconnaissance à ceux des magistrats et des habitans qui, par leur zèle et par leur courage, sont par-

j'osai ouvrir le graduel posé sur le lutrin. Il était large, épais, pesant, sur vélin, bien écrit, d'une belle exécution sous tous les rapports, excepté pourtant les vignettes que je trouvai très ordinaires. Je ne dois pas oublier de vous dire que les églises, à l'étranger, sont ouvertes toute la journée. L'ancienne porte, ou si l'on veut la plus massive, est assujettie de manière à ne point se fermer. Une autre petite mauvaise porte en bois, qu'on renouvelle au besoin, tapissée d'un sale coutil

---

venus à les sauver de la destruction. » Puis il ajoute : « La peinture sur verre, cultivée alors avec succès par d'habiles artistes (dont les descendans (1) exercent encore la profession de vitrier à Rouen et à Paris), trouva dans la munificence des *Rouennais* un noble sujet d'encouragement, et produisit cette multitude de magnifiques vitraux peints que l'on admirait autrefois dans les églises, et dont un petit nombre a fort heureusement échappé à la fureur révolutionnaire, aussi-bien qu'à la cupidité des acquéreurs des monumens religieux, qui en ont vendu une grande quantité aux Anglais. Les églises de Saint-Godard, de Saint-Patrice, de Saint-Vivien, et la cathédrale, possèdent encore de précieux morceaux de peinture sur verre. (2) » (*Description historique de Notre-Dame de Rouen*, page 4.)

(1) M. Levieil. « On doit à Pierre Levieil, mort en 1772, un excellent *Traité historique et pratique de la Peinture sur verre*, qui fait partie de l'*Encyclopédie*. Cet ouvrage est rempli de savantes recherches. » (Gilbert, page 4.)

(2) On se rappelle avoir vu avec intérêt les belles vitres de Saint-Cande-le-Vieux, de Saint-Nicolas et de la chapelle de Saint-Maur.

vert, s'ouvre et se ferme sur des gonds circulaires, en remplissant juste la partie vide de la grande porte.

J'arrive maintenant aux deux églises remarquables par leur ancienneté. Elles sont situées aux deux extrémités opposées de la ville. Je vous conduirai d'abord à celle de Saint-Gervais, qui se trouve à une grande distance, au nord, du point de jonction des boulevards Cauchoise et Bouvreuil. C'était tout près de là, disent les historiens normands, que les anciens ducs de la province avaient leurs maisons de campagne, considérant cet endroit comme un *lieu de plaisance*. Ce fut là aussi que le conquérant vint rendre le dernier soupir, ayant témoigné le désir d'y être transporté, de son palais de la ville, afin de respirer un air pur (1). Je me rendis, avec M. Leprevost, à cette église cu-

(1) « Au moment d'expirer, dit Orderic Vital, le monarque se fit porter en cet endroit pour ne pas entendre le bruit d'une ville populeuse. » A l'époque où écrivait Orderie, Rouen était déjà qualifiée, *populosa civitas*. Consultez *Hist. normann. script. antiq. apud Duchesne*. Peut-être ne sait-on pas généralement que Guillaume passait pour être extrêmement libéral. Il est certain qu'il se plaisait à faire de grandes donations aux établissemens religieux. Les archives de Saint-Ouen possédaient une *Carta Willelmi Anglorum regis, pro monasterio Floriacensi, anno* 1067, par laquelle il confirme généreusement tous les priviléges accordés à ce monastère par ses ancêtres Richard et Robert. Dans cette eharte, il se nomme lui-même *Anglorum*

rieuse, que d'ailleurs j'avais déjà vue deux fois auparavant. Sous le rapport de l'antiquité, la crypte seule mérite une mention. Nous y descendîmes par un escalier étroit, et fûmes frappés l'un et l'autre d'une clarté qui paraissait à l'extrémité opposée; elle pénétrait par une ouverture à moitié recouverte de «jeunes et vigoureux gazons,» de sorte qu'une lueur douce et tendre corrigeait pour nous l'obscurité du souterrain. A l'entrée de la crypte sont deux tombes des plus anciens archevêques de Rouen, qui vivaient à une époque assez reculée (rien n'empêche que cela soit) pour avoir donné la main à saint Jérôme. Ces tombes sont plates, solides, et unies; mais c'était de la crypte surtout que M. Leprevost aimait à s'occuper; et, en effet, elle attire d'abord les regards de l'antiquaire. Je pourrais affirmer, je crois, sans crainte de me tromper, qu'il existe indubitablement en cet en-

---

Rex effectus. Consultez le *Thesaurus novus anecdotorum* des PP. Martène et Durand, 1717, in-folio, tom. 1, col. 196, F. Dans le prologue d'une lettre concernant les actes des derniers rois de France, en 1100, on trouve ce portrait du conquérant: *Nullus rex nostrorum temporum, hoc Guillelmo fuit felicior ac moderatior. Ejus magnanimitatem et magnificentiam nemo laudare sufficit, quibus ille ad terminos terræ super omnes ævi nostri reges ac principes apparuit gloriosus. Pauci posthac reges, sicut reor, illum imitabuntur, et ejus affluentia et morum elegantia perfruentur, quibus eum Deus in hac vita felixque fortuna ditavit.* (*Ejusd. op.*, tom. 1, col. 327, 328.)

droit des traces d'une voie romaine. En sortant de la crypte, nous examinâmes l'architecture extérieure; et au-dessus du souterrain, notre savant et aimable guide nous pria de remarquer la forme extraordinaire des chapiteaux des colonnes, qui, bien certainement, portent le caractère romain, même en admettant qu'ils ne soient qu'une imitation grossière de ce style par quelque artiste normand. « Peut-être, dit M. Leprevost, peut-être est-ce là un dernier effort de l'architecture des Romains, au moment où ce peuple allait quitter nos contrées. » Parmi ces chapiteaux s'en trouve un de pur ordre dorique, tandis qu'un autre présente encore les restes de deux aigles romaines. Toutes les colonnes sont de la même hauteur, et ne ressemblent à rien que j'aie vu ou dont j'aie entendu parler en ce genre. J'ajoute, avant de quitter cette ancienne et curieuse église, que Guillaume-le-Conquérant est mort dans son voisinage.

Nous descendîmes des hauteurs de Saint-Gervais, et dirigeâmes notre course vers Saint-Paul, situé à l'autre bout de la ville, sur une légère éminence qui domine immédiatement la Seine (1). M. Leprevost nous conduisait toujours. Comme nous arrivions à ce petit monument, le jour s'obscurcit; le ciel se couvrit de nuages orageux. Saint-Paul est assurément fort ancien, mais je ne l'en crois pas

(1) Il y en a une vue dans l'ouvrage de M. Cotman.

moins tout-à-fait normand. L'extrémité orientale offre un grand nombre d'antiquités curieuses. Un rang de figures règne circulairement au pourtour extérieur du rond-point; celle du centre porte un masque grec. M. Lewis dessina quelques unes de ces têtes grotesques, dont la coiffure est originale. Nous remarquâmes sur plusieurs d'entre elles la moustache saxonne. A tout prendre, il est possible que certaines parties de cette église soient de la fin du dixième siècle, quand les Normands se furent définitivement établis dans la province qui porte leur nom; mais il est plus probable que la plus haute antiquité de quelques portions de l'édifice ne remonte pas au-delà de la fin du onzième siècle. Je devrais vous parler de l'église *Saint-Sever* (1), plus ancienne encore, selon l'opinion de quelques uns; mais je n'ai pas trouvé le moment d'en faire un examen particulier.

En voici beaucoup, ou plutôt, en voici bien peu sur les *antiquités ecclésiastiques* de Rouen; elles

---

(1) Cette église est située dans le faubourg du midi, de l'autre côté de la Seine. Elle était anciennement entourée de jardins, etc. Quand on a traversé le pont de bateaux, et qu'on se rend au *Cours de la Reine* (*), vous laissez l'église sur la droite. Elle n'est pas aussi ancienne que *Saint-Paul*, autrefois consacré, dit Farin, au culte d'*Adonis*.

(*) Un étranger pouvait ne pas connaître le vrai nom de cette promenade. Le texte dit *race-ground;* c'est évidemment le *Grand Cours* ou le *Cours de la Reine*.

méritéraient à elles seules un volume. Cette ville se glorifiait autrefois de plus de *trente églises paroissiales*, dont une douzaine, à fort peu de chose près, ont été converties, pendant la révolution, en magasins de commerce. Amalgame étrange, et surtout affligeant! ces lieux, jadis témoins de la piété des fidèles, le sont aujourd'hui des opérations les plus vulgaires et les moins nobles de la vie civile! Entrez dans ces magasins, ou bureaux d'agence, vous y voyez encore le fût brisé d'une colonne, un chapiteau renversé, les débris d'un autel! La frise dorée ou enrichie de peintures gît misérablement au milieu de monceaux de marchandises, de tonneaux, de cordages et de balles de coton. Au dehors, même aspect de démolition; c'est un pilier fracturé, une arcade menaçant ruine. Rien n'échappe au temps, soit qu'il laisse agir la nature, soit qu'il fasse éclore des révolutions. Lieux sacrés! antique asile d'un silence éternel, à peine interrompu par les cantiques du matin et du soir, qui interroge à présent vos échos? Les bruyans éclats du roulier, la voix impérative du commis (*a*)! Assis sur une chaise, en dehors, un vieux monsieur fumait sa pipe; son air était respec-

(*a*) Tout ami de la religion et des arts éprouvera les sentimens de l'auteur. M. Dibdin a peut-être un peu de causticité dans l'esprit; mais assurément il a beaucoup d'honnêteté dans le cœur.

table; je lui fis part des regrets que me causait ce mélange sacrilége : « C'est dommage, monsieur, qu'on a converti l'église à.... (*a*). » Il m'arrêta, éleva la main gauche, prit sa pipe de la main droite, renvoya doucement sa bouffée, puis d'un ton moitié malin, moitié sec, il me dit en haussant les épaules : « Mais que voulez-vous, monsieur ! ce sont des événemens qu'on ne peut ni prévoir, ni prévenir. Voilà ce que c'est ! » Philosophie consolante, comme vous voyez : moralisez là-dessus, et croyez-moi toujours, etc.

(*a*) Il ne faut pas oublier que l'auteur s'exprime dans une langue étrangère.

LETTRE VI.

HALLES. — PLACE DE LA PUCELLE D'ORLÉANS. — BAS-RELIEF DU CHAMP DU DRAP D'OR. — PALAIS ET COURS DE JUSTICE.

Je vais vous faire voir la ville de Rouen sous d'autres aspects avant de parcourir les environs; par exemple, le sommet de la montagne Sainte-Catherine. Visitons encore quelques restes de l'antiquité, puis nous nous efforcerons

.....superas evadere ad auras.

En vérité les renseignemens valent ici les soins qu'on se donne pour les acquérir; et comme le travail qui nous plaît nous dédommage de la peine qu'il nous coûte, vous devez au moins prêter une oreille attentive à la suite de l'*Histoire de Rouen.* Je dirai d'abord que les vingt-cinq pages, tout au plus, consacrées à cette ville par Goube dans son troisième volume, sont au-dessous de la critique. A la vérité, Goube nous prévient que son ouvrage est écrit « sans prétention littéraire; » mais il aurait pu remplir ces vingt-cinq pages d'une manière plus satisfaisante. La seule ville d'Angleterre qui puisse vous donner une idée de

celle de Rouen, c'est Chester; encore leur ressemblance se borne-t-elle à quelques particularités de détail. Je commencerai donc par vous faire connaître les halles. Les marchés sont ici nombreux, et abondamment pourvus; il y en a pour toutes les espèces de denrées. Draps de laine, toiles de coton, dentelles, toiles de lin, poissons, fruits, végétaux, comestibles, blé, vins : voilà pour l'extérieur et l'intérieur du corps. Bestiaux, bois, fer, vaisselle de terre, grains, instrumens agricoles : voilà pour d'autres besoins d'une égale importance. Chaque marché, selon sa nature, a son emplacement particulier. Sous le rapport de l'effet pittoresque, vous devez visiter d'abord le *Vieux-Marché*, où se vendent les végétaux et le poisson. Il se tient sur une grande place, occupée autrefois par la garde des anciens ducs de Normandie, et les gens attachés à leur service. Le palais ducal est en face (*a*). C'est la source principale où viennent puiser les marchés moins considérables. Chacun des étaux est surmonté d'une espèce de grand parasol déchiré (*b*), qui sert à garantir le marchand de la pluie ou du soleil. Prise

(*a*) Cette phrase contient un *quiproquo*, et ne peut se rapporter qu'au marché de *la Vieille-Tour*, où l'auteur va bientôt arriver.

(*b*) Cela était vrai au moment où l'auteur écrivait : tout a changé depuis.

de certaines positions, cette vue est extrêmement singulière et intéressante, surtout si vous y joignez le brouhaha continuel des voix, le bruit des pieds, et l'étrange accoutrement des vendeurs. Le temps a manqué à M. Lewis pour en faire une esquisse complète; son crayon n'eût jamais rien produit peut-être de nature à flatter davantage le goût de nos compatriotes. Le dessin réduit de ces immenses parasols, avec les provisions mortes ou vivantes qu'ils abritent, formerait une scène des plus piquantes sous le burin de Mitan.

Du Vieux-Marché, vous passez au Marché-Neuf, où se vendent particulièrement les fruits, les œufs et le beurre. A cette époque de l'année, il y a nécessairement peu ou point de fruits; quant aux œufs, j'en aurais pu emplir une de mes poches (expérience dangereuse) pour moins d'un demi-franc : ces deux marchés sont à l'extrémité sud de la ville, non loin des quais. Mais puisque nous parlons de vendre et d'acheter, je dois vous conduire aux *halles de Rouen;* je veux dire à ces vastes bâtimens publics, uniquement affectés aujourd'hui à la vente des étoffes de laine, des toiles de fil, et des nombreux *et cetera* de la mercerie. Un intérêt profond s'attachait autrefois à ces immenses édifices. Ils forment la séparation des places où se tiennent les marchés dont je viens de parler. C'était une dépendance du palais des

anciens ducs de Normandie (*a*). Ce palais a été tout-à-fait démoli. Il faut se lever de bonne heure un vendredi matin pour jouir d'un spectacle dont nous n'avons aucune idée en Angleterre, si ce n'est peut-être à Leeds. Dès six heures, tout le monde est en mouvement dans ces halles. Acheteurs et vendeurs font un bruit de voix confus, sans interruption, inconcevable. Cette scène vivante se passe dans plusieurs vastes galeries, dont les voûtes en pierre sont soutenues par une rangée de piliers au milieu. La plus spacieuse de ces halles porte environ trois cent vingt pieds anglais de long sur cinquante-cinq de large. Il y a dans chacune de ces galeries des tables et des comptoirs pour déposer les draperies, les toiles de coton, de fil, et autres étoffes de toute espèce. L'étalage de ces couleurs diverses, les éloges du vendeur, le froid assentiment de l'acheteur, l'œil animé du premier, le sourcil calculateur du second, les marchandises qu'on enlève, celles qu'on apporte, enfin cette succession non interrompue de colloques et de tableaux variés, voilà ce qui étonne la gravité d'un Anglais; étonnement qui

(*a*) Ceci n'est pas exact. Les halles ont été construites vers le milieu du treizième siècle, et ne sont point une dépendance du palais de *la Vieille-Tour*, entièrement démoli (par Philippe Auguste), comme le dit l'auteur lui-même dans la phrase suivante, au sens de laquelle, d'ailleurs, j'ai été obligé d'aider un peu.

s'accroît encore par l'extrême gaîté qui domine la scène. Les ris, les bons mots, les équivoques, les répliques, tout cela nous paraissait mériter d'être recueilli par une muse élégante et badine : mais quelle muse, si ce n'est celle de Dan Crabbe, pourrait traiter dignement ce sujet ! Vers neuf heures, tout redevient silencieux ; la vente est finie ; les marchandises ont disparu ; acheteurs et vendeurs sont partis.

La Halle au Blé présente un tableau peut-être plus intéressant encore. Elle a environ trois cent vingt pieds anglais de long ; elle est haute et large à proportion. Les jours de marché sont le lundi, le mercredi et le vendredi ; mais plus particulièrement ce dernier jour. Observez attentivement et avec réflexion ces différens marchés ; remarquez le mouvement et l'activité qui les animent ; leur prospérité nouvelle, après une révolution désastreuse ; admirez, comme le doivent les Rouennais eux-mêmes, et comme ils le font, je l'espère, admirez *la bonté du Dieu des moissons* à leur égard, de ce Dieu qui leur accorda de si riches pâturages, des campagnes si fécondes ; promenez un regard philosophique sur ce tableau vivace, dont je ne vous ai donné qu'une si faible image, et la raison va vous dire combien les tranquilles travaux de la paix sont préférables aux tumultueuses occupations de la guerre ; combien les arts agricoles sont plus favorables aux lumières

que la science des armes, et quelle masse incalculable de bienfaits la civilisation retire de l'industrie, comparativement aux avantages qu'elle peut recueillir de toutes les gloires qui marchent à la suite des conquêtes, de l'ambition et du despotisme!

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint!....

De l'état de *repos* passons à l'état de *mouvement.* Cela veut dire qu'il faut nous hâter de jeter un coup d'œil sur le marché aux chevaux et aux bestiaux. Ce spectacle ne saurait manquer d'attirer l'attention d'un homme qui, comme vous, mon chér ami, aime également à dompter un fier coursier, à voir ses troupeaux paissans dans la prairie, ou groupés sur la toile par un Cuyp, ou un Vandevelde. Cependant considérez, je vous prie, mon inexpérience et l'ignorance complète où je suis des expressions techniques du *Dictionnaire* de Tattersal. Quant à la *partie morte*, je vous déclare que mon admiration pour Cuyp et Vandevelde ne le cède en rien à la vôtre. Sachez donc, en peu de mots, que le marché aux chevaux et au bétail se tient à l'une des extrémités de la ville, près les boulevards du nord. Les chevaux qu'on y amène sont presque tous entiers; et, je dois le dire, je trouve à peine dans la race anglaise des qualités supérieures à celles de la race normande proprement dite. Au tempé-

rament robuste du mulet, le cheval normand réunit la vigueur particulière à son espèce. Il est docile, bien dressé; son maître, par pure affection, ne croit jamais pouvoir lui mettre assez de harnois sur le dos. J'ai vu un cheval de charrette, dont la tête et les épaules avaient totalement disparu sous l'immensité d'un énorme collier; j'ai vu conduire à la charrue un cheval de ferme, aussi pompeusement enharnaché que celui d'un général qui va passer la revue de son armée. Les voitures sont placées en équilibre sur un essieu qui les traverse par le juste milieu, ce qui diminue de beaucoup pour l'animal le poids du chargement; mais le moyeu des roues est d'une longueur effrayante, d'une projection tout-à-fait incommode. Joignez à cela les bruyans éclats du fouet, qui déchirent incessamment les oreilles délicates. A l'un de ces marchés, mon fils, plus avancé que moi dans la connaissance des chevaux, demanda le prix d'un bel étalon. Le marchand ne voulut rien entendre au-dessous de quarante louis; ce qui me parut *une bonne somme ronde*. Dans le marché, ces animaux sont pressés les uns contre les autres, en attendant les acheteurs; puis on les fait trotter, pour la montre, au milieu des petits garçons, des jeunes filles et des femmes qui en esquivent les atteintes avec une adresse admirable. On dirait que les Français ont un instinct naturel pour faire tout à coup des mouvemens qui exi-

geraient, de nous autres Anglais, une réflexion préalable.

De toutes les rues de cette ville extraordinaire, celle *de la Grosse Horloge* est peut-être la plus ancienne et la plus intéressante. Elle se prolonge sur une ligne droite, à partir du parvis de la cathédrale et de l'encoignure de la rue des Carmes. Le jour de notre arrivée (dans le cabriolet de la diligence) nous passâmes sous la voûte, à la partie supérieure de laquelle est fixé un cadran à l'ancienne mode. La singularité de la scène nous frappa de surprise. Les habitans prenaient plaisir à voir notre étonnement. Au bas, ou plutôt sur l'un des côtés de la voûte, est une fontaine chargée de figures insipides, dont l'exécution est de la fin du règne de Louis XIV. Cette ancienne tour mérite une attention particulière, aussi bien que plusieurs vieilles maisons à droite, quand on regarde le cadran. C'était dans cette tour (1) qu'on sonnait autrefois une cloche tous les soirs à neuf heures, pour avertir les habitans de rentrer à la ville, mais non d'éteindre leurs lumières et de

(1) « C'est, comme on l'a dit, dans cette tour qu'est placée la cloche dite *d'argent*, ou *beffroi*, que l'on sonne dans les cérémonies publiques, pour les diverses élections, les momens de calamité, tels que les incendies, etc. Elle se fait remarquer par un timbre très clair et sonore, qui produit un effet extraordinaire. On la sonne tous les soirs à neuf heures; c'est ce

couvrir leur feu, comme cela se pratiquait anciennement chez nous (*a*). Quant au cadran, son antiquité en fait un objet remarquable, plutôt que la régularité de ses mouvemens. Il est lourd, grossièrement travaillé, sans manquer néanmoins d'un certain luxe gothique dans ses ornemens. Pas un habitant, soit qu'il habite l'un ou l'autre côté de la tour, soit qu'il s'arrête sous la voûte, soit enfin qu'il y passe, ne songe à lever les yeux sur cet objet, qui jadis peut-être était l'admiration des jeunes et le respect des vieillards. Nous oublions promptement les usages de nos pères, et ce qui fixait notre attention dans notre jeunesse cesse d'attirer nos regards dans l'âge mûr.

Nous tournâmes à gauche; au bout d'une rue assez rapide, nous aperçûmes une file de carrosses

---

que l'on nomme à Rouen *la retraite*, parce que, dans les temps de guerre, ou lorsque les portes de la ville se fermaient, elle avertissait les habitans hors de la ville d'y rentrer, au risque de passer la nuit dans les faubourgs. Sa destination a été aussi d'avertir les soldats de la garnison de l'heure de la retraite. » (*Itinéraire*, page 126.)

(*a*) « Le règlement du *couvre-feu*, par lequel il (Guillaume) obligea tous les habitans du royaume d'éteindre leurs feux et leur lumière à huit heures du soir, au son d'une cloche, est cité mal à propos comme une preuve de la servitude des Anglais. *Guillaume avait déjà établi cette coutume en Normandie.* » (*Élémens de l'Histoire d'Angleterre*, par Millot. *Paris*, 1794, in-12, tome 1, page 126.)

dans un petit espace carré. C'est *la place de la Pucelle*, où la fameuse JEANNE D'ARC (1) fut déte-

(1) Dans le second volume de l'*Histoire du Duché de Normandie*, Goube a consacré plusieurs pages, écrites avec chaleur, au récit du jugement et du supplice de cette héroïne, dont la vie est parfaitement connue en Angleterre, même des enfans. Goube assure que le genre de mort avait été convenu d'avance, puisque l'arrêt n'était pas encore rendu que l'on avait déjà construit « un échafaud de plâtre, tellement élevé que les flammes ne pouvaient pas d'abord atteindre jusqu'à elle. Aussi fut-elle dévorée lentement ; son supplice fut horrible et long. » Hume dit bien peu de chose à ce sujet; mais il a raison de remarquer que la conduite du duc de Bedford « fut aussi barbare que honteuse. » Qui doit inspirer le plus d'horreur, de la faiblesse coupable de Charles VII, de la bassesse de Jean de Luxembourg, ou de la duplicité du régent Bedford ? Voilà sur quoi il serait difficile de prononcer. Notre célèbre duc, je l'espère, en faisant orner à grands frais, par la main des artistes, ses fameux *Missel* et *Bréviaire*, aura voulu élever un monument expiatoire à l'infortunée victime de son arbitraire et de sa fureur.

Il paraît démontré que Monstrelet, cet historien célèbre, et contemporain de Jeanne, était mal disposé à son égard. Elle fut prise dans une sortie, sous les murs de Compiègne, vers cinq heures du soir, la veille de l'Ascension. « Elle fut enlevée de cheval, dit le chroniqueur, par un archer, auprès duquel était le bâtard de Vendôme (Lyonnel), à qui elle se rendit et donna sa foi. Il l'emmena sans délai à Marigny, où elle fut mise sous bonne garde, etc. Le duc de Bourgogne se rendit à la maison où elle était déposée, et *parla à elle aucunes paroles dont je ne suis mie bien recors, iacoit ce que je y estoye présent.* (Absurdité!) Le duc de Bourgogne et l'armée

nue d'abord (*a*), et brûlée ensuite. De quelles sensations pénibles on est agité, en promenant ses

---

rentrèrent dans leurs quartiers, laissant la Pucelle à la garde de sir Jean Luxembourg qui, bientôt après, l'envoya, sous bonne escorte, au château de Beaulieu, puis à celui de Beaurevoir, où elle resta long-temps prisonnière, comme vous le verrez. » (*Jean Monstrelet*, tome II, page 380, in-folio, édit. de *Sauvage*, 1572, tome II, in-folio, p. 57, 58.) Il résulterait de là que sir Jean ne disposa pas immédiatement de sa prisonnière. Monstrelet borne les détails qu'il donne sur la captivité et la mort de la Pucelle, aux *lettres missives* du régent Bedford; lettres où on l'accuse, entre plusieurs autres crimes imaginaires, d'avoir porté l'habit d'homme pendant deux ans de suite; *chose à Dieu abominable*. « Elle fut menée par ladicte justice liée au Vieil-Marché dedans Rouen, et là, publiquement fut arse à la vue de tout le peuple. » (*Monstrelet*, édit. de *Sauvage*, tome II, in-folio, p. 71.)

Le supplice de cette infortunée est ainsi décrit par un poète français de la fin du quinzième siècle :

> Et à Ronen en emmenerent
> La Pucelle pour prisonniere.
> Elle est très doulce, amiable,
> Moutonne, sans orgueil ne envie,
> Gracieuse, moult serviable,
> Et qui menoit bien belle vie.
> Très souvent elle se confessoit,
> Pour avoir Dien en protecteur,

(*a*) L'opinion populaire veut que la Pucelle ait été enfermée dans la maison de la place où se trouvent les bas-reliefs dont l'auteur va bientôt parler; c'est une erreur : la Pucelle n'a jamais été détenue à Rouen que dans la tour qui porte ou qui portait son nom.

regards sur chacun des objets d'alentour! et cependant l'aspect des lieux a bien changé depuis.

Ne gaire Feste se passoit,
Que ne receust son Créateur.
Mais ce nonobstant les Angloys
Aux vertuz et biens ne penserent,
Ainçois en haine des Françoys,
Tres durement si la traicterent.
. . . .
Puis au dernier la condamnerent
A mourir douloureusement,
Et brief l'arderent et brullerent
A Rouen tont publiquement.

(*Poësies de* Martial de Paris. *Paris*, 1724, in-12, t. 1, p. 120.)

Le lieu *précis* de l'exécution ne peut plus se voir, selon Millin, cette place ayant été occupée par l'ancien *Marché-aux-Veaux* (*). Ce n'était cependant pas à un demi-jet de pierre de l'endroit où se trouve la statue actuelle. Le troisième volume, art. 36, des *Antiquités nationales* de cet écrivain, contient trois planches relatives à l'histoire de *Jeanne d'Arc*. La première représente la porte Bouvreuil à gauche, et la tour ronde à droite, où fut enfermée la Pucelle. Sur le devant sont quelques maisons. Le milieu donne une idée parfaite de l'encombrement qui existe autour de beaucoup d'édifices publics de cette ville. Le goût français a enjolivé le premier plan d'une scène de deux amans qui se régalent d'un flacon de vin

(*) Tel n'est pas le sens de Millin (voyez le tome III, ch. XXXVI, pag. 7, 8) : « Ce fut, comme je l'ai dit, dans le Vieux-Marché qu'on « brûla la Pucelle ; mais le lieu précis où se fit cette exécution n'est « plus dans le Vieux-Marché ; il en a été séparé pour faire le Mar- « ché-aux-Veaux ; et voilà pourquoi le monument élevé à sa mé- « moire est placé dans ce marché. » D'où il résulte que l'on peut voir le lieu précis de l'exécution.

Ah ! mon ami, de combien d'émotions différentes cette place a été le témoin ! curiosité avide, an-

sous un bosquet. Cette tour circulaire (qui vit gémir l'infortunée, dit Millin) n'existe plus aujourd'hui (*). La seconde planche reproduit la fontaine qui fut élevée sur le lieu du supplice, à la place d'une croix qu'on y avait d'abord plantée. A en juger par le style et les ornemens, cette fontaine doit être du temps de François Ier. Goube l'a fait graver pour son ouvrage. Elle fut démolie en 1755, et remplacée par celle qu'on voit aujourd'hui ; construction de mauvais goût, surmontée d'une statue qui, d'après l'observation judicieuse de l'auteur de l'*Itinéraire de Rouen*, page 69, ressemble plutôt à une Pallas qu'à l'héroïne d'Orléans. C'est l'ouvrage de *Stodts*. La troisième planche de Millin, où se trouve la fontaine actuelle, est précieuse en ce qu'elle représente la façade de la maison, à l'intérieur de laquelle sont les bas-reliefs du Champ du Drap d'or. Voyez ci-après.

Dans le même ouvrage, tome II, p. 2 (**), est une planche consacrée au monument de la Pucelle, à Orléans. Il a été coulé en bronze en 1571 ; c'est le second de cette espèce en

(*) On pourrait combattre l'opinion de Millin, encore bien qu'elle soit assez généralement répandue. Il ne reste plus que trois tours, dit Toussaint Duplessis : « La première, qui touche presque à la porte Bouvreuil ; on l'appelle la tour du *Gascon*. Celle qui suit est appelée la tour du *Donjon* ou du *Ravelin*. La troisième, *qui est la plus voisine de la porte Cauchoise*, a pris le titre de *la Pucelle*, depuis que la Pucelle d'Orléans y a été renfermée. » Or, cette tour, *la plus voisine de la porte Cauchoise*, existe encore, et se trouve enclavée dans la propriété de M. le marquis de Martainville, aujourd'hui maire de Rouen. (Voyez Toussaint Duplessis, tome II, page 13, in-4°.)

(**) Du Chap. IX ; car ils ont tous leur pagination particulière.

goisses de l'âme, mouvemens d'indignation, cris de vengeance, exclamations de pitié ! on dirait

---

France (*). La Pucelle est à genoux; sa longue chevelure est liée par derrière, au moyen d'un simple ruban. Elle a la tête nue; son casque et sa lance sont à ses côtés. Charles VII est vis-à-vis d'elle; on regrette presque de l'y trouver. Entre eux deux est la Vierge, tenant Jésus-Christ mort sur ses genoux. Ce monument existe-t-il encore? Dans une note du tome III, page 3, art. 36, Millin renvoie à la *Bibliothèque historique* des PP. Lelong et Fontette, pour le catalogue des nombreux ou plutôt des innombrables ouvrages de toute espèce et de tous formats, publiés sur la vie et la mort de la Pucelle. Ce sujet a souvent été mis au théâtre. La bibliothèque du Vatican possède un *Mystère*, en vers, manuscrit, sur le siége d'Orléans. Millin convient aussi, et avec raison, que tous les portraits de la Pucelle, sculptures, peintures ou gravures, sont purement fantastiques. Celui qui approchait peut-être le plus de la vérité, se voyait sur un des vitraux de l'église des Minimes, à Chaillot, quoique l'édifice ne fût pas encore construit au temps de Charles VIII. Toutefois, ce pouvait être une copie de quelque production contemporaine. Quant aux peintures à l'huile, je sais que le portrait de Judith, tenant une épée d'une main et la tête d'Holopherne dans l'autre, a souvent été copié et donné pour celui de Jeanne d'Arc, sauf les deux dernières circonstances. Je termine ici mes détails sur Jeanne d'Arc; mais j'ajoute que je conçois difficilement une collection bibliographique plus intéressante que celle de tous les livres relatifs à l'histoire de cette brave et malheureuse héroïne.

(*) La phrase de Millin est plus claire : « Tous les membres de ces « figures forment un jet séparé, et *on croit* que ce sont les secondes qui « aient été fondues en France. » (MILLIN, *lieu cité.*)

maintenant que rien d'étrange n'a eu lieu sur cette place. Le présent ne se souvient point du passé. On ne voit plus aujourd'hui ni la fumée, ni les flammes du bûcher : on n'entend plus les gémissemens de la victime. Pauvre Jeanne ! elle a eu le sort de bien d'autres, et les tortures éprouvées par l'hérétique ont produit les palmes qu'on a décernées au martyr. Peu de temps après son exécution, sa statue fut, pour ainsi dire, *adorée* sur la place même où son corps, chargé d'anathèmes, avait été livré aux flammes. En voyant cette pitoyable sculpture qui la représente, je me rappelle, malgré moi, les tristes efforts de Chapelain, et l'entreprise plus heureuse de notre Southey, pour immortaliser sa mémoire. La prison où Jeanne d'Arc fut détenue existe encore en partie; une fontaine, surmontée d'une statue au milieu de la place, marque l'endroit du supplice. Sous tous les rapports, cette statue est effroyable. Défectueuse dans sa forme, elle porte aussi d'autres habits que ceux du temps, deux vices que ne racheterait aucune beauté, quand bien même elle en aurait. D'un autre côté, cette place offre l'une des plus anciennes et des plus intéressantes maisons de Rouen. Du dehors, on ne voit rien ; il faut ouvrir une porte en bois : on entre alors dans une petite cour carrée, dont trois côtés sont ornés de figures en plâtre formant bas-relief. La façade est évidemment plus

ancienne que la partie gauche, et je n'hésite pas à croire qu'elle remonte à la fin du quinzième siècle. Les groupes de figures humaines et de bestiaux dont l'extérieur est généralement orné, rappellent tout-à-fait ces petites figures pastorales, sculptées en bois, qui abondent dans les *Missels* imprimés à la même époque. Ces ornemens sont surtout dans le goût français et flamand. Tel n'est pas le caractère des figures qui décorent le côté gauche en entrant : celles-ci, mon ami, ne représentent pas moins que le cortége de Henri VIII et de François Ier au fameux *Champ du Drap d'or*, dont Montfaucon a publié des gravures à sa manière (1). Après un examen scrupuleux de ces curieuses reliques du commencement du seizième siècle, je n'ai pas hésité à prononcer que le travail de Montfaucon, ou plutôt de son artiste, était inexact au suprême degré : je visitai ces bas-reliefs

(1) Loin de moi l'idée de déprécier l'ouvrage de Montfaucon; mais ceux qui ne seraient pas à portée de consulter la *Monarchie française* de ce savant antiquaire, pourront voir la représentation du cortége dont je viens de parler dans les *Antiquités anglo-normandes* de Ducarel, planche XII. Jusqu'en 1726, on s'imagina que cette réunion de figures se rapportait au *concile de Trente*; mais l'abbé Noel ayant découvert une salamandre sur le dos de l'un des personnages, supposa, avec beaucoup de raison, qu'il s'agissait de l'entrevue des deux rois; et il envoya une note sur le tout à Montfaucon. Au lieu d'une salamandre, l'abbé en aurait trouvé plusieurs

plusieurs fois, persuadé qu'ils valaient tous les *grands clochers* de Rouen réunis.

Il y a un pensionnat de demoiselles dans la maison. La maîtresse, madame Harmar, est anglaise. Elle combla M. Lewis d'attentions et de politesses pendant son travail. Plusieurs jeunes et vives habitantes de cet antique manoir vinrent causer avec le dessinateur, qui trouva moyen de varier son occupation en esquissant à la dérobée le portrait de quelques unes d'entre elles. Madame Harmar elle-même a presque oublié la langue de son pays: effet inévitable de l'accent et de l'idiome étranger, qui finissent toujours par altérer chez nous le caractère de la langue maternelle. Je ne sais comment vous éloigner de cette intéressante maison, comment détourner vos yeux de ce beau débris des arts d'autrefois : surtout quand je considère que François Ier a occupé cette demeure, qu'il y a tenu un conseil composé de Français et d'Anglais;

sur cette extraordinaire façade, s'il l'eût examinée avec soin. Il est même probable que, de son temps, les parties les plus délicates de ces bas-reliefs, telles que les traits de la face, n'avaient pas encore subi les dégradations qu'on y remarque aujourd'hui; dégradations que le temps ou des accidens quelconques ont pu leur faire éprouver. Dans le joli travail que vous voyez ici, M. Lewis, qui est à la fois le dessinateur et le graveur, a fidèlement reproduit les parties endommagées, comme les parties intactes, telles enfin qu'elles se trouvaient au moment de notre visite.

que ses cors ont retenti sous la grande porte d'entrée; et que la coupe des festins a brillé devant lui sur les tables de châtaignier de la grande salle. J'espère, j'ai la confiance, que l'Académie royale de Rouen ne laissera point périr cette relique de l'architecture, sans en laisser une image fidèle et durable.

Puisque nous nous occupons des anciens édifices (1), et que je puis rappeler les hauts faits de François Ier, par suite de l'avant-dernier paragraphe de ma lettre, revenons un peu sur nos pas, traversons *la rue de la Grosse-Horloge*, et entrons dans la cour du *Palais de Justice*. Les habitans regardent cet édifice comme le plus beau de la ville. Qu'il ait des droits légitimes à l'admiration, j'en conviens; supportera-t-il l'examen sévère d'un archéologue éclairé? je ne le pense pas. Il fut en partie élevé

(1) A la note de la page 51, j'ai fait mention de plusieurs vues générales ou partielles de Rouen, déposées à la Bibliothéque du Roi, à Paris. On trouve dans la même collection le dessin d'une partie de l'ancienne abbaye de Saint-Amand, située dans une rue dont j'ai oublié le nom (*). On y voit les armes de l'abbesse, *Marie de Anhault*. Ce dessin est remarquable, et mériterait la gravure. Le recueil contient aussi une vue intéressante de l'*entrée* de l'abbaye; elle porte la date de 1702. Il ne reste plus un seul vestige du modèle. Une petite planche, par *Sylvestre*, représentant l'un des anciens châteaux de Rouen, est également digne d'attention.

(*) La rue Saint-Amand.

par le fameux cardinal d'Amboise (*a*), dont je parle assez longuement dans ma cinquième Lettre, et en partie par François Ier. Il a succédé aux bâtimens de l'ancien parlement, et est devenu, au commencement du seizième siècle, le siége du parlement de Normandie (*b*). Cette construction fixe l'époque de la *renaissance*, et détermine le style particulier d'architecture qui prévalut sous François Ier. Ce style, à vrai dire, quoique noble et brillant, offre prise à la critique sous plus d'un rapport. En effet, il n'est ni entièrement gothique, ni entièrement grec, mais un mélange mal entendu de ces deux genres. Sur les côtés d'un portail qui se termine en voûte gothique, règnent des bordures mi-partie grecques et arabesques. Les ornemens gothiques eux-mêmes ne sont pas du goût le plus pur et le plus agréable. On a trop donné aux détails, et trop peu à l'ensemble. Les ornemens extérieurs sont généralement lourds, trop évasés, d'une exécution pénible; on dirait

(*a*) C'est-à-dire par Louis XII, à la prière des états de la province, et particulièrement du cardinal d'Amboise.

(*b*) Il y a ici un peu d'obscurité. Le Palais de Justice actuel, c'est-à-dire le monument élevé par Louis XII en 1499, et dont parle ici notre auteur, n'a point été construit sur l'emplacement d'un ancien parlement qui n'existait pas. Il a été bâti sur *le clos des Juifs*, et conserva son titre d'*échiquier* jusqu'en 1515, époque à laquelle François Ier érigea l'échiquier en parlement.

qu'ils sont *collés*, comme malgré eux, à l'édifice. Néanmoins il vous sera difficile de ne pas reconnaître avec un critique, que c'est « un vaste bâtiment, d'un gothique extrêmement délicat et très hardi dans son exécution (1). » Assurément l'architecte aurait donné plus de prix et d'élégance à son ouvrage, s'il eût imité le style plus pur, et conséquemment préférable, qu'on retrouve dans plusieurs parties de la cathédrale et de Saint-Ouen ; mais les hommes visent continuellement au mérite de l'invention ; point de caprices qu'ils n'accueillent aux dépens du bon goût, aux dépens même de leur réputation.

Les affaires criminelles se jugent dans la salle à droite. Les prisonniers sont déposés dans la partie basse de l'édifice, à gauche. On accède à l'étage supérieur, de ce côté, par un haut perron dont les degrés sont en pierre. Vous vous trouvez alors dans une salle (2) tout-à-fait cu-

(1) *Itinéraire de Rouen*, 1815.

(2) Au temps de Ducarel, « le rez-de-chaussée formait une grande cour, entourée de boutiques de libraires. D'un côté, un escalier en pierre conduit à une vaste salle, dont la voûte est fort élevée, et qui représente, tant à l'intérieur qu'au dehors, un diminutif de la chambre de Westminster. J'y rencontrai, continue Ducarel, beaucoup d'hommes de loi, en robe et en rabat, se promenant d'un bout à l'autre, tenant en leurs mains des liasses de papiers, et se donnant l'air de gens très affairés. » (*Antiquités anglo-normandes*, page 32.)

rieuse (*a*); elle a environ cent soixante-quinze pieds de long, mesure anglaise; sa voûte à plein cintre, formée de douves, est un morceau de charpente extrêmement remarquable, et que l'on recommande avec raison à l'attention particulière des voyageurs. D'autres parties de l'édifice sont consacrées aux séances de la cour d'assises, et à la tenue de beaucoup d'autres audiences. Les premiers présidens du parlement occupaient autrefois l'hôtel qui vous fait face en entrant; aujourd'hui c'est bien différent. A tout prendre, ce bâtiment, que vous appellerez *maison de ville*, ou d'autre nom qu'il vous plaira, est un monument assez majestueux et de beaucoup supérieur, sans aucun doute, à tous nos édifices de province en Angleterre. J'ajoute ici que le tribunal de commerce, ou civil (*b*), tient ses séances près le quai, dans la partie méridionale de la ville. M. Riaux m'y conduisit. (M. Riaux possède une bibliothéque choisie (1) d'anciens livres de toute espèce, relatifs à la ville de Rouen;

(*a*) Elle fut commencée en 1493, aux dépens de la ville, pour servir de salle commune aux marchands. On l'appela depuis, et on l'appelle encore aujourd'hui, la *Salle des Procureurs*.

(*b*) Le tribunal civil tient ses séances au Palais de Justice.

(1) M. Riaux, archiviste de la Chambre de Commerce. Cet homme aimable, et bibliomane distingué, me promit de m'adresser, avant mon départ de Rouen, la note de ses livres

j'ai eu le plaisir de la voir.) Mon guide me fit monter aux appartemens du commerce, parmi lesquels se trouve une grande salle (contiguë au tribunal), tapissée de fleurs de lis, sur un fond bleu-clair. Elle a grand besoin de restauration. Il faut absolument un nouveau fond et de nouveaux lis, pour que tout l'intérieur soit en harmonie avec un grand tableau peint à l'huile, placé à l'une des extrémités (1), et dont le sujet est la réception de Louis XVI à Rouen, par le maire et les députés de la ville, en 1786. Toutes les figures sont de grandeur humaine, peintes d'après nature, et paraissent fort ressemblantes. Je demandai si quelques uns de ces

---

les plus rares et les plus précieux. Il réunit l'amour des lettres à celui des antiquités monumentales. Toutefois, la collection de M. Leprevost est aussi riche que celle dont je viens de parler.

(1) A l'autre bout de la Chambre du Commerce est un tableau fortement coloré, de dimensions colossales, représentant *le Génie du commerce*. Il fut commandé, par la corporation, à M. Lemonnier, de l'Académie royale de peinture. Il est rempli d'allégories, et comprend les quatre parties du globe. Quelque *imposant* que puisse être jugé ce tableau, dont on a pris soin de donner la description dans une brochure de plusieurs pages, je ne puis le considérer que comme très mal conçu, très défectueux, et dénué de toute espèce d'intérêt. (*)

(*) L'auteur de l'*Itinéraire de Rouen* dit que c'est *un grand et beau tableau*. Celui qui s'exprimait ainsi était peintre. A coup sûr, M. Dibdin n'a pas compris cette belle composition; ou bien il a regardé sans voir, comme cela lui est arrivé si souvent dans son Voyage.

messieurs vivaient encore : TOUS ÉTAIENT MORTS ! On ne connaît que trop bien le destin du principal personnage. La ville de Rouen devrait charger un graveur habile de reproduire ce tableau, dont le sujet est pour elle d'un intérêt tout particulier. On y voit l'infortuné Louis dans la force de l'âge. C'est le meilleur portrait en pied, de ce monarque, que j'aie encore vu, peint ou gravé. Quel ornement pour un ouvrage relatif à la province, j'ai presque dit au comté qu'il intéresse ! Espérons que la ville de Rouen aura aussi son Whittaker, pour transmettre à la postérité tout ce qu'elle a de curieux et d'antique. Je ne leur souhaite pas ici de meilleur historien.

Je dois vous dire que le tribunal de commerce se compose de juges respectables; parmi eux, j'en remarquai un qui avait tout-à-fait l'air, la tournure et le port d'un Anglais; j'ajouterai (sans flatterie) qu'il avait meilleure mine que tous les autres. Je m'adressai à mon guide; ma supposition se trouva juste : *c'était* un Anglais; peut-être, après tout, devait-il cette bonne mine, cette belle prestance, à trente années de résidence dans le climat de Rouen (*a*). Le costume des juges est convenable à tous égards; mais je ne pus m'empêcher de rire, je l'avoue, en rencontrant un de ces matins, de

(*a*) Plaisanterie, selon toute apparence, mais dont j'ai vainement cherché le sens véritable.

bonne heure, mon ami le juge (*a*), debout devant sa porte, une casquette sur la tête, et fumant tranquillement sa pipe en pleine rue. Un passe-temps de cette nature eût-il été du goût de M. le juge L...... d'autrefois? plairait-il à M. le juge .... d'aujourd'hui? je ne le crois pas. Cette lettre est la sixième qui vous parvient des *coteaux chargés de vignes et des aimables champs de France*: vous ne l'oublierez pas, je l'espère.

(*a*) Celui qui avait si bonne mine.

LETTRE VII.

LES QUAIS. — PONT DE BATEAUX. — RUE DU BAC. — RUE DE ROBEC. — EAUX DE ROBEC ET D'AUBETTE. — MONT SAINTE-CATHERINE. — HOSPICES : GÉNÉRAL ET D'HUMANITÉ.

Toujours à musarder dans cette vieille cité! C'est que j'ai encore beaucoup de choses à vous en dire; et, je ne crains pas de le déclarer, beaucoup de choses dignes de votre attention. N'attendez pas, néanmoins, que je décrive minutieusement tous les murs dégradés, toutes les tours menaçant ruine, et que je me fasse un système de négliger les vivans pour les morts. D'un autre côté, vous avez eu *assez de vie* vers la fin de ma dernière dépêche. Le jour de notre départ est décidément arrêté; et cette lettre sera probablement l'avant-dernière que je vous écrirai de Rouen.

Après vous avoir informé en peu de mots que j'ai visité le fameux laboratoire chimique de M. Vitalis, rue Beauvoisine, et l'établissement plus curieux encore de M. Lemire, où le bois de toute nature est scié en planches de toutes dimensions, au moyen d'un appareil hydraulique (*a*), je vous conduirai

(*a*) C'est le vent qui met toute la machine en jeu.

pendant quelques minutes sur les quais. On y voit le commencement d'une façade de maisons, qui présentera l'un des plus beaux aspects de l'Europe, quand elle sera terminée, d'après le plan qui en a été dressé. Autant qu'il m'en souvienne, cette façade en pierre a été commencée sous Louis xv (*a*); mais les capitaux nécessaires à l'achèvement complet des travaux ne pourront être réunis qu'après beaucoup d'années de paix et de prospérité pour le commerce et les arts. Ces quais sont longs, larges, théâtre d'un mouvement perpétuel. Dans quelques unes des places voisines sont étalés de pesans ballots de marchandises, des schalls, des étoffes et des toiles, pour attirer les regards des passans. Au milieu de cette scène vive et animée, se promène un *personnage bien connu;* il est coiffé d'un grand chapeau à cornes; il porte sur son dos une machine de fer-blanc, remplie de limonade ou de café, et surmontée d'une clochette qu'il sonne incessamment pour appeler les chalands.

En vous promenant ainsi le long de la Seine rapide, vers le pont de bateaux (1), vous aperce-

(*a*) Ces maisons sont construites sur l'emplacement du *Vieux-Palais*, qui n'a été démoli que pendant la révolution.

(1) « La communication avec le pays au sud de Rouen a lieu au moyen d'un pont de bois, d'environ deux cents pas de long. Il aboutit, du côté de la ville, vers le milieu du quai; de l'autre, au faubourg Saint-Sever. Les habitans en parlent comme d'un chef-d'œuvre. Il fut commencé en 1626, et se

vez de temps en temps les vieilles rues étroites qui font angle droit avec le quai. Les maisons sont couvertes d'innombrables petites planches en forme de tuiles, et semblables à des écailles de poisson

compose de dix-neuf bateaux, qui haussent et baissent avec la marée. Quand un bâtiment doit passer, une partie du tablier s'avance sur la partie voisine, sans que l'une ou l'autre se trouve endommagée, au moyen de rouleaux de fer mis en jeu par le cabestan. J'appris encore qu'il offrait cet autre avantage, de pouvoir être démonté en peu d'heures, dans le cas où la rupture des glaces ferait appréhender quelque danger. L'entretien de ce pont flottant occasionne une dépense considérable, attendu que les bateaux qui le supportent éprouvent de fréquentes avaries, aussi-bien que le reste de la machine. Les frais de réparation, année commune, s'élèvent, dit-on, à 10,000 fr. de France, plus de 400 liv. sterling (*). Un peu en aval se voient les ruines de cet antique et superbe pont de pierre, composé de treize arches, et bâti par l'impératrice Mathilde (**), fille de Henri 1er, roi d'Angleterre. L'assiette de ce vieux pont paraissait mieux choisie que celle du pont actuel, puisqu'il se prolongeait, sur une ligne droite, vis-à-vis de la rue principale, connue aujourd'hui sous le nom de rue Grand-Pont. Trois ou quatre siècles de durée compromirent enfin sa solidité. Le 22 août 1502, trois arches se rompirent, et deux autres en 1533. On y remédia par des travaux en charpente; mais, peu d'années après, de nouvelles arches s'étant ouvertes,

(*) Les frais de réparation s'élèvent aujourd'hui à 30,000 fr. par an, sans compter 20,000 fr. par chaque bateau qu'il faut remplacer.

(**) Elle était fille d'un Henri, veuve d'un Henri, et mère d'un Henri. On lui fit cette épitaphe :

Ortu magna, viro major, sed maxima partu,
Hic jacet Henrici filia, sponsa, parens.

qu'on aurait appliquées sur les solives; du reste, on dirait qu'elles vont tomber à chaque coup de vent. Le rétrécissement et l'obscurité de ces rues, les saillies menaçantes des étages supérieurs et des

---

la fréquentation du pont devint tellement dangereuse pour les voitures, et même pour les gens de pied, que le passage fut entièrement abandonné; on l'effectua depuis au moyen de *deux* bacs (*). Depuis, on essaya plusieurs fois de réparer le vieux pont; d'ignorans architectes déclarèrent à l'unanimité, qu'attendu la profondeur du lit et la rapidité des eaux, il était impossible de reconstruire un pont en cet endroit. » (Ducarel, pag. 35, 36.)

J'ajouterai que Buonaparte a jeté les fondemens d'un nouveau pont de pierre. Les deux culées seulement, avec une ou deux piles au milieu, étaient exécutées à l'époque de mon séjour (**). Je doute que le pont de bateaux actuel, l'une des plus vilaines choses qu'on puisse imaginer, dure encore deux douzaines d'années. La partie centrale, réservée aux voitures, est terriblement délabrée. Un jour que je m'y promenais au moment où la diligence de Caen venait à passer, je crus que tout l'échafaudage allait tomber dans la rivière (***). De l'esplanade élevée d'un beau pont de pierre, la Seine, les nombreux navires et la ville formeraient un coup d'œil enchanteur. J'ai vu à Paris, dans cette collection de planches relatives à la

(*) En 1564. C'est depuis ce temps que l'ancienne porte *Saint-Cande* fut appelée porte *du Bac*. (Voyez *Farin*, tome 1, 1re partie, page 164, in-4°.)

(**) Ce pont sera l'un des plus beaux de France; il est maintenant à moitié construit.

(***) Cet état de mobilité n'est pas l'effet d'un délabrement quelconque, mais le résultat nécessaire du système de construction.

pignons, établit un contraste frappant avec le tableau mouvant du port, où le soleil brille dans toute sa liberté, si je puis le dire, où d'éclatans pavillons, flottant sur des mâts innombrables, proclament en quelque sorte la richesse et la prospérité de la ville. Par un beau jour, vous pouvez consacrer une demi-matinée à contempler cette scène intéressante, et à vous mêler aux personnages qui la composent.

Nous avons eu de fréquens orages ces jours derniers. Tout en me promenant, dimanche soir, sur les hauteurs au-delà des boulevards de l'ouest, vers le faubourg Cauchoise, j'arrivai sur les bords escarpés d'une sablière, d'où je découvris tout à coup la ville au-dessous de moi. Un nuage immense se développait majestueusement sur la cité, sans ombrager la Seine, dont les eaux brillantes se déroulaient toujours comme un large ruban d'argent. Les roches stériles que traverse la route de Caen s'obscurcissaient par degrés sous l'épais nuage, d'où la pluie s'échappait en torrens. La

---

Normandie, mentionnée à la page 51, trois jolies gravures, par Israel Silvestre, des ruines de l'ancien pont de pierre. Silvestre florissait en 1650-1660. Evelyn parle ainsi de ces ruines en 1644 : « On y voit encore les ruines d'un magnifique pont de pierre, qui n'a été remplacé jusqu'à ce moment que par un pont de bateaux. Le bassin reçoit des navires d'un tonnage considérable. » (*Mémoires d'Evelyn*, tome 1, page 50, édition de 1818.)

flèche de la cathédrale et la couronne de la tour de Saint-Ouen ne se montraient qu'à peine à travers ce voile obscur dont les couvrait la tempête; tandis que la partie basse de la tour et la nef entière de chaque édifice semblaient nager dans des flots de lumière, en réfléchissant les rayons d'or que l'astre puissant du jour dardait encore à son coucher. Quelques instans de plus, le soir avait étendu sur cette scène magique sa teinte uniforme et sévère; mais je vois toujours ce riche manteau de pourpre, chargé de rubis et d'opales, dont le soleil s'enveloppait en quittant l'horizon. Je descendis, profondément ému de ce spectacle enchanteur, et distrait, chemin faisant, par l'aimable murmure de mille petits ruisseaux, enfans du dernier orage, qui couraient précipitamment se jeter dans la Seine. (*a*)

Parmi les différens genres de commerce, surtout de commerce en détail, qui se font à Rouen avec le plus de succès, celui qui se lie aux manufactures de coton ne peut manquer de fixer votre attention. Je vis aux fenêtres de plusieurs boutiques des schalls et des robes qui me semblèrent pouvoir rivaliser avec nos productions de Manchester et de Norwich. J'appris néanmoins que les Français préféraient de beaucoup les produits de fabrique anglaise. Ils recherchent nos bas de coton,

(*a*) Cette description est fort élégante dans l'original.

nos mousselines de couleur et nos guingans, avec autant d'empressement que nous recherchons leurs linons et leurs dentelles. On tire de Paris les meilleurs articles en montres, pendules, argenterie et colifichets. Sous le rapport de l'ameublement, je dois aux Rouennais la justice d'avouer que je n'ai jamais rien vu de comparable à leurs *escritoires* et autres meubles en noyer. Il y a de ces hautes *escritoires*, ou secrétaires, dans presque toutes les chambres à coucher des principaux hôtels; mais une fois déposés à demeure dans l'auberge, ils perdent leur poli, attendu que l'art du frotteur, ou ce que nous appelons chez nous *elbow-grease* (*a*), est pour ainsi dire inconnu sur les deux rives de la Seine. Vous seriez charmé d'avoir un de ces chiffonniers ou secrétaires, en beau bois de noyer, et confectionné par un de leurs meilleurs ébénistes. Ces secrétaires ont cinq à six pieds de haut. Le poli et la couleur en sont également agréables; on dirait d'un meuble en bois de rose; mais ils offrent quelque chose de plus gai à la vue. Les ornemens *d'or moulu* sont bien entendus. Quant à la forme et aux contours de la plupart des meubles, je les ai trouvés de mauvais goût.

Quiconque veut jouir d'un spectacle *commercial*, étonnant par sa singularité, doit se promener

(*a*) Littéralement, *huile de coude*, pour exprimer un travail rude.

lentement dans la *rue de Robec;* c'est assurément le plus étrange tableau, d'autres diraient peut-être le plus repoussant, qu'on puisse imaginer; et cependant l'homme raisonnablement curieux peut-il résister au désir de faire cette promenade? c'est le quartier des teinturiers. Au milieu de la rue coule rapidement la rivière de *Robec* (1), aujourd'hui d'un noir presque de jais, demain d'un rouge écarlate, le troisième jour bleue, le quatrième jaune, recevant enfin des couleurs de toutes nuances. Elle disparaît de temps en temps sous de petits ponts qui établissent les communications avec les manufactures, c'est-à-dire avec le côté de la rue où sont les ouvriers. Le tout présente un aspect désagréable et hideux, particulièrement dans le mauvais temps; mais allez jusqu'à l'extrémité nord de cette rue (car je crois qu'elle court du nord au sud) (*a*), observez ses pentes inégales, ses maisons surplombées, cette multitude de petits ponts, les différentes étoffes teintes qui pendent des fenêtres ou des perches, le mouvement des hommes, des femmes et des enfans qui traversent

(1) Bourgueville décrit cette rivière, au seizième siècle, comme étant « aucune fois iaulne, autre fois rouge, verte, bleuë, violée, et autres couleurs, selon qu'vn grand nombre de teinturiers qui sont dessus, la diuersifient par interualles, en faisant leurs maneures. » (*Antiquités de Caen*, page 36.)

(*a*) De l'est à l'ouest.

incessamment les ponts; enfin, et au-dessous de vous, ce rapide *caméléon* de Robec, vous serez forcé de convenir que ce tableau est un des plus bizarres, des plus grotesques et des plus extraordinaires que puisse offrir cette ville à miracles. Avec cette simplicité *perfide*, qui trahit toujours l'étranger, je m'arrêtai à considérer une maison décorée d'un bas-relief. C'était un chevalier priant sous un arbre : son cheval paissait à côté de lui. Je ne me souviens pas précisément de la date que portait ce bas-relief, mais c'était entre 1580 et 1590 (*a*) ; peut-être est-ce une représentation de saint Hubert; peut-être aussi la maison fut-elle autrefois habitée par quelque personnage distingué, au temps de la Ligue. C'est une chose tout-à-fait commode qu'un *peut-être*, quand il s'agit de résoudre une difficulté, ou d'assigner l'emploi des personnes et des choses. Je ne dois pas oublier de vous dire que notre vieil ami, le cardinal d'Amboise Ier, a conduit les eaux de Robec à l'intérieur de Rouen, en les prenant à leur source dans une petite vallée près *Saint-Martin-du-Vivier*. Anciennement, la tribu des teinturiers était beaucoup plus nombreuse sur l'eau de Robec; mais ils ont été chercher, depuis

(*a*) 1588. A gauche du bas-relief est un château-fort, sur une éminence; au milieu, un cheval au trot (et non paissant), se dirigeant vers le château; à droite, un massif d'arbres : quant au *chevalier*, il n'y est point, et n'y a jamais été.

peu, des locaux plus spacieux dans les faubourgs *Saint-Hilaire* et *Martainville*. La petite rivière d'*Aubette* a la même destination que sa voisine; mais je ne me souviens pas en ce moment si elle a, comme cette dernière, l'honneur de mettre en mouvement quelques moulins à blé (*a*), avant de s'aller perdre dans la Seine. Ce que je n'oublierai pas facilement, c'est le tic-tac bruyant de l'un de ces moulins, établi sur Robec, aux environs de l'église Saint-Maclou. Vous voyez maintenant de combien d'élémens divers, singuliers et bizarres, la ville de Rouen se compose : agitation, bruit, vie et activité, au milieu d'une atmosphère que n'obscurcit point la fumée du charbon de terre;

(*a*) Au temps de Farin, il y avait douze moulins à blé sur *Robec*, et un seul sur *Aubette*. Les moulins de la ville devaient aux religieux de Saint-Ouen 80 liv. de rentes. En échange, ces religieux étaient obligés de donner tous les ans, à la maison de ville, *deux pains chevaliers et un oison bridé*, c'est-à-dire qu'il avait au cou et aux ailes des rubans de soie. Il traversait les rues, conduit par deux hommes et deux violons, depuis l'église Saint-Ouen jusqu'au grand moulin, où il était livré aux fermiers de la ville, avec *deux cruches pleines de vin*, *deux gros poulets*, *deux plats de bignets*, *deux pièces de bœuf et autant de lard*. L'an 1602, les religieux ont été dispensés de la conduite de l'oison et des violons, à la charge de livrer cet oison avec deux aunes de ruban de soie, et de doubler les autres redevances. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne reste plus rien de cet ancien usage. (Farin, tome 1, 1re partie, pag. 14-16, in-4°.)

la joie, le bonheur sur tous les visages; l'élégante bourgeoise, la domestique avec sa mauvaise jupe cramoisi brun ou bleu foncé; tout cela passe devant vous comme des ombres chinoises; on dirait que la peine et le malheur sont inconnus à Rouen.

Paullò majora canamus. En d'autres termes, quittons la ville pour la campagne; traversons rapidement d'autres rues, d'autres passages plus étranges; et comme il fait encore beau ce matin, hâtons-nous d'aller jouir du fameux panorama de Rouen et de ses environs, au haut de la montagne Sainte-Catherine. J'aurais bien désiré, mon ami, que vous eussiez pu nous accompagner sur cet admirable sommet; mais vous êtes loin, et il faut vous contenter d'un court récit de notre excursion (1). La côte Sainte-Catherine, entièrement composée de pierre calcaire, est regardée comme l'éminence la plus élevée dans le voisinage immédiat de Rouen, ou plutôt comme le point d'élévation le plus favorable pour bien jouir de l'aspect de la ville. Cette montagne est

(1) A l'époque où Jean Evelyn visita ces environs (1644), « les loups étaient tellement nombreux dans le pays, qu'un berger qu'il rencontra lui dit qu'un de ses camarades avait été étranglé la veille, et cela, au milieu de son troupeau. Le pays, continue-t-il, est généralement planté de poiriers, de pommiers et d'autres fruits à piler. Il abonde également en carrières de pierre et d'ardoise; le fer y est aussi très commun. » (*Mémoires de la Vie et Écrits de Jean Evelyn*, tome 1, p. 50,

située à gauche, en sortant de Rouen, et la montée ne commence que bien loin au-delà des barrières ; c'est la route de Paris. Nous prîmes un excellent *fiacre* jusqu'au pied de la côte, afin que nos jambes fussent parfaitement en état de gravir les sentiers qui mènent à la cime ; nous laissâmes la grande route à droite, et commençâmes tout de bon nos opérations ambulatoires. Les chemins étant faciles, la fatigue fut légère. Nous nous reposions, debout ou assis, sur chaque éminence ; notre admiration croissait ainsi par degrés, jusqu'à ce qu'enfin, ayant atteint le point culminant vers l'ouest, nous nous trouvâmes perpendiculairement, pour ainsi dire, au-dessus de la ville et des plaines environnantes....

Heavens, what a goodly prospect spreads around!
« Dieu, quel brillant tableau se déroule à nos yeux ! »

dis-je en moi-même, me rappelant ce vers bien connu de Thompson, dans la description qu'il fait des hauteurs de Richmond. Oui, *brillant*, puisqu'il réunissait la variété, l'étendue, la richesse et la fertilité, malgré les retards du prin-

---

édit. de 1818.) Mon ami M. J. H. Markland (excellent Roxburgher) visita la montagne Sainte-Catherine un an après Evelyn ; il fut, comme vous le pensez bien, ravi de cet aspect. Un de ses amis, me dit-il, qu'il rencontra en cet endroit, et qui avait long-temps voyagé en Italie, l'assura que les bords de l'Arno et du Pô n'offraient rien de pareil. En un mot, cette vue n'est comparable qu'à elle-même ; il n'en peut exister de plus belle.

temps, ordinairement plus hâtif dans ces contrées. La ville était le principal objet, non seulement de notre curiosité, mais aussi de notre surprise. Encore bien que le plateau d'où nous l'apercevions passe pour être parfaitement de niveau avec le haut de la pyramide de Notre-Dame, il nous semblait néanmoins être suspendus sur les rues, et, en quelque sorte, à la hauteur des toits. Nous découvrions toutes les églises, tous les édifices publics, et presque chaque rue. Les soldats, qui faisaient l'exercice dans le Champ-de-Mars, paraissaient au plus à deux jets de pierre de nous, et les accens de leur musique frappaient nos oreilles de la manière la plus distincte et la plus agréable. Jamais *diable boiteux* ne pourrait placer un *don Cleophas Leandro Perez Zambullo* dans une position plus favorable, pour voir ce qui se passe dans une ville; et si la couverture des maisons eût été enlevée, nous eussions presque dit si les secrétaires étaient de bois de noyer ou d'acajou. Cet effet miraculeux vient de l'étonnante clarté de l'atmosphère et de l'absence des vapeurs du charbon de terre. L'azur d'un beau ciel, la teinte bleuâtre des ardoises dont la plupart des toits sont couverts; la verdure printanière des boulevards, la nuance rembrunie des troncs d'arbres sur les collines d'aleutour, les vastes forêts à gauche, les blanches façades des nombreuses *maisons de plai-*

sance (1) à droite; la Seine avec ses cent navires, immédiatement au-dessous de vous, à gauche et en face; ses petites îles en culture; les plaines immenses où l'on exerce les chevaux (2) de l'autre côté du fleuve : cet ensemble, ou même chacun des objets qui le composent, pouvaient-ils ne pas exciter en nous l'admiration la plus vive? Pouvions-nous retenir cette exclamation spontanée: « Un tel panorama n'a point d'égal! » M. Lewis prit son portefeuille et ses crayons, et entreprit de dessiner, plutôt qu'il ne dessina réellement, une esquisse de ce merveilleux tableau.

Précisément en face, sur le plateau en saillie d'une montagne couronnée de beaux arbres, s'élève le château du maire de Rouen actuel (1818). Cet endroit s'appelle, je crois, Canteleu. C'est une position vraiment pittoresque. Mais l'heure de mon départ s'approche; peut-être ne recevrez-

(1) Ces agréables maisons de plaisance, dit élégamment l'auteur de l'*Itinéraire de Rouen*, p. 153, appartiennent à des habitans de Rouen, qui y viennent en famille, dans la belle saison, se délasser des embarras de la ville et des fatigues du commerce.

(2) Quand la cavalerie anglaise prit des cantonnemens ici, en 1814-1815, les officiers joûtaient fréquemment ensemble à la course; les habitans se faisaient un plaisir d'assister à ces joûtes, et j'ai entendu donner maintes fois les plus grands éloges à la légèreté du cheval, comme à l'adresse du cavalier.

vous plus de Rouen qu'une lettre (qui doit être, qui sera consacrée aux **Livres** et aux agréables *et cetera* qui en dépendent), et je dois me borner à vous exprimer mes regrets de ne pouvoir parcourir d'autres promenades, également réputées, dans les environs de Rouen; mes regrets, dis-je, de ne pouvoir m'égarer dans la vallée silencieuse du *Mont-aux-Malades* (1), emplacement convenable pour un monastère; de ne pouvoir gravir les nombreuses éminences qui l'avoisinent; hauteurs solitaires, mais d'où vous apercevez les mouvemens d'une multitude agitée; mes regrets enfin de tourner le dos, peut-être pour toujours, à *Bapaume*, à *Croisset*, à *Deville*, et surtout, nécessité plus cruelle, aux vastes et riantes plaines de *Bois-Guillaume*. Point de murmures cependant; j'ai vu beaucoup, et beaucoup admiré. J'ai foulé le pavé de la cathédrale et de Saint-Ouen; j'ai

(1) « Les campagnes environnantes du *Mont-aux-Malades* offrent des coteaux charmans qui invitent à s'y reposer. Leur richesse, leur variété, le silence de ces lieux solitaires, qui n'est troublé que par les chants de Philomèle et des heureux habitans des airs, tout invite à s'y arrêter et à se livrer à la plus douce mélancolie sur ces pelouses émaillées de fleurs. » (*Itinéraire de Rouen*, page 152.) Ce passage, quoique tiré d'un itinéraire de poche, méritait d'être cité. Le Mont-aux-Malades (ce nom vient, je crois, de la réunion de beaucoup de valétudinaires en cet endroit) est situé au-delà des faubourgs Cauchoise et Bouvreuil, à environ une lieue de Rouen.

plané, pour ainsi dire, sur leurs dômes, quand je les observais du planitre de la *montagne Sainte-Catherine*.

M. Périaux, homme très sensé, membre de l'Académie royale de Rouen, imprimeur en vogue, avait transcrit pour moi une liste des endroits qui méritaient le plus d'être visités dans les environs de la ville ; mais transcrire une note, et en faire usage, sont deux choses tout-à-fait différentes. J'avouai à M. Périaux qu'il me serait impossible d'aller au *Mont-aux-Malades* et à *Bihorel:* « Vous n'aurez donc rien vu, » me répondit-il; assurément c'était une fleur de rhétorique.

Nous descendîmes de la montagne Sainte-Catherine (1), du côté qui fait face à l'hospice gé-

(1) Elle tire son nom d'une ancienne abbaye bâtie en cet endroit, et dédiée à la Sainte-Trinité. Siméon, religieux du Mont-Sinaï, en était le fondateur. Lui et son pieux serviteur Gosselin (*) y apportèrent la relique de sainte Catherine, qui

(*) Gosselin n'était pas le *pieux serviteur* de ce religieux. Gosselin, selon Pommeraye, était un *illustre seigneur*, chez qui le religieux du Mont-Sinaï demeura deux ans avec son *pieux serviteur* ESTIENNE. Gosselin fonda le monastère de Sainte-Catherine ; Robert *le Magnifique* confirma cette fondation en 1030. Le monastère subsista jusqu'en 1597, époque à laquelle il fut supprimé, sur la demande de Henri IV, par le pape Clément VIII. Les bâtimens avaient été presque entièrement ruinés pendant le siége soutenu par la ville contre Henri IV, en 1591. On voit encore sur la montagne deux débris du fort, d'où le marquis de Villars, qui commandait à Rouen pour la Ligue, repoussa les efforts de Henri.

néral, noble et vaste édifice, où l'on reçoit les enfans trouvés, les vieillards et les infirmes des deux sexes. La population de l'établissement, me dit-on, s'élève à deux mille cinq cents individus; ce fut pour moi un sujet d'étonnement et de satisfaction tout ensemble. La descente, de ce côté, est extrêmement agréable. Elle s'effectue par de petits chemins tournans, plantés accidentellement d'arbres et d'arbustes, jusqu'au pied même de la montagne, et à quelques centaines de pas tout au plus de l'hospice. L'architecture de ce grand bâtiment est plus mêlée que celle de l'Hôtel-Dieu, attendu que les différentes parties qui le composent ont été construites à diverses époques. A tout prendre, cependant, il n'est pas dénué d'une certaine magnificence de style. Je remarquai avec plaisir le bon ordre qui régnait à l'intérieur, et même la politesse de ses habitans. Ceux-ci se promenaient paisiblement dans les allées, les bras croisés derrière eux; ceux-là se reposaient sur les bancs, d'autres s'agitaient dans les cours, d'autres encore paraissaient profondément occupés à décider cette question : si le *potage* du jour n'avait

---

donna son nom à la montagne. Pommeraye a consacré quatre-vingt-dix pages in-folio à l'*histoire de l'abbaye de la Sainte-Trinité*, dite depuis *Sainte-Catherine-du-Mont;* et il a soin de nous apprendre comment Siméon devint possesseur de la relique de cette sainte.

pas été moins bon que le potage de la veille. « Que cherchez-vous, monsieur? me dit un vieillard de bonne mine. — Je désire voir l'abbé Turquier, répondis-je. — Ah ! il vient de sortir. — Par ici, monsieur. — Je vous remercie. — Monsieur, je vous souhaite le bonjour. — Au plaisir de vous revoir; » et je traversai les cours de ce vaste édifice. Le *portier* avait une tournure que notre Wilkie n'aurait pas laissé échapper, et qu'il aurait reproduite avec autant de fidélité que d'énergie.

Dans le voisinage immédiat de l'hospice se trouve le Jardin des Plantes, établi sous Louis XV. On y fait un cours de botanique, dont mon aimable connaissance, l'abbé Turquier, est le plus brillant ornement (*a*). Ce jardin passe pour le plus curieux de France, après celui de la capitale. J'en parcourus les allées, enivré des parfums de la violette et de la jonquille, mais charmé surtout à la vue des pommiers et des amandiers en fleurs. Enfin, le printemps est venu.... Mais où sont les livres, les manuscrits et les presses dont je vous ai parlé? Un peu de patience, et puis....

(*a*) M. L'abbé Turquier est savant botaniste; mais il n'a jamais été attaché au cours du Jardin des Plantes.

LETTRE VIII.

COMMENCEMENS DE L'IMPRIMERIE A ROUEN. — IMPRIMEURS MODERNES. — LIVRES A BON MARCHÉ. — LIBRAIRES. — AMATEURS DE LIVRES.

.... Et puis nous causerons, nous babillerons de tout ce qui concerne le *papier*, l'*encre*, les *livres*, les ateliers d'*imprimerie*, et les curiosités *graphiques* de toute espèce. Avant de passer aux impressions, parlons d'abord de quelques *presses* principales : ce sera sans doute plus régulier, et d'abord remontons aux commencemens de l'imprimerie à Rouen (1). On dit qu'elle a été introduite en cette ville par un de ses habitans du nom de *Maufer* (a), entre 1470 et 1480. Quelques *Missels* et

(1) Le lecteur ne se refusera peut-être pas à consulter deux ou trois pages du *Décameron bibliographique*, en commençant à la page 137, tome II; elles sont relatives à quelques uns des plus anciens imprimeurs de Rouen. Le nom de *Maufer*, d'ailleurs, figure dans un beau grand volume in-folio, intitulé : *Gaietanus de Thienis Vincentini in quatt. Aristot. metheor. libros*, portant la date de 1476, et faisant partie de la bibliothéque du comte Spencer. Tout ce que l'on peut inférer avec certitude, d'après la souscription, c'est que Maufer était de Rouen.

(a) Ce serait une erreur de croire, d'après Lacaille, que

Bréviaires, particulièrement ceux de Morin, le second en date, sont d'une exécution tout-à-fait brillante. L'estampille de ce dernier n'est pas commune ; elle est même assez remarquable, et je la joins ici pour votre satisfaction.



Peu de villes de province ont été aussi fertiles

Maufer ait imprimé à Rouen. Maufer alla s'établir à Padoue, et toutes ses éditions sont de cette ville. Le premier livre sorti des presses de Rouen, et portant une date certaine, a pour

en productions typographiques. La réputation de Tailleur, de Gualtier et de Valentin donne une haute idée des presses de Rouen au commencement du seizième siècle. (1)

---

titre : *Les Cronicques de Normandie, par Guillaume Le Talleur* (et non *Tailleur,* comme l'écrit sept lignes plus bas M. Dibdin), 1487. Cet ouvrage est de la plus grande rareté.

(1) Parmi les plus anciens ouvrages de poésie qui paraissent avoir un rapport direct avec Rouen, il en est un intitulé : *Palinodz, chantz royaux, ballades, rōdeaulx et épigrammes, à l'honneur de l'immaculée cōception, etc.* Au troisième feuillet sont les noms de ceux qui ont donné des ballades, etc. On y voit MM. André Delavigne, Guillaume Cretin, Jehan Marot, Nicolle le Vestu, Nicolle Aubert, Pierre le Lieur, N. Turbot, G. Thibault, Iaques Duparc, Innocent Tourmente, Pierre le Cheuallier, Crygnon de Dieppe, Guygnart, apothicaire, Picot, Guillaume Roger, Clément Marot, Iaques Fillaster, Busquet, Tasserie, Guillaume Alexis.

Toutes les pièces de vers roulent sur des sujets sombres et sérieux; elles sont dénuées d'énergie et d'élévation, quoiqu'elles soient remplies d'hyperboles. J'en citerai une ou deux, afin de mettre le lecteur à portée de juger par lui-même.

Feuillet LXXI :

BALLADE PREMIER DE LA ROZE.

L'an passe en terre gellee
Ble fut si rudement traicte,
Que au iourdhuy par la grande gelee
Nous souffrons au ble la charte :
Mais deuant que tout fut gaste,
Dieu retint en certaine place.
Contre froit qui s'est trop haste
La terre rendant ble de grace :

Je ne puis assurer qu'il soit sorti de ces presses beaucoup de **Romans**, de **Chronicles** et d'**Anciennes Poésies**, objets favoris de *vos* recherches ; néanmoins je suis disposé à croire que ces publications

---

Ceste terre nest point foullee
Ne fouye yuer ny este
Le soleil ou pluye coulee
Par graee y a tousiours este
Son rayon dorient monte
Graee sur elle eontre la glaee
Garda par diuine bonte
La terre rendant ble de grace.

Par la terre ainsy desolee
Vint fain au peuple supplian
Par lautre ame est eonsolee
Du ble que graee y a plante
Ble en lyuer fut desplante
Lautre est tousiours fertille et grasse
Preste a donner fruiet a plante
La terre rendant ble de graee.

Renuoy.

Prinee le pain par vous gouste
De son ble porte leffieaee
Qui preserua du froit doubte
La terre rendant ble de grace.

(Guillaume Thibault.)

Après la ballade, vient ce rondeau par Guillaume Cretin; il est écrit de la même main; feuillet lxxij :

ARGUMENTUM.

Vng facteur fut Osrhan nomme
Roy sur tous ehantres renomme
Qui feist en des partz trente six
Vng motet tellement asseiz

de littérature populaire ne furent point négligées, si j'en juge par les exemplaires qui traînent encore dans les mains des curieux, ou plutôt les mauvaises éditions qui courent dans les mains du vulgaire. Rien, pas même la gravité d'un siége archiépiscopal, ne pourrait triompher de cet amour inné chez les Français pour les lectures frivoles et fantastiques.

Vous savez avec quelle opiniâtreté je furette dans les vieilles ruelles, les vieux passages, les recoins les plus ignorés, afin de découvrir tout ce qui est curieux, intéressant et rare sous le rapport bi-

---

Quon ne veit oncq oeuure semblable
A clerici chantre louable
Premier quēnoyer par chemin
Le feist noter en parchemin
Puys pour le chanter assembla
Chantres anquelz tres bon sembla.
Le facteur Dieu nous signifie
Son motet dont les partz ie nombre
Ce sacre concept certifie
Que grace et vertus eut sans nombre.
  Le noteur et le parchemin
Figurent Anne et Ioachin
Verbes passifz, pleurs manifestes
Chantres, patriarches, prophetes
Et les docteurs de saincte eglise
Qui prouuent oeuure tres exquise
Ceste Vierge dont fut yssant
Iesu Christ sen resiouyssant.

On me pardonnera de ne pas donner plus de citations françaises. Les derniers feuillets sont remplis par des vers latins,

bliographique. J'imite en cela cet ancien Henry Dyson, personnage, selon Tom Hearne (1), d'un esprit étrange, scrutateur, inquisitorial en matière de livres; mais, avant de toucher cette corde enchanteresse, suivons le plan que je me suis tracé, et commençons par les imprimeurs. Les principaux à Rouen sont MM. Périaux, imprimeur de l'académie; Baudry, imprimeur du roi; Mégard,

un peu plus agréables que les précédens. En voici quelques uns :

Quæ est ista quæ progreditur, quasi
Aurora consurgens?
(Cant. canticorum. cap. VI.)

Iam noua concipiens intacte exordia prolis,
Pieria proferre tuba, atq; decentibus orsis
Hereo, cui liceat diuam conferre nitentem.
An sit phas homini, quæ iam supereminet orbes:
Etheris ardentis describere nubibus imbris
Siue niui similem, plerumq; nocentia terris
Icta cadüt. Sed virgo manet super astra salutem
Terrigenum curans, ne non nocitura coercens.
Ergo nec est nubes seu nix dicenda nec imber
Virgo mihi. Potius latijs aurora vocanda est
Vocibus, etherei certissima nuncia solis.
etc., etc., etc. (Fol. lxxvij.)

Cette pièce est signée *Picardus laurea donatus.* Le volume entier contient cent feuillets. Au verso du dernier est une gravure en bois, de la *Vierge à l'enfant*, dans une gloire, et au milieu d'une grande figure de femme, entourée de rayons. MM. Arch, libraires, dans leur catalogue de 1819, mentionnent un exemplaire de ce curieux volume, relié en maroquin bleu, et coté 8 liv. 8 s.

(1) Voyez *Bibliomania*, page 398.

rue Martainville ; Lecrène-Labbey, imprimeur-libraire et marchand de papier : mais telle est l'influence de Paris, ou la manie de se régler sur la capitale, qu'un éditeur préférera souvent y faire imprimer son livre. La *Description historique de l'église métropolitaine de Notre-Dame de Rouen*, ouvrage que j'ai eu tant d'occasions de citer, et qui est publié par Frère, principal libraire de Rouen, a été lui-même imprimé à Paris. Je devrais faire une mention particulière de chacun des imprimeurs que je viens de nommer ; mais deux seulement me sont connus d'une manière personnelle : je veux dire MM. Périaux et Mégard. M. Périaux est l'imprimeur de l'*Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen ;* lui-même fait partie de ce corps, dont il est un membre accompli (1). Il est vif, intelligent, poli, et obligeant au dernier point. On peut le regar-

(1) Dans le précis des travaux de l'Académie, pour 1812, on annonce que M. Périaux a communiqué « un Mémoire rem- « pli de recherches et d'érudition, dans lequel il examine cette « question : *La lune pascale doit-elle être appelée lune de mars ?* « En d'autres termes : *A quel mois solaire un mois lunaire est-il* « *censé appartenir ?* » Deux commissaires furent nommés pour rendre compte de cet ingénieux ouvrage, et en parlèrent très favorablement. Il est imprimé, et se trouve chez tous les libraires de Rouen. M. Périaux s'occupe en ce moment d'un travail fatigant, mais utile : je veux dire, un *Guide de Rouen*, d'après l'ordre alphabétique des rues et des édifices.

der comme le *Henry Étienne* des imprimeurs de Rouen. Il me pressa de l'aller voir souvent; mais je ne pus lui faire que deux visites. Je le trouvai chaque fois dans son comptoir. Il était coiffé d'une casquette rabattue sur ses yeux; dans sa main droite était une plume, dans sa main gauche une épreuve. Il me fit bon accueil; et cependant je m'aperçus, je le dis à sa louange, qu'à l'exemple d'Alde, il désirait que je m'expliquasse promptement avec lui (1), afin de pouvoir retourner, après mon départ, à ses *deleatur* et à ses *bon à tirer*. M. Périaux a beaucoup d'occupation. Il demeure dans une de ces vieilles et singulières maisons à quatre faces dans l'intérieur, avec un escalier en spirale donnant dans la cour, escaliers si communs dans cette ville extraordinaire. Il me présenta son fils, jeune homme intelligent, bien capable de prendre le timon des affaires en l'absence ou à la retraite de son père. M. Périaux me fit voir, avec un air de triomphe intime, une carte géographique imprimée au moyen de caractères de fonte, et dont les divisions sont marquées par des compartimens en

(1) Consultez la Vie de Léon x, par M. Roscoe, tome I, pag. 169 et 170, édit. in-8°. Unger, dans la Vie d'Alde, *édit. de Geret*, page XLII, parle d'un avis de cette nature, et assez plaisant, que Manuce avait placé sur la porte de son cabinet. (*a*)

(*a*) *Quisquis es, rogat te Aldus etiam atque etiam, ut si quid est, quod a se velis, perpaucis agas, deindè actutum abeas*, etc.

bois (*a*). Cette carte est exécutée sur des dimensions qui en font un ouvrage typographique assez remarquable. Il me promit de me gratifier d'un exemplaire; mais je ne suis pas bien sûr que j'eusse des droits à cette faveur (*b*). Il paraissait désirer ardemment que je prisse connaissance des localités de la ville, et il écrivait, comme je vous l'ai dit, le nom des différens endroits que j'aurais dû visiter. Telle était, à cet égard, la chaleur de son invitation, qu'elle ressemblait à un ordre.

Quant à M. Mégard, qu'on peut appeler l'ancien *Jenson*, ou le moderne *Bulmer* de Rouen, je ne saurais parler de lui que pour faire son éloge. Homme du monde, imprimeur en vogue, typographe le plus élégant de la ville sans aucun doute, avec tout cela éditeur lui-même, il est considérablement occupé. Il fait régulièrement tous les six mois sa tournée dans les villes et villages circonvoisins, et rapporte chaque fois à la maison les produits de son industrie et de son activité. Il demeure rue Martainville; les approches de sa maison sont peu agréables. Selon l'usage, on tire un cordon de fil de fer, ou même une simple corde, et la porte s'ouvre par une main invisible. Vous entrez; vous passez à côté des ateliers; au haut d'un

(*a*) Ces compartimens en *bois* sont des filets de *cuivre*.

(*b*) M. Périaux s'est déplacé plusieurs fois inutilement pour remettre lui-même cette carte à M. Dibdin.

escalier qui vous fait face, vous trouvez le magasin rempli d'une grande quantité de livres usuels. Des fenêtres de ce magasin, on découvre une belle portion de l'abbaye de Saint-Ouen, du côté méridional. En bas sont une petite cour et un jardin. Nos imprimeurs de Londres s'estimeraient fort heureux d'en avoir autant à l'intérieur de leur domicile. En supprimant une large cheminée, et bonne partie d'une vieille maison dégradée, la vue de l'abbaye serait parfaite de ce magasin. A ma première visite, M. Mégard était absent; mais madame *son épouse l'attendait à chaque moment.* Il y a en France une classe de femmes singulièrement intelligentes, polies et remplies d'attention: je veux dire les femmes des principaux commerçans. J'avais déjà eu cent occasions de faire cette remarque, et madame Mégard confirma chez moi cette opinion. « Mais, monsieur, je vous prie de vous asseoir. Que voulez-vous? — Je désire avoir un moment d'entretien avec monsieur votre mari. Je suis un ami enthousiaste de l'art typographique; je cours après les habiles imprimeurs, et c'est ce qui explique ma démarche auprès de M. Mégard. » Madame baissa aussitôt les yeux, s'inclina de la manière la plus gracieuse, et me prouva qu'elle était sensible à l'éloge mérité que je faisais de son mari. Nous prîmes des siéges et entrâmes en conversation. Madame Mégard est une femme entre deux âges, mère de plusieurs

enfans ; je trouvai en elle un représentant aimable et intelligent de son époux, que j'ai déjà comparé à Jenson et à Bulmer. « Enfin voilà mon mari « qui arrive, » dit madame en se tournant du côté de la porte qui s'ouvrait. Je regardai moi-même, et je vis un fort homme, au-dessus de la taille moyenne, ayant tout-à-fait la mine d'un Anglais, quoiqu'il fût habillé en garde national et coiffé d'un grand bonnet de grenadier. Madame vit mon embarras, se mit à sourire, et en deux minutes son mari connut le sujet de ma visite. M. Mégard commença par exprimer sa répugnance à porter l'habit militaire, en reconnaissant toutefois la nécessité d'avoir un corps régulier de garde nationale. « Soyez le bienvenu : ma foi, je ne suis que trop « sensible, monsieur, à l'honneur que vous me « faites, vu que vous êtes antiquaire typographi- « que, et que vous avez publié des ouvrages rela- « tifs à notre art ; mais ce n'est pas ici qu'il faut « en chercher de beaux types, c'est à Paris. »

Je parai cette botte délicate, en observant que j'avais vu les belles productions de Didot ; que je connaissais également celles de M. Mégard lui-même : productions plus modestes, ajoutai-je, mais dont ses compatriotes pouvaient être fiers. J'étais sincère en tenant ce langage. « Vous êtes « l'imprimeur de son éminence ? — Oui, mon- « sieur. — Je présume que le cardinal du saint siége est aussi le Mécène de la typographie. —

M. Mégard hésitait. « Rappelez-vous, lui dis-je, « les protecteurs que trouva autrefois cet art « parmi les dignitaires ecclésiastiques ; rappe- « lez-vous les cardinaux Bessarion, Campanus, « et l'évêque d'Alerie. — C'est bien vrai, mon- « sieur, répliqua M. Mégard, avec autant de « promptitude que de finesse; mais l'archevêque « de Rouen n'est ni le cardinal Bessarion ni l'évê- « que d'Alerie. » En un mot, j'appris que M. Mégard n'avait encore vu son patron qu'une fois, et que, pour obtenir cette audience, il avait essuyé dix fois plus de délais et de formalités que n'en éprouvèrent jamais Sweynheym, Pannartz et Jean Philippe de Lignamine, avec les papes Paul II et Sixte IV. Je me souvins alors de *la grosse machine de chair* (*a*) de l'abbé T. Comme j'allais prendre congé de M. Mégard, il me fit présent de deux jolis petits volumes intitulés : *Heures de Rouen, à l'usage du diocèse*, 1814, in-12, et *Étrennes nouvelles, commodes et utiles*, 1815, in-12 ; le premier relié en maroquin vert, le second en veau, doré sur tranche, imprimé sur papier couleur abricot, d'un effet assez agréable. Les deux volumes sont d'une exécution parfaite,

(*a*) Ce n'est pas sans quelque répugnance que je répète ici des expressions dont on ne se sera probablement servi que dans le secret d'un tête-à-tête, et que M. l'abbé T. ne s'attendait certainement pas à voir imprimées.

et nos Bensley, ou Bulmer, pourraient les avouer sans rougir (*a*). Mes visites à M. Mégard furent assez fréquentes. Il a un fils au Collége royal, où il me conduisit un dimanche matin. J'entrai dans l'église de cet établissement. Son architecture est entièrement dans le goût italien. Elle est très spacieuse, extrêmement fréquentée, et possède un bel orgue. A la vue des tableaux qui la décorent, je demeurai pleinement convaincu, encore bien que ces tableaux, sous aucun rapport, ne soient pas du premier mérite, que c'est dans les églises d'architecture *romaine*, et non *gothique*, que les ornemens de cette nature se marient le plus agréablement à l'ensemble. Le collége et l'église forment un noble établissement, situé sur une éminence qui domine la ville. De certains endroits à l'intérieur, les arches volantes qui soutiennent la nef de Saint-Ouen, un peu plus loin la Seine, sur le dernier plan les hauteurs et les bois de Canteleu, tout cela compose un point de vue magnifique.

L'imprimeur dont le commerce est le plus étendu, ou plutôt celui qui exploite la partie la

(*a*) Il y a dans le texte un jeu de mots qui m'a paru assez peu de nature à être reproduit en français. Voici le sens littéral de l'anglais : imprimé sur papier *couleur abricot*, d'un effet assez agréable. Les deux volumes sont d'une exécution parfaite, et nos Bensley, ou nos Bulmer, pourraient les avouer, *sans que leurs joues se couvrissent du moindre rouge-abricot.*

moins relevée de son état, en débitant ce que notre ami B. appelle ordinairement *livres à bon marché*, c'est Lecrène-Labbey, *imprimeur-libraire, et marchand de papier*. Ce titre même comporte l'idée d'un dépôt comme celui de Dan Newberry. Je crois cependant que Lecrène-Labbey fait aujourd'hui beaucoup moins d'affaires en ce genre. Il demeurait d'abord rue de la Grosse-Horloge, n° 12; il a depuis transféré son magasin dans l'une des rues à l'extrémité de la ville. La maison qu'il occupe actuellement faisait autrefois partie, m'a-t-on dit, d'une vieille église ou monastère. Des milliers de feuilles de papier flotteraient, ainsi, suspendues aux lieux mêmes où jadis, dans la procession solennelle, brillait la bannière de soie, richement chamarrée de religieux emblèmes. Je me rendis à l'ancien magasin, où je me procurai un exemplaire compacte du *catalogue de la bibliothéque bleue* (1). Je ne pour-

(1) *Catalogue de la bibliothéque bleue, qui se trouve chez Lecrène-Labbey, imprimeur-libraire et marchand de papier, rue de la Grosse-Horloge, n° 12, à Rouen;* tel est le titre. J'ai choisi quelques uns des ouvrages les plus curieux, et qui manquent plus particulièrement aux *Roxburghers*, ainsi qu'aux amateurs de l'ancienne littérature. On verra ainsi que ce qui était populaire au temps de Caxton, est encore recherché au commencement du dix-neuvième siècle.

Les ouvrages suivans sont à 4 liv. 16 s. la douzaine :

Calendrier du Berger (c'est notre ancien *Shepherd's calen-*

rai acheter que peu de chose de ce qu'il contient, attendu qu'il ne reste qu'un petit nombre des plus anciens ouvrages, dont plusieurs portent le cachet de *Caxton*. Ce catalogue m'apprit à con-

---

dar. Voyez *Typog. antiq.*, tom. II, p. 526); *Gallien restauré*, fig.; *Huon de Bordeaux*, première et seconde parties; *les Quatre fils Aymon*, frontispice en bois, en regard du titre, 152 pp., grand in-8°; *Noëls, à 16 feuilles; Valentin et Orson.* J'achetai un exemplaire de cette édition, et un des Quatre fils Aymon, grand in-8° compacte, de 166 pages.

Quand on considère qu'une douzaine de ces ouvrages peut être achetée pour la valeur représentative de quatre schellings, on ne peut s'empêcher de comparer ce prix modique avec la somme beaucoup plus considérable qu'un nombre pareil des mêmes livres coûterait en Angleterre. Un seul de ces volumes ne serait probablement pas vendu, chez nous, moins d'un schelling six pence, ce qui porte la douzaine au prix quadruple environ de ce qu'elle coûte à l'étranger. Je dirai quelques mots d'autres livres à

QUATRE LIVRES QUATRE SOUS LA DOUZAINE.

Conquêtes de Charlemagne : c'est, je crois, la vie de Charlemagne, originairement imprimée dans le quinzième siècle, et dont notre Caxton a publié une traduction. (Voy. *Typ. antiq.*, tome I, page 255.)

Cuisinier français. Maréchal expert, nouvelle édition, figures neuves.

J'ai acheté un exemplaire de ce dernier ouvrage; c'est un petit in-8°, mais à grande justification, de 152 pages. Les *figures* sont assez misérables; mais je ne pus m'empêcher de sourire en voyant quelques unes des vieilles maximes du *Livre*

naître la nature précise des ouvrages destinés à être lus par le peuple. J'en conclus, et je vous le disais il n'y a pas long-temps, que les romans, *rondelays* et histoires de chevalerie, étaient tou-

---

de Chasse de dame Juliana Berners, entées sur le texte du livre, avec tout le charlatanisme de nos maquignons d'aujourd'hui. C'est ainsi que nous lisons, page 11 :

Des marques que doivent avoir les bons chevaux.

Si tu veux bon cheval qui longuement te serve,
Prends surtout le bai brun, et soigneux le conserve;
Le grison n'est mauvais; mais on répute beau
Le cheval quand il est de toutes parts moreau.
Si pour les tiens et toi tu veux avoir monture,
Choisis surtout le blanc, car longuement il dure.

Le cheval doit avoir des marques distinguées, tant pour la beauté que pour la bonté. Il doit tenir de la femme, du bœuf, du renard et du cerf.

De la femme. Qu'il soit doux au montoir, beau de devant, et belle chevelure de crin.

Du bœuf. Qu'il ait les yeux beaux et gros, l'encolure belle, et qu'il soit bien relevé.

Du renard. Qu'il ait beau trot, les oreilles petites et belles, la queue grande et touffue.

Du cerf. Qu'il ait les jambes sèches, qu'il soit bien relevé du devant, qu'il ait la tête sèche.

Consultez *Typog. antiq.*, tome II, pag. 55-59, pour une description à peu près pareille, dans l'ouvrage de *Dame Juliana Berners*. La première partie de ce livre contient quelques mauvaises gravures en bois. Sur le titre de la seconde partie, on voit le cerf mort, attaché, la tête en bas, à un croc, comme

jours lus avec plaisir, sinon avec empressement, par le bon peuple de France. En un mot, c'est cette basse et *infiniment basse* littérature, en supposant qu'elle mérite ce nom, qui nous revèle le génie et le caractère des classes inférieures de la société. Je vous assure que quelques uns de ces livres de pacotille offrent des singularités tout-à-fait curieuses. Les livres les plus élémentaires, je veux dire les *abécédaires*, frap-

---

dans quelques uns des plus anciens livres de chasse. Cette seconde partie est consacrée à « plusieurs recettes approuvées du sieur de Lespiney, gentilhomme périgourdin, pour toutes les maladies et accidens qui arrivent aux chevaux. » La première partie a 80 pages, la seconde 76.

LIVRES A TROIS LIVRES DOUZE SOUS LA DOUZAINE.

Ancien Testament. Aventurier Buscon. Figures de la Bible. Grande Danse macabre, fig. (tirée du célèbre et ancien livre de ce nom).

Histoire de Fortunatus. Palais des Curieux. Recueil de Chansons.

A TROIS LIVRES LA DOUZAINE.

Les Loisirs des jolies Femmes, ou Recueil d'Ariettes nouvelles. Prophéties de Moult, édit. ample. *L'Amant de Jésus. Doctrinal de Sapience* (l'original est de Caxton : voyez *Typog. antiq.*, tome 1, page 266). *Purgatoire de Saint-Patrice*, fig. *Recueil de Chansons, etc., etc., etc.* Le Purgatoire de Saint-Patrice ne se trouvait plus; je le cherchai vainement partout. On essaya de me consoler, en m'assurant que l'on songeait depuis longtemps à une édition *revue et corrigée*.

pent les yeux par la solennité extérieure dont ils sont revêtus. Permettez-moi de vous envoyer le spécimen suivant, qui se trouve en tête d'un petit *Manuel* religieux, dont M. Mégard n'a pas dédaigné de tirer quelques exemplaires sur vélin ; jugez par-là du soin et de l'empressement qu'on met à imprimer dans l'esprit de la jeunesse, dès l'âge le plus tendre, les formes de la religion catholique romaine. Jamais un enfant n'entre dans une église sans faire le signe de la croix ; habitude, comme vous le verrez par la croix rouge du spécimen que je vous adresse, qu'on lui a enseignée avec les premiers élémens de l'instruction. Sous d'autres rapports, il y a peu de différence entre les traités élémentaires des deux pays.

In nomine Patris, & Filii, & ſpiritûs ſancti. Amen.



A a b c d e f g h i k l m n o p q r ſ s t u v x y z &

ā ē ī ō ū m̄ n̄ ſt ct ſi fi ſl fl ſſl ſſi ffi æ œ.

L'Oraison Dominicale.

Pater noſter, qui es in cœlis, ſanctificetur nomen tuum,

Amour, *mariage* et *confession* fructifient et se propagent facilement au moyen de ces petits livres à un fardin la pièce. Que ces compositions fugitives et légères arrivent jusqu'au boudoir d'une maison respectable, c'est ce que je n'aurai pas, moi voyageur, la témérité d'affirmer ; mais qu'elles soient familières à la classe moyenne et inférieure

de la société, c'est une vérité dont vous acquérez la preuve à chaque pas que vous faites dans les rues. Voyez-vous cette domestique assise, après qu'elle a terminé son ménage? elle consulte un petit Manuel tiré de la *bibliothéque bleue.* Approchez et demandez-lui à jeter les yeux sur le livre, elle sourit et vous montre aussitôt un *Catéchisme à l'usage des grandes filles pour être mariées ; ensemble la manière d'attirer les amans* (1). Au pre-

(1) Le caractère de la classe inférieure, et même des hautes classes de la société, *prend sa forme et son pli* de ces manuels d'instruction morale et sociale, à l'usage de la jeunesse. C'est sous ce point de vue seulement que je me hasarde à mettre sous les yeux du lecteur un échantillon ou deux, tirés, le premier, du *Catéchisme des Amans, par demandes et réponses, où sont enseignées les principales maximes de l'amour, et le devoir d'un véritable amant.* A Rouen, chez Lecrène-Labbey, etc.

DIALOGUE I.

L'Amante. Êtes-vous amant?

L'Amant. Oui, par la faveur de Cupidon.

L'Amante. Qu'est-ce qu'un amant?

L'Amant. C'est une personne qui, ayant fait une sincère et véritable déclaration, cherche les moyens d'être aimée de l'objet qu'elle aime.

DIALOGUE II.

L'Amante. Quels sont les signes d'un véritable amant?

L'Amant. C'est l'assiduité, la complaisance, la sincérité, l'exactitude et le billet tendre....

L'Amante. Qu'est-ce que la sincérité?

L'Amant. C'est une grande conformité entre ce que nous disons et ce que nous voulons exécuter.

mier abord, vous pensez que ce Manuel est un ramas d'impertinences, où la morale n'est peut-

---

L'Amante. Qu'entendez-vous par ce mot exécuter ?

L'Amant. J'entends parler d'une diligence perpétuelle à faire ce que nous avons promis à l'objet que nous aimons, et à chercher l'occasion de lui témoigner notre inclination et notre zèle.

L'Amante. Qu'entendez-vous par le billet tendre ?

L'Amant. Un petit compliment par écrit que nous envoyons à nos maîtresses, quand nous ne pouvons pas trouver l'occasion de les entretenir.

L'Amante. En quel temps, en quel lieu et à quelle heure le fant-il faire ?

L'Amant. Le matin lorsqu'on est levé, le soir auparavant de se concher, quand on entre dans son cabinet, et quand on se trouve pressé de quelque jalousie............

DIALOGUE V.

L'Amante. A quel âge peut-on commencer à faire l'amour ?

L'Amant. Les garçons à quatorze ans, les filles à douze, selon que l'on est avancé pour son âge.

L'Amante. Comment faut-il qu'un Amant se comporte quand il commence à faire l'amour ?

L'Amant. Il faut premièrement qu'il sache ce que doit faire un véritable Amant, qu'il n'ignore pas la différence qu'il y a entre les complimens des grands et des petits.

DIALOGUE VI.

L'Amante. Combien y a-t-il de bonheurs en amour pour rendre un Amant heureux?

L'Amant. Il y en a sept.

L'Amante. Enseignez-les-moi donc.

L'Amant. 1. Heureux sont les Amans qui aiment véritablement; car les plaisirs de l'amour ne sont pas sensibles à ceux qni n'en sont que médiocrement touchés.

2. Heureux sont les Amans sains et vigoureux; car ils sont aimés long-temps, et sont les plus considérés.

être pas même respectée; ce n'est pas cela. Pour vous en convaincre, lisez les très dévotes *litanies*

3. Heureux sont les Amans qui aiment véritablement à rire; car il y a du sujet de s'affliger en l'amour, sans y joindre le tempérament.

4. Henreux sont les Amans qui ont de l'esprit; car ils goûtent des plaisirs que les niais ne ressentent pas.

5. Heureux sont les Amans qui ont de la patience; car il est très difficile de trouver une maîtresse qui accorde au premier moment ce qu'un Amant désire.

6. Heureux sont les Amans riches; car l'amour aime la dépense.

7. Heureux sont les Amans sans rivaux; car ils possèdent seuls les bonnes grâces de leurs maîtresses.

Oraison très utile à une fille qui désire être pourvue comme il faut du Sacrement de Mariage.

Mon Dieu, qui avez créé le genre humain pour bénir votre nom adorable, et qui lui avez donné, par la source féconde du sacrement de mariage, une voie légitime pour éteindre le feu de la concupiscence, et en même temps multiplier; je vous adresse mes vœux du plus profond de mon cœur, afin qu'il vous plaise me remplir d'une vertu vivifiante qui me rende capable de produire du fruit de l'union conjugale, et me donner un époux qui ait toutes les qualités nécessaires pour s'acquitter dignement des vœux du mariage.

. . . .

C'est, mon Dieu, ce que je vous demande de toute mon âme, avec les dernières instances: regardez donc en pitié votre très humble servante N.

. . . .

Remarquons ici combien peu le caractère des Français a changé. Les planches qui accompagnent les meilleures éditions de leurs poésies pastorales et érotiques, nous montrent de jeunes couples des deux sexes couronnés de fleurs, à demi couchés sur des bancs de gazon, et paraissant épris d'un amour

et *prières* qui le terminent, et que je vous envoie pour vous récréer un moment. J'avoue que c'est un bizarre mélange de sérieux et de simplicité.

LITANIES

POUR TOUTES LES FILLES QUI DÉSIRENT ENTRER EN MÉNAGE.

Kyrie, je voudrais,
Christe, être mariée.
Kyrie, je prie tous les saints,
Christe, que ce soit demain.

---

passionné; nous voyons la même chose dans les productions modernes.

Je passe maintenant à quelques citations tirées du *Catéchisme des Grandes Filles pour être mariées; ensemble la manière d'attirer les Amans. Par demandes et réponses.* A Rouen, chez Lecrène-Labbey, etc.

Demande. Quel est le sacrement le plus nécessaire aux grandes filles?
Réponse. C'est le mariage.
D. A quel âge doit-on marier les filles?
R. Selon comme elles sont belles.
D. Les plus belles, à quel âge faut-il les marier?
R. C'est ordinairement à seize et dix-huit ans.
D. Pourquoi à cet âge?
R. De peur qu'il n'arrive quelque inconvénient à leur honneur.
D. Mais, celles qui ne sont pas belles, à quel âge faut-il donc les marier?
R. Aussitôt que les garçons les demandent, pour ne pas perdre la bonne occasion.
D. Quand une fille n'a point d'Amant, comment faut-il faire pour en avoir?
R. Il y a plusieurs moyens pour s'en procurer.
D. Quels sont ces moyens?
R. Premièrement, il faut avoir la sagesse et la modestie; secondement, être bonne ménagère, bien actionnée à son occupation, à son

Sainte Marie, tout le monde se marie.
Saint Joseph, que vous ai-je fait?
Saint Nicolas, ne m'oubliez pas.
Saint Médéric, que j'aie un bon mari.
Saint Matthieu, qu'il craigne Dieu.
Saint Jean, qu'il m'aime tendrement.
Saint Bruno, qu'il soit joli et beau.
Saint François, qu'il me soit fidèle.
Saint André, qu'il soit à mon gré.
Saint Didier, qu'il aime à travailler.
Saint Honoré, qu'il n'aime pas à jouer.
Saint Séverin, qu'il n'aime pas le vin.

---

travail; troisièmement, être bien propre dans ses habillemens, dans son linge et dans sa chambre; quatrièmement, ne pas s'aviser de porter plus que son état ne permet; car c'est le moyen de les renvoyer plutôt que de les attirer.

D. Quand une fille a un Amant bien à son gré, comment doit-elle faire, peur de le perdre?

R. Il faut l'aimer d'nn amour honnête, qui est le véritable moyen de le conserver; il faut aussi éviter envers lui les paroles hardies et pen respectueuses, peur de le fâcher; se garder bien d'écouter les mauvais disconrs, tant d'un côté que de l'autre; il faut aussi toujours être de bonne humeur, principalement devant lui; ne point lui causer de la jalousie en faisant trop d'accueil aux autres.

D. Quand une fille veut aller à la promenade, comment doit-elle se comporter avec son Amant et avec ceux de la compagnie?

R. Elle doit premièrement en demander permission à son pere, à sa mère, ou à ses supérieurs, et leur dire que c'est pour aller en tel endroit. Il faut aussi qu'elle se comporte en la compagnie de laquelle est son amant, avec beaucoup de modestie. . . . .

D. Les dimanches et les fêtes, quand une fille garde la maison pendant la grand'messe ou les vêpres, et que son Amant la vient voir, comment doit-elle se comporter?

R. Avec une grande modestie et retenue, faisant son ménage avec

Saint Clément, qu'il soit diligent.
Saint Sauveur, qu'il ait bon cœur.
Saint Nicaise, que je sois à mon aise.
Saint Josse, qu'il me donne un carrosse.
Saint Boniface, que mon mariage se fasse,
Saint Augustin, dès demain matin.

ORAISON.

Seigneur, qui avez formé Adam de la terre, et qui lui avez donné Ève pour sa compagne, envoyez-moi, s'il vous plaît, un bon mari pour compagnon, non pour la volupté, mais pour vous honorer et avoir des enfans qui vous bénissent. Ainsi soit-il.

---

beaucoup d'action, sans s'amuser à badiner avec son Amant, à cause des mauvaises suites qui pourraient en provenir. Il faut aussi lui remontrer qu'il aurait été plus à propos d'être à la grand'messe ou à vêpres, et qu'il serait bien venu à une autre heure; le tout avec termes et paroles de douceur............

D. Quand une fille est demandée en mariage par un garçon qui est bien à son gré, que doit-elle répondre?

R. Il faut d'abord qu'elle fasse semblant d'être un peu surprise, et réponde qu'elle ne peut pas croire qu'un garçon de son mérite et de son moyen voulût avoir en mariage une aussi simple fille comme elle.

D. Si l'Amant persiste, lui faisant des protestations d'amitié, ou lui disant, par exemple : Ce serait tout mon désir, si je pouvais posséder l'amitié d'une aimable personne comme vous, et je serais le plus content du monde. Si je ne craignais point de vous faire de la peine, j'aurais l'honneur d'en parler à monsieur votre père et à madame votre mère.

R. La fille doit répondre avec beaucoup de respect : Monsieur, si vous avez l'amitié que vous dites avoir pour moi, ils ne seront pas moins surpris que j'ai été, parce qu'ils ne s'attendent pas d'avoir cet avantage.

Si l'Amant a père ou mère, il doit leur en parler, leur témoigner son dessein, en leur disant : Si c'était votre volonté comme

Parmi les livres de cette nature, j'en achetai un, singulièrement amusant, intitulé : *La Confession de la bonne Femme.* Il n'est vraiment pas sans mérite. Je ne puis prendre sur moi d'assurer qu'il ait été composé pendant la Révolution, afin de jeter du ridicule sur la confession auriculaire, toujours pratiquée en France; mais il contient certains passages qui paraissent si évidemment écrits dans cette intention, qu'on a bien de la peine à ne pas se prononcer pour l'affirmative. On pourrait croire aussi que *la Confession de la bonne Femme* a pour objet de montrer avec quelle facilité nous parvenons à nous abuser nous-mêmes (*a*). J'observe que

---

c'est la mienne, je souhaiterais avoir en mariage une telle, qui est une très honnête fille.

Mon fils, j'ai trouvé que vous avez très bien choisi; il faut voir au plus tôt si nous pourrons avoir cet avantage.

Le père et la mère du garçon parlant au père et à la mère de la fille, après avoir fait le salut et les complimens ordinaires, pourront dire : Monsieur et madame, nous avons appris avec bien du plaisir qu'il y avait une parfaite amitié entre mademoiselle votre fille et notre garçon; c'est ce qui nous oblige à vous la demander en mariage pour notre fils; si vous nous l'accordez, nous serons parfaitement contens.

Monsieur et madame, nous sommes charmés de l'honneur que vous nous faites aujourd'hui; pour vous faire voir que nous avons une parfaite amitié pour vous et pour toute votre aimable famille, nous vous la promettons de bon cœur.

Monsieur et madame, nous sommes entièrement satisfaits; c'est à vous, s'il vous plait, à donner jour pour passer le contrat.

Monsieur, le jour de votre commodité sera le nôtre.

(*a*) J'avais d'abord vu un tout autre sens dans la phrase

le volume ne porte ni lieu, ni date d'impression. Entre tous les morceaux remarquables qu'on y rencontre, arrêtez-vous au suivant, où il est question d'une femme qui élude les principaux points de la confession, et jugez par vous-même de l'exactitude ou de la fausseté de mon opinion.

C. Ne voulez-vous pas me répondre; en un mot, combien y a-t-il de temps que vous ne vous êtes confessée?

P. Il y a un mois, tout juste, car c'était le quatrième jour du mois passé, et nous sommes au cinquième du mois courant; or, comptez, mon père, et vous trouverez justement que.....

C. C'est assez, ne parlez point tant, et dites-moi en peu de mots vos péchés.

Elle raconte les péchés d'autrui.

La Pénitente. J'ai un enfant qui est le plus méchant garçon que vous ayez jamais vu; il jure, bat sa sœur, il fuit l'école, dérobe tout ce qu'il peut pour jouer; il suit de méchans fripons. L'autre jour, en courant, il perdit son chapeau; enfin, c'est un méchant garçon; je veux vous l'amener afin que vous me l'endoctriniez un peu, s'il vous plaît.

C. Dites-moi vos péchés.

P. Mais, mon père, j'ai une fille qui est encore pire; je ne la peux faire lever le matin; je l'appelle cent fois: *Marguerite!* — *Plaît-il, ma mère?* — *Lève-toi promptement, et descends.* — *J'y vais!* — Elle ne bouge pas. *Si tu ne viens maintenant, tu seras battue;* elle s'en moque. Quand je l'envoie à la ville, je lui dis: *Reviens promptement, ne t'amuse pas.* Cependant,

---

anglaise. Si celui que j'adopte n'était pas encore le véritable, j'en demande sincèrement pardon à l'auteur.

elle s'arrête à toutes les portes, comme l'âne d'un meûnier; elle babille avec tous ceux qu'elle rencontre; et quand elle me fait cela, je la bats : ne fais-je pas bien, mon père?

C. Dites-moi vos péchés, et non pas ceux de vos enfans.

P. Il se trouve, mon père, que nous avons, dans notre rue, une voisine qui est la plus méchante de toutes les femmes; elle jure, elle querelle tous ceux qui passent; personne ne la peut souffrir, ni son mari, ni ses enfans; et bien souvent elle s'enivre; et vous me dites, mon père, quelle est celle-là? c'est.....

C. Ah! gardez-vous bien de la nommer; car, à la confession, il ne faut jamais faire connaître les personnes dont vous déclarez les péchés.

P. C'est elle qui vient se confesser après moi; grondez-la bien, car vous ne lui en sauriez trop dire.

C. Taisez-vous donc, et ne parlez que de vos péchés, et non pas de ceux des autres.

Elle s'accuse de ce qui n'est point péché.

La Pénitente. Ah! mon père, j'ai fait un grand péché; ah! le grand péché; hélas! je serai damnée, quoique mon confesseur m'ait défendu de le dire jamais; néanmoins, mon père, je vais vous le déclarer.

C. Ne le dites point, puisque votre confesseur vous l'a défendu; je ne veux point l'entendre.

P. Ah! n'importe, je veux vous le dire; c'est un trop grand péché : j'ai battu ma mère.

C. Vous avez battu votre mère! Ah! misérable, c'est un cas réservé, et un crime qui mérite la potence! Et quand l'avez-vous battue?

P. Quand j'étais petite, de l'âge de quatre ans.

C. Ah! simple, ne savez-vous pas que tout ce que les enfans font avant l'âge de raison, qui est environ l'âge de sept ans, ne saurait être un péché?

P. J'ai désiré la mort, dans l'impatience.

C. Mais auriez-vous voulu être morte tout de bon?

P. Oh, que nenni! je l'ai désirée à mon enfant.

C. Auriez-vous voulu qu'il lui fût arrivé quelque mal?

P. Ah! que Dieu l'en préserve!

C. Pourquoi dites-vous donc cela?

P. Je me suis fâchée du bien d'autrui.

C. Est-ce par envie que vous avez été fâchée que les autres eussent du bien?

P. Non; mais j'aurais souhaité que le bon Dieu m'en eût donné autant. Je me suis réjouie de la mort d'un fils que j'avais, qui était muet, aveugle et paralytique.

C. Pourquoi vous en êtes-vous réjouie? est-ce parce que vous lui vouliez du mal?

P. Non; mais parce que je me voyais délivrée d'une grande peine qu'il nous donnait à tous.

C. Cela n'est pas un péché.

P. Je me suis réjouie de la mort de mon oncle, qui m'a laissé son héritage.

C. Vous êtes-vous réjouie de sa mort, ou seulement d'avoir eu son héritage?

P. Ce n'est que d'avoir eu son héritage.

C. Cela n'est pas aussi péché.

P. J'ai jugé témérairement d'un garçon et d'une fille que j'ai vus, en cachette, se comporter mal.

C. Cela n'est pas un péché ni un jugement téméraire, quand ils vous donnent un juste sujet de juger mal d'eux; et vous pécheriez si vous jugiez qu'ils font bien.

P. J'ai travaillé les fêtes et les dimanches.

C. Quel travail avez-vous fait?

P. J'ai attaché, avec un point d'aiguille, le collet au pourpoint de mon enfant.

C. Cela n'est rien.

P. J'ai juré Dieu.

C. Vous avez juré Dieu! voilà qui est fort scandaleux à une femme : et comment disiez-vous?

P. Je disais Ma foi.

C. Cela ne s'appelle pas jurer Dieu, mais seulement jurer sa foi; et quoiqu'il ne le faille jamais dire, ce n'est pas toujours un péché.

P. J'ai blasphémé.

C. Comment disiez-vous?

P. Je disais Chienne à ma vache.

Quant aux ROMANS, j'ai acheté des éditions terriblement matérielles de *Huon de Bourdeaux*, de *Valentin et Orson*, et des *Quatre fils Aymon*. Ils pourront, malgré tout, piquer la curiosité de nos amis; quoique je sois bien persuadé que PALMERIN ne changerait pas son EDITION PRINCEPS du *second* de ces romans, contre une cargaison de ces exemplaires moricauds qu'on débite au magasin de Lecrène-Labbey. A tout prendre, les presses anglaises, même celles de province, fournissent de meilleures éditions de contes populaires; mais ce qui porte un caractère de nouveauté, ne peut manquer absolument d'intérêt, surtout quand cela vient de l'étranger. Je n'en suis pas moins presque honteux d'avoir dépensé tant de sous, ou plutôt tant de francs, pour la *Bibliothèque bleue!*

Il est une chose, mon cher ami, que je dois signaler franchement à votre attention et à vos éloges; c'est la manière dont on enseigne ici un

Catéchisme d'une autre espèce et d'un ordre plus élevé; je veux dire le CATÉCHISME RELIGIEUX. La cathédrale et l'abbaye de Saint-Ouen ont l'une et l'autre de nombreuses chapelles latérales. Dans une de ces chapelles se rassemblent, à certains jours de la semaine, les enfans des deux sexes. Ils forment un cercle au milieu duquel est assis, ou debout, un prêtre en surplis. Ce prêtre examine, interroge, reprend ou approuve, selon que l'occasion le demande. Sa manière est insinuante et persuasive; son geste admirable. Les enfans le respectent beaucoup; il est rare d'en trouver un incivil ou dissipé. Ceux qui répondent bien, et se montrent le plus attentifs, le prêtre leur témoigne tout haut son contentement, et leur donne de petits coups de la main sur la tête. Je remarquai que les enfans rougissaient ordinairement, en recevant ce témoignage de satisfaction, et je ne pus m'empêcher d'en bien augurer pour les qualités futures de cette jeunesse. J'assistai un jour à une séance complète de catéchisme pour les filles (qu'on aurait pu appeler, dans le sens du catéchisme matrimonial, *de grandes filles*). L'examen eut lieu le soir, à Saint-Ouen, dans la chapelle de la Vierge. Deux ecclésiastiques d'un certain âge y procédaient. Les réponses des jeunes filles étaient également promptes et justes; leurs regards, invariablement fixés sur le pavé, donnaient à leur contenance une expression grave et pieuse. Les

mères, et plusieurs autres personnes, assistaient à l'examen. On s'aperçut que nous étions Anglais; le zèle et l'attention parurent s'accroître encore chez les maîtres aussi-bien que chez les élèves. Enfin, une demande fut posée, à laquelle l'enfant ne paraissait pas avoir fait une réponse exacte. Même question de la part du prêtre; même solution de la part de l'élève. Le prêtre hésitait; une espèce d'embarras se peignait dans ses traits; l'attitude de l'enfant exprimait le calme et la confiance. Quant aux mères, elles étaient frappées d'étonnement. La question était relative au *Saint-Esprit*. Après un moment de silence, l'ecclésiastique s'approcha lentement de la jeune fille : *Mais, ma chère,* lui dit-il doucement, *considérez un peu;* et il répéta la question. *Mon père,* répondit plus doucement encore la jeune fille, *j'ai bien considéré, et je crois que c'est comme je vous l'ai déjà dit.* Le prêtre croisa les bras sur sa poitrine, baissa les yeux comme un homme qui réfléchit; puis, se retournant tout à coup vers l'enfant, il lui dit du ton de voix le plus affectueux : *Ma petite, tu as bien dit, et j'avais tort.* Je n'oublierai jamais la contenance de la jeune fille; elle fit la révérence, rougit, promena sur les spectateurs des yeux d'où les larmes semblaient prêtes à s'échapper, reçut le regard approbateur de sa mère, et retourna triomphante à sa place, objet tout à la fois de l'admiration des ecclésiastiques, de ses

compagnes, de ses parens et des témoins. Tout se passa dans le meilleur ordre; les prêtres ne se retirèrent que quand leur tâche fut entièrement terminée. Avouons-le franchement, cette rivalité de zèle dans les maîtres et les élèves, également honorable aux deux parties, est encore très profitable à la morale et à la religion. On aime à voir le clergé, après l'office du dimanche, s'acquitter de ses devoirs avec cette religieuse exactitude.

Abordons maintenant la question bibliographique, et abordons-la sans réserve. La principale maison de librairie est celle de Frère, quai de Paris, n° 45. J'ignore si le père existe; j'ai oublié de m'en informer (*a*). Mais si la politesse, la vivacité, l'intelligence, sont les premières qualités que doive posséder un *bibliopoliste*, le fils peut se passer des secours du père, pour la prospérité de son commerce. Ses sœurs montrent aussi beaucoup d'activité, chacune dans son département. La maison, quoique peu vaste, est assez commode. Les hommes de lettres les plus distingués de Rouen viennent lire, tuer le temps et jaser dans le magasin du premier, comme cela se pratique dans les

(*a*) Le père existe, et dirige en personne son établissement. L'auteur ne l'eût pas ignoré si, après avoir examiné les livres, causé avec les hommes de lettres du pays, observé le mouvement du port, admiré le ramage du serin; si, après tout cela, dis-je, il eût trouvé un seul moment pour s'informer du maître de la maison.

appartemens plus somptueux de M. Murray, dans Albemarle-street. La première fois que j'entrai dans le magasin de M. Frère, je fus charmé des gazouillemens d'un serin, placé à l'une des encoignures de l'appartement. Cet oiseau répète les différens airs qu'on lui a enseignés, et fait entendre parfois les accens les plus mélodieux. L'effet n'est pas désagréable, attendu que ce serin chante sur un ton infiniment plus doux et plus moelleux que ne semble le comporter le sifflement, en général criard et perçant, de cet oiseau. Quelquefois même il vaut mieux l'entendre que ces littérateurs désœuvrés dont je viens de parler (*a*). De cet endroit, vous voyez le tableau animé du port, et les mouvemens qui s'opèrent sur la Seine. Là, vous pouvez discourir, selon qu'il vous plaît, avec un ancien royaliste, décoré de son ruban blanc; avec un buonapartiste destitué; avec un abbé, un chevalier, un avocat, un critique ou un étudiant. J'y rencontrai M. Adam, homme aimable, instruit, rempli de politesse, d'une conversation fort agréable. Je ne regrette qu'une chose, c'est que le moment approche où je vais le quitter, et probablement pour toujours.

Parmi les autres libraires, je me contenterai de citer *Lemaître* et *Leroux*. Le premier possède une

---

(*a*) Avis aux hommes de lettres *les plus distingués* de Rouen.

fort bonne collection littéraire, et demeure place Saint-Ouen. Ce fut là (*a*) que je déterrai le bel exemplaire de la première édition du *Nouveau-Testament*, version française, imprimé à Lyon, vers 1478, et que j'avais flairé, comme il peut vous en souvenir, dans une échoppe attenante au portail de Saint-Maclou. Soyez certain que je n'hésitai pas à donner 15 francs de ce précieux volume, dans son ancienne reliure monastique. J'achetai encore une version française, du premier volume seulement, des *Mœurs et Coutumes*, par *Strutt*, avec beaucoup de planches, 8 francs; et la *Bibliothèque française*, de Goujet, 25 francs. Cet ouvrage coûte le double en Angleterre; j'ai eu le bonheur de l'avoir ici pour moitié. Souffrez que je mentionne honorablement ici l'obligeance de M. de Longchamp, qui eut la bonté de parcourir avec moi la moitié de la ville, pour me faire voir ce qu'il considérait justement comme le plus digne d'attention. Avec un peu de générosité dans l'esprit, on ne saurait refuser à un Français poli ce témoignage, qu'il est toujours prêt à vous rendre les services qui dépendent de lui. Demandez la route; ce n'est pas seulement un doigt qui vous l'indique sur-le-champ, vous trouvez encore un guide empressé qui se déplace pour vous accompagner un

(*a*) L'auteur se trompe; ce n'est pas chez *Lemaître* qu'il a trouvé et acheté le livre dont il est question.

bout de chemin (*a*), et cela, chapeau bas. « Mais, « monsieur, mettez votre chapeau... je vous en « prie.... mille pardons. » — « Monsieur, ne dites pas « un seul mot.... pour mon chapeau, qu'il reste à « son aise. »

En général, on ne récolte plus guère d'antiquités curieuses sur le sol de Rouen, encore bien que les fécondes semences qu'il reçut jadis des Morin, des Talleur et des Valentin, aient dû le couvrir d'une moisson abondante. Je fouillai de tous les côtés; je demandai cent fois où je pourrais découvrir quelque chose de curieux, de rare ou d'ancien : on me répondit toujours que j'aurais dû arriver en 1814, au moment où les alliés venaient d'entrer à Paris; que mes compatriotes m'avaient précédé dans le champ, sans y rien laisser pour les glaneurs. J'achetai néanmoins de Lemaître un exemplaire, le seul qui lui restât, et probablement aussi le seul qui fût encore à vendre dans toute la ville, de l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen, par Pommeraye;* ouvrage que j'ai cité tant de fois, et dont je n'hésitai pas à donner 12 francs.

Je croyais que cette dépêche serait la dernière datée de Rouen; mais je ne puis y faire entrer tout ce qui me reste à dire en bibliographie; car j'ai encore un ou deux amateurs de livres à citer;

(*a*) Voyez Sterne, *Sentimental Journey*, chap. XXXII, *the pulse*.

et d'ailleurs la *Bibliothéque publique*, le *Muséum*, etc., méritent au moins une lettre particulière. Permettez-moi d'abord de payer à l'aimable et accompli M. Leprevost le tribut d'éloges qui lui est dû. Il passe, aux yeux des juges compétens, pour le plus savant archéologue de Rouen (1). M. Dawson Turner, dont le nom, parmi nous, rappelle tout ce qui est bon, noble et généreux, eut la complaisance de me donner une lettre de présentation pour lui; malheureusement, une affaire indispensable le retint absent la moitié du temps que je passai à Rouen. M. Leprevost avait raison de s'enorgueillir en me montrant les livres suivans.

Romances nuevamente sacados de historias antiguas de la Cronica de España compuestos por

(1) M. Leprevost est un antiquaire-bibliographe du premier ordre. Son *Mémoire faisant suite à l'Essai sur les Romances historiques du moyen âge* est bien fait pour rassurer les Normands, si la mort les privait de leur présent oracle, Labbé Delarue. Ce Mémoire, inséré au *Précis analytique des Travaux de l'Académie*, pour 1816, pag. 117-141, se recommande par l'excellence du style et la finesse de la critique. Il est suivi par des observations du même auteur sur l'abbatiale de Saint-Ouen, et sur les dessins relatifs à cette ancienne abbatiale. A la page 151, M. Leprevost s'élève avec noblesse et sévérité contre la destruction des anciens monumens de l'art. « Encore quelques années, dit-il, et à l'exception d'un petit nombre d'édifices d'une utilité pressante et immédiate, nous

Lorenço de Sepulueda, etc. *En Anvers*, 1566, in-12.

Autre édition, 1580, in-12.

L'heureux propriétaire acheta la première *quatre sous*, la seconde *six sous*, à Rouen.

Cancionero general, 1573, in-8°. Les tables sont manuscrites; mais l'ouvrage n'a été acheté que 40 francs à la vente de la Serna Santander.

Leonis Papæ Sermones, 1470, imprimé par Sweynheym et Pannartz, in-folio, exemplaire rogné et ordinaire.

Chrysostomi Sermones, etc. 1470, imprimé dans le monastère de Saint-Eusèbe, exemplaire propre et complet, offrant la particularité signalée dans une note du *Décaméron bibliographique*, vol. 1, page 409.

Missale Rothomagense, 1499, in-folio, sans la

---

aurons vu disparaître tout ce qu'ont élevé nos ancêtres : ces églises, ces couvens, ces palais, ces châteaux, toutes ces constructions consacrées à la religion, à la représentation ou à l'utilité publique. Une population, à la fois superbe et frivole, dépensière et mesquine, a pris la place de ces sages et pieuses générations, austères et économes dans les détails habituels de la vie privée, mais si magnifiques dans les grandes occasions, et qui bâtissaient, comme les Romains, pour l'éternité. » Voilà qui est éloquent et juste tout ensemble. M. Leprevost était l'un des commissaires, avec MM. Gourdin, Descamps, de Bois-Hébert, Vauquelin et Désoria, pour faire un rapport sur les restes les plus précieux de l'art que pouvait offrir l'abbatiale de Saint-Ouen, dont LA DESTRUCTION EST DÉJA COMMENCÉE !

vignette du titre; bel exemplaire, mais ayant deux feuillets manuscrits.

Un beau *Missel par Pigouchet*, SUR VÉLIN, in-8°, reliure primitive.

Un autre grand amateur de livres dont je dois parler, c'est M. Duputel, membre, comme M. Leprevost, de l'Académie royale de Rouen. Je lui fus présenté par M. l'abbé Leturquier. Sa collection de livres est choisie; le propriétaire lui-même est un homme poli et bibliomane enthousiaste. Sous ce rapport, on peut dire que sa bibliothéque est comparativement peu nombreuse; on y trouve néanmoins quelques volumes très curieux, rares et intéressans. M. Duputel est animé de cette douce et aimable passion, l'amour des éditions *privées*, et mériterait par-là de devenir, en quelque sorte, un associé de Roxburghe. Il voulut bien me prier d'accepter la *nouvelle édition* de ses *Bagatelles poétiques*, in-8° d'environ 112 pages. *Rouen*, 1816. J'emportai le volume à mon hôtel, et en examinai le contenu sans délai. A la page qui suit le titre, on lit cet avertissement: « Cette nouvelle édition n'étant pas destinée à être vendue, il n'en a été imprimé que quatre-vingts exemplaires. Tous ceux qui ne seront pas revêtus de la signature de l'auteur doivent être regardés comme contrefaits. » Se sera-t-il trouvé un spéculateur assez hardi pour contrefaire et publier une édition de ces poésies? Je n'ai point eu l'occasion

de m'en assurer. Peut-être l'entreprise n'est-elle pas absolument *tanti.* Mais je veux laisser M. Duputel parler lui-même; ce qu'il fait assez agréablement, ce me semble, dans le morceau qui suit.

LA ROSE ET LE RUISSEAU.

Une rose un jour se mirait
Dans le cristal d'une onde claire;
Mais pendant qu'elle s'admirait,
Du bout de son aile légère
Zéphir l'effeuille..... le ruisseau
Reçoit sa fragile parure,
Et l'entraîne au gré de son eau.

Tel est l'ordre de la nature:
Ainsi, Chloé, ces agrémens
Dont aujourd'hui vous semblez vaine,
S'écouleront avec le temps,
Qui dans sa course les entraîne.

La traduction de la fable allemande, celle d'une charmante pièce de vers de notre Prior, font certainement honneur à une muse qui livre le fruit de ses inspirations sous le titre modeste de *Bagatelles* : accueillez-les avec bonté.

MA SOLITUDE.

Loin des tempêtes du monde,
Dans cet asile enchanteur,
Au sein d'une paix profonde,
J'ai trouvé le vrai bonheur.

Il fuit l'enceinte des villes,
Séjour que les passions,

En erreurs toujours fertiles,
Remplissent d'illusions.

Leur séduisante imposture
Voudrait en vain m'éblouir;
Des bienfaits de la nature
Ici j'apprends à jouir.

Dans ces riantes prairies,
Quand je vois de clairs ruisseaux,
Le long des rives fleuries,
Rouler leurs limpides eaux,

Le seul destin que j'envie,
Est de voir, comme leur cours,
Paisiblement de ma vie
Couler les rapides jours.

. . . .

Puisse l'écho solitaire
De ces tranquilles vallons,
Modeste *Andelle*, se plaire
A répéter ses chansons!

(Page 57.)

LA GUIRLANDE.

Traduction de l'anglais de Prior.

Pour orner de Chloé les cheveux ondoyans,
Parmi les fleurs nouvellement écloses
J'avais choisi les lis les plus brillans,
Les œillets les plus beaux et les plus fraîches roses.

Ma Chloé, sur son front, les plaça le matin;
Alors on vit céder sans peine
Leur vif éclat à celui de son teint,
Leurs doux parfums à ceux de son haleine.

De ses attraits ces fleurs paraissaient s'embellir,
Et sur ses blonds cheveux les bergers, les bergères,
Les voyaient se faner avec plus de plaisir
Qu'ils ne les voyaient naître au milieu des parterres.

Mais le soir, quand leur sein flétri
Eut cessé d'exhaler son odeur séduisante,
Elle fixa, d'un regard attendri,
Cette guirlande, hélas! naguères si brillante.

Des larmes aussitôt coulent de ses beaux yeux.
Que d'éloquence dans ces larmes!
Jamais pour l'exprimer le langage des dieux,
Tout sublime qu'il est, n'aurait assez de charmes.

En feignant d'ignorer ce tendre sentiment;
« Pourquoi, lui dis-je, ô ma sensible amie!
« Pourquoi verser des pleurs? et par quel changement
« Abandonner ton âme à la mélancolie?

« Vois-tu comme ces fleurs languissent tristement?
« Me dit en soupirant ce moraliste aimable;
« De leur fraîcheur, en un moment,
« S'est éclipsé le charme peu durable.

« Tel est, hélas! notre destin;
« Fleur de beauté ressemble à celle des prairies;
« On les voit toutes deux naître avec le matin,
« Et dès le soir être flétries.

« Estelle hier encor brillait dans nos hameaux,
« Et l'amour attirait les bergers sur ses traces;
« De la mort aujourd'hui l'impitoyable faux
« A moissonné sa jeunesse et ses grâces.

« Soumise aux mêmes lois, peut-être que demain,
« Comme elle aussi, Damon, j'aurai cessé de vivre....

« Consacre dans tes vers la cause du chagrin
« Auquel ton amante se livre. »

(Page 92.)

Le dernier, mais non pas le moins considérable parmi les amateurs de livres, que j'aie pu visiter, est M. Riaux, dont j'ai déjà eu occasion de citer en passant l'intéressante collection Bibliothéque Rouennaise, comme je l'ai dit, et, sous ce rapport, infiniment préférable à toutes celles que j'ai vues. Je ne voudrais pas affirmer néanmoins que la collection de M. Leprevost ne soit point aussi nombreuse. M. Riaux m'avait promis la liste de ses livres relatifs aux antiquités normandes en général : je crains de quitter Rouen sans l'avoir reçue (*a*). J'ai été frappé de la beauté de son exemplaire des *Images de Philostrate* (livre toujours brillant), provenant de la bibliothéque de De Thou. M. Riaux est lui-même un bibliomane enthousiaste du premier rang. Il sait concilier les devoirs de son emploi et ses goûts bibliographiques, d'une manière qui lui fait infiniment d'honneur. Une ville comme celle de Rouen devrait être peuplée d'habitans tels que lui, et le gouvernement, une fois affranchi de ses embarras récens, approuvera, protégera, je l'espère, le plus beau de tous les sentimens patriotiques, le désir de

(*a*) L'auteur a dû recevoir cette liste très peu de temps après l'impression de sa lettre.

sauver de la destruction, ou de l'oubli, LES DÉBRIS, LES MOEURS ET LES COUTUMES DES TEMPS ANCIENS. La Normandie abonde, plus qu'on ne pourrait le dire, en objets capables de satisfaire, sous ce rapport, la passion la plus insatiable. C'était dans cette contrée que la harpe du ménestrel rendait les plus doux accords. Le lai et les fabliaux des douzième et treizième siècles qui nous charment dans le texte de Barbazan et dans les traductions de Way, sont nés de cet esprit mi-partie chevaleresque et littéraire qui n'a jamais sommeillé sur les plages normandes. Mais je ne dois pas oublier de vous faire connaître un fort singulier personnage, M. l'abbé ...., qui demeure dans les environs de Rouen. Parmi tous les chasseurs de livres, c'est assurément le plus adroit. A l'élan du tigre, il réunit les yeux du lynx. Il vient d'acheter, pour quelques sous, le plus rare de tous les *Mystères* (1). Trois semaines après, m'a-t-on dit, il ne put résister à l'offre de 750 fr. (*a*) que lui fit M. Van Praet, et le livre repose aujourd'hui sur

(1) *Les Blasphémateurs du nom de Dieu.* (*)

(*a*) M. Dibdin, Lettre XXVIII, tome II, porte cette offre à 900 fr. Ce *Mystère* appartenait depuis un grand nombre d'années à M. l'abbé Barré (on le nomme ici de son aveu), curé

(*) Le véritable titre est : *Moralité très singulière et très bonne des Blasphémateurs du nom de Dieu.....*, *et est la dicte moralité à dix-sept personnaiges*, etc.

les tablettes de la Bibliothéque royale. Je verrai ce *mystère*, me dis-je à moi-même, pendant mon séjour à Paris; mais auparavant j'ai beaucoup de cathédrales et de bibliothéques à visiter. En général on peut affirmer que, du hasard seul, dépend le succès des recherches du bibliomane le plus actif. Rouen est un champ où la récolte est finie, c'est-à-dire que le voyageur n'y rencontre plus guère, en fait de livres, que des *glanes* d'une faible valeur. Il faut un séjour de plusieurs mois pour trouver quelque chose, et l'habitant d'un jour n'a pas le loisir de faire des excursions expérimentales dans les villages voisins, ou dans les bibliothéques particulières.

Encore une lettre, et puis adieu à Rouen.

---

de Monville, près Rouen, lorsque cet ecclésiastique s'est déterminé à en traiter avec MM. De Bure, et non M. Van Praet, pour la Bibliothéque du Roi. Il lui a été payé 800 fr., et non 750 fr.

LETTRE IX.

BIBLIOTHÉQUE PUBLIQUE. — EXAMEN DE QUELQUES MANUSCRITS ET LIVRES IMPRIMÉS, LES PLUS CURIEUX ET LES PLUS RARES.

L'HORLOGE de la cathédrale a sonné onze heures, et il est grand temps de visiter la Bibliothéque publique. Cet établissement est ouvert tous les jours, le jeudi excepté, depuis dix heures jusqu'à deux. M. Gourdin, conservateur, est un bibliographe savant (1) et expérimenté. Nous lui devons deux bonnes notices sur les fameux *Missel* et *Bénédictionnaire*, les plus anciens et les plus curieux des manuscrits ornés de vignettes qui se trouvent dans la collection. Je parlerai tout à l'heure de ces manuscrits. Le sous-bibliothécaire est M. Fossard, et M. Fossard aura toujours droit à mes sincères remercîmens, et à mon plus amical souvenir, pour la manière également obligeante

(1) Je me sers en français de l'expression que l'auteur aurait dû employer lui-même dans sa langue. Le mot *intelligent*, préféré par M. Dibdin, me paraît trop peu en rapport avec les connaissanees profondes et très variées de mon respectable prédéeesseur.

et active avec laquelle il a bien voulu vérifier quelques passages, et transcrire une partie d'un manuscrit de *Robert du Mont*, pour répondre au désir de notre ami ***. Il reste à M. Fossard quelques petites choses à apprendre dans sa vocation bibliographique; mais, avec de la jeunesse, de la bonne volonté, un esprit cultivé et bien dirigé, on vient à bout de tout. C'est un jeune homme agréable et plein de zèle; il a facilité mes recherches avec une constance non interrompue. Dans les intervalles de notre bavardage bibliographique, il ne tarissait pas, extasié qu'il était, sur les beaux yeux bleus d'une jolie Anglaise qu'il avait remarquée un jour dans l'intérieur de la Bibliothéque, au moment où elle regardait l'énorme Missel in-folio (*a*) dont on a parlé dans un certain ouvrage intitulé *le Décaméron bibliographique* (tome 1, page 184). Je reviendrai sur ce superbe manuscrit.

Mais il est nécessaire que vous connaissiez tout ce qui concerne le lieu sur lequel cet édifice remarquable est construit. Veuillez vous reporter à l'une de mes précédentes lettres (*b*), si toutefois vous ne les avez pas jetées au feu. Vous verrez que j'y fais mention d'un certain réfectoire qui formait angle droit avec le côté nord de l'abbaye

(*a*) C'est un *Graduel*, et non un *Missel*.

(*b*) Lettre cinquième.

de Saint-Ouen. Ce réfectoire a été démoli, et l'hôtel-de-ville actuel a pris sa place, ou du moins s'est élevé tout auprès. Ce bâtiment est remarquable par son étendue plutôt que par sa beauté. Les bureaux de la Mairie occupent le bas et la galerie du premier. Le Muséum et la Bibliothéque publique règnent sur deux lignes parallèles, au second étage. Les escaliers qui conduisent aux bureaux sont élégans et bien aérés, principalement celui qui mène à la Bibliothéque et au Muséum. On m'a montré, comme un modèle unique d'architecture, l'escalier volant qui aboutit à l'un des bureaux; mais j'ai fait observer que nous en avions deux semblables, ou plutôt supérieurs, l'un à Somerset-House, l'autre au théâtre de Drury-Lane.

Pour une ville de province, la Bibliothéque et le Muséum sont deux établissemens dignes d'attention. Les étrangers peuvent voir les tableaux tous les jours, sans rétribution (*a*). Je me bornerai à dire qu'au milieu de tout le fatras (*b*) qui offusque la vue, et qu'on envoie ici de Paris, pour être exposé à l'admiration des Rouennais, j'ai vu, avec une grande satisfaction, un ancien et cu-

(*a*) Il n'y a de rétribution pour personne, ni dans le Muséum, ni dans la Bibliothéque.

(*b*) Le conservateur du Muséum, à qui j'ai communiqué ce passage, est loin de partager l'opinion de M. Dibdin. Il prétend

rieux tableau offrant les portraits des principaux chefs de la Ligue. Un prince du sang, m'a-t-on dit, en a offert une somme considérable. Il y a là aussi un ou deux bons tableaux, que l'on suppose être des premiers essais de Jean Van Eyk; un autre de Raphaël, dans sa jeunesse, représentant le Christ mis au tombeau, et rappelant un peu la manière de Pérugin; et, ce qui vaut mieux que plusieurs douzaines de tableaux qui l'entourent, un beau *saint François* par Annibal Carrache, digne en tout de la haute réputation de son auteur. D'innombrables pieds carrés sont tapissés de *La Hires* et de *Jouvenets*, que l'on paraît estimer plutôt par leur dimension que par leur mérite. Le plus petit *Raphaël*, ou un élégant *Parmegiano*, vaut toute cette cargaison de ridicules

---

(le conservateur) que le Muséum de Rouen possède d'excellens tableaux, et des productions très estimables des maîtres de toutes les écoles; il m'a cité sur-le-champ Pérugin, Raphaël, Mignard, Jouvenet, Lanfranc, le Dominicain, le Guerchin, Rubens, Jacques Jordaens, Vernet, Carle Dujardin, etc., etc., et j'oubliais le Carrache. D'après cela, je me suis persuadé que M. Dibdin n'avait jeté qu'un coup d'œil très superficiel sur la collection, et je l'accusais de légèreté dans son examen; le conservateur du Muséum m'a paru beaucoup plus sévère.

Que devient maintenant la petite plaisanterie lancée contre les Rouennais? Ne retombe-t-elle pas plus piquante sur son auteur?

enluminures et d'insignifiantes compositions. (*a*)

A l'extrémité de la première des deux longues salles ou galeries de tableaux, est placée une statue de grandeur naturelle, et en terre cuite, de Corneille, né à Rouen, dont il est la gloire. Il est représenté assis. C'est un ouvrage d'un mérite réel; l'attitude est pleine d'expression; mais le nez, quoique assez prononcé, est un peu aplati, quand les médailles, au contraire, lui donnent la forme aquiline. Toute facilité est offerte aux artistes des deux

(*a*) J'ai vite couru à l'*errata* quand j'ai vu notre *Jouvenet* enveloppé dans une condamnation si étrange. J'étais fermement persuadé qu'il y avait erreur typographique en cet endroit : je me trompais. Eh quoi ! parmi tous les témoins qui devaient déposer des talens de Jouvenet, M. Dibdin n'aurait-il point aperçu *le Paralytique guéri*, *Esther devant Assuérus*, *la Madeleine chez le Pharisien*, *Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple*, *la Pêche miraculeuse* et *la Résurrection du Lazare?* Non; ils ont échappé aux regards du juge, et l'on ne s'en aperçoit que trop au jugement. M. Dibdin est sans doute le premier qui ait parlé avec ce mépris de l'un des peintres les plus célèbres de notre école, d'un peintre qui se distingue surtout par la vaste étendue de ses compositions, l'heureuse disposition de ses groupes, et la fierté de son dessin; par la science qu'il a du clair-obscur, par la verve de son pinceau, la vérité de ses effets, et la hardiesse de ses combinaisons.

Le Brun devina les chefs-d'œuvre de Jouvenet; Louis XIV mit sa gloire à les faire éclore; M. Dibdin s'amuse à dénigrer leur auteur.

sexes qui veulent reproduire les trésors de cette collection (*a*); et j'ai remarqué avec autant de plaisir que de surprise (*b*) deux dames et un major de la garde nationale (ce dernier en bottes à la russe armées de longs éperons, et fourni d'une paire de moustaches analogues) occupés à retracer, sur une large toile, des tableaux sans beauté comme sans expression. (1)

Avant d'entrer dans la Bibliothéque publique, on traverse une salle assez petite, mais bien proportionnée, où se tiennent les séances de l'Aca-

---

(*a*) Après ce qu'il vient de dire, M. Dibdin s'égaie, plus que probablement, en parlant des *trésors* de la collection. Mais il est assez remarquable que M. Dibdin tienne ici le langage de la vérité, lorsqu'il croyait ne parler que celui de l'ironie.

(*b*) Je concevrais la surprise de M. Dibdin; mais en vérité je ne conçois pas son *plaisir*. Je ne parle pas de la bizarrerie de l'observation.

(1) L'Académie de Peinture de Rouen a été fondée par M. Descamps, jeune peintre flamand. En 1740, M. Descamps se rendant en Angleterre, par le Havre, se trouvait à Rouen. MM. Cideville, Bourdonnaye et Le Cat le pressèrent vivement de changer de dessein, de s'établir en cette ville, et d'y fonder une école de peinture. Vers l'an 1750, ce projet avait reçu son entière exécution. Descamps est surtout connu par son élégant ouvrage intitulé : *la Vie des Peintres flamands, allemands et hollandais*, avec des portraits gravés, 1753, *in*-8°, 4 vol. Quelques personnes pensent que les gravures, dont plusieurs ont été exécutées par Fiquet, constituent le principal mérite

démie de Rouen (*a*). Un buste en marbre du roi actuel (1818) est placé à l'une des extrémités. La vue du côté opposé, et que l'on découvre également des fenêtres de la Bibliothéque, est véritablement fort gaie. De cet endroit, l'œil commande quelques unes des riantes collines qui entourent la ville; et M. Gourdin, qui demeure derrière l'une de ces éminences, m'a dit qu'il y retournait tous les soirs, et qu'il en venait chaque matin pour l'accomplissement de ses devoirs dans la Bibliothéque publique.

Après la salle de l'Académie, vous en traversez

---

de cet ouvrage (*). Il a été traduit en hollandais, et l'on reconnaît dans plusieurs portraits le talent unique d'Houbraken. Lord Spencer possède une collection de ces portraits. Les épreuves sont rassemblées, sans ordre et sans texte, dans un format *in*-4°. Le petit-fils de Descamps (**) est le professeur (***) de peinture. C'est un vieillard fort civil et encore plein de feu. Si le lecteur veut un récit plus détaillé des tableaux du Muséum de Rouen, il peut consulter *le Voyage en France*, par le lieutenant Hall, 1819, *in*-8°, quoique les détails relatifs à l'établissement ne soient qu'un accessoire dans l'ouvrage.

(*a*) On ne traverse point la salle des séances de l'Académie, mais un passage d'où l'on voit l'intérieur de cette salle.

(*) Remarque maligne, mais injuste. Le mérite de l'ouvrage de M. Descamps père ne dépend point des gravures de Fiquet.

(**) C'est son fils, et non son petit-fils.

(***) Le professeur de peinture, à l'époque où M. Dibdin écrivait, était M. Lecarpentier. M. Descamps est conservateur du Muséum.

une seconde, que l'on appelle salle de lecture, et où l'on vous apporte régulièrement tous les ouvrages que vous avez besoin de consulter. La Bibliothéque proprement dite s'étend à peu près sur une longueur de cent pieds anglais. La hauteur et la largeur sont en proportion. Les croisées sont larges, la galerie fort éclairée, et l'on découvre d'un coup d'œil tous les trésors qu'elle renferme. Parmi ces trésors, tout au fond de la Bibliothéque, sur une *petite* table, repose l'*énorme Missel* dont j'ai parlé plus haut. Le *cicerone* qui le fait voir est un vieux portier d'environ soixante-dix ans. Il s'avance vers vous avec gravité, vous place au bas du livre, pendant qu'il se tient à la tête, et après quelques lieux communs de sa rhétorique, l'impitoyable créature mouille son large pouce, et tourne les feuillets, en le fixant précisément, chaque fois, sur la tache primitive. Après cela, jugez de l'aspect effroyable de la marge, à l'endroit où ce pouce barbouillé a pris l'habitude de retomber périodiquement. Voilà qui est hérétique, abominable, et il faudrait y remédier sur-le-champ. Tous les étrangers, particulièrement les Anglais (*a*),

(*a*) Si le pauvre *shew-man* vivait encore, il serait bien étonné sans doute, et plus fier à coup sûr de figurer dans un ouvrage scientifique, orné à grands frais de nombreuses gravures, et magnifiquement imprimé sur vélin : mais qu'il soit mort avant d'avoir pu jouir de sa gloire, ce n'est pas de quoi il s'agit; j'abandonne cette circonstance, malgré l'attention qu'elle mé-

visitent cette curiosité graphique, comme le premier objet digne de leur attention. C'est le résultat de trente ans de patience, de soins et d'adresse. Sous le rapport de l'art en général, ce manuscrit pourrait mériter diverses critiques; mais rien ne saurait vous dispenser d'admirer en lui l'idée heureuse de l'invention, et l'éclat des couleurs qu'il étale. En ayant déjà décrit les caractères, il ne me reste plus qu'à proclamer le nom de l'auteur : c'est *D'Aubonne*, moine bénédictin, mort en 1714.

Le premier manuscrit que j'ouvris pour l'examiner en détail, ce fut le fameux *Missel*, supposé, avec raison, être du onzième siècle, puisque la table dominicale s'étend de 1000 à 1095 (1). On l'appelle *le Livre de Guthlac*; et, en effet, les pre-

rite. Je dirai seulement, pour la justification de mon prédécesseur, que le manuscrit n'est point dans l'état où M. Dibdin le représente, que l'aspect des marges n'a rien d'effroyable, que certaine salissure qu'on peut y remarquer existait avant le dépôt à la Bibliothèque; qu'au surplus tout cela peut disparaître sans de grandes difficultés, et qu'enfin si la blancheur des marges est un peu altérée, il faut en chercher la cause dans la complaisance qu'on a eue, pendant dix ans, de faire voir, dans ses détails, ce manuscrit aux étrangers, et principalement aux Anglais, comme le remarque M. Dibdin.

(1) Parmi les saints anglais du calendrier, nous remarquons les noms de Cuthbert, Guthlac, Elfege, et Etheldith, mais ni Dunstan ni Ethelwold.

mières phrases contiennent une prière pour obtenir la protection de ce saint. C'est un très beau volume d'environ treize pouces de long sur neuf de large; mais j'en veux donner une description particulière. Les quatre premiers feuillets offrent le grand caractère semi-saxon, ordinaire à cette époque. Le calendrier est écrit d'un petit caractère alterné de rouge, de bleu et d'or. Dans l'opinion de M. l'abbé Gourdin, ce n'est pas seulement ici un calendrier très complet, mais il est encore fort curieux. On remarque, à la suite de ce calendrier, un petit poëme en vers hexamètres et pentamètres (*a*) sur les révolutions de la lune, les jours de la semaine et les mois de l'année. Il est encore digne d'observation qu'on disait alors la lune de Pâques, la lune des Rogations, la lune de la Pentecôte. On a inséré, dans la préface, le nom de ceux pour l'âme desquels il a été dit une messe. La partie préliminaire occupe environ les seize premiers feuillets (*b*); ceux qui suivent immédiatement paraissent avoir

---

(*a*) Ceci est rigoureusement vrai; mais il fallait peut-être dire que sur soixante-deux vers dont ce petit poëme se compose, il n'y en a pas six pentamètres. Tous les autres sont hexamètres.

(*b*) Tous ceux qui s'occupent de bibliographie savent combien l'exactitude est nécessaire dans la description d'un livre, soit manuscrit, soit imprimé. Une négligence est quelquefois une faute grave, et peut, dans la suite, faire élever des doutes sur l'identité des livres décrits. Je crois donc qu'il était essen-

été déchirés. Le reste rappelle parfaitement le caractère et la manière, en général, du fameux *Missel*, appartenant au duc de Devonshire, écrit par Godemann, au dixième siècle, d'après les ordres du grand Ethelwold. Les bordures enluminées représentant des ornemens d'architecture en couleurs et or, aussi-bien que les grandes capitales, sont d'une exécution tout-à-fait magnifique. Au *verso* du huitième (*a*) feuillet et au *recto* du neuvième commence la série des vignettes coloriées, sur différens sujets, tels que *la Nativité*, *l'Adoration des Mages*, etc. *La Fuite en Égypte*, vignette assez originale, représente Joseph portant la quenouille de Marie.

---

tiel de ne point parler ici d'*à peu près*, et qu'il fallait compter les feuillets. Il y en a vingt-quatre, non compris une première feuille portant une note indicative. J'ajoute que seize n'est point l'à peu près de vingt-quatre.

(*a*) Le lecteur pourrait croire qu'il s'agit des huitième et neuvième feuillets du manuscrit. Ce sont les trente-deuxième et trente-troisième, ou bien les huitième et neuvième après les vingt-quatre et non seize de préliminaire.



Toutes ces vignettes sont enfermées dans une espèce de bordure ou de cadre offrant des ornemens d'architecture. Parmi celles que je vais indiquer, *la Trahison de Judas* (*a*) n'est point du tout mal traitée. Les figures ont environ trois pouces de haut (*b*), et les entourages sont très remarquables. Suivent le *Crucifiement* et *la Descente de Croix*. Dans cette dernière, la figure de Marie est exécutée d'une manière plus touchante. Dans *la Résurrection*, l'ange assis sur le tombeau est absolument dans le goût de celui que nous offre le livre

(*a*) Je traduis ainsi *the Betrayal of Christ*.

(*b*) Celle du Christ en a près de quatre.

du duc de Devonshire; mais la composition en est moins animée. Au *recto* du feuillet, vis-à-vis le *verso* de celui qui représente *le Jour de la Pentecôte*, le texte est entièrement d'or (*a*), et enfermé dans un encadrement. Sur le revers du 106[e] feuillet (*b*) est la figure suivante. C'est saint Pierre qu'on a voulu représenter. Le texte de la feuille, vis-à-vis, est en lettres d'or, et relatif à ce saint.

(*a*) Le texte n'est pas *entièrement* d'or. Il y a trois mots en bleu-clair, qu'il fallait mentionner. Cette remarque s'applique à plus d'un passage où M. Dibdin assure que le texte est d'or.

J'ajoute aussi que des feuillets où le texte est *entièrement* d'or ne sont pas mentionnés par M. Dibdin. Aucune de ces remarques n'est indifférente; en bibliographie, tout est important.

(*b*) C'est encore une erreur. La vignette, en laissant de côté les feuillets du préliminaire, se trouve au *verso* du 108[e] et non du 106[e] feuillet. De sorte que la vignette est réellement au *verso* du 132[e] feuillet du manuscrit.



Une particularité dont je crois devoir vous informer, c'est que les cheveux du saint sont en bleu clair, le manteau de dessus vert, et la tunique de

dessous orange. L'auréole est d'or, aussi-bien que le livre et le marchepied. La vignette pour *le Jour de la Toussaint* est fraîche et bien exécutée; la figure de saint André, particulièrement, fort brillante. Le texte de la page vis-à-vis est d'or, la vignette de *la Trinité* est déchirée, le texte de la page suivante est en capitales d'or. Après le 100[e] feuillet : **Incipit missa pro infirmis** (*a*). Le texte finit au *verso* du 201[e] feuillet (*b*). Au total, ce manuscrit est fort curieux par lui-même; et si l'on considère son ancienneté, il se trouve dans un bel état de conservation. Il a d'abord appartenu à l'abbaye de Jumièges. C'est ce qui résulte du *memorandum* suivant, écrit à l'époque, de la main de Robert, évêque de Londres (depuis archevêque de Cantorbéry), et jadis chef de ce monastère. Cet évêque mourut en 1053. Voici cette note. C'est un anathème contre quiconque déroberait le manu-

(*a*) Il est si vrai que la messe pour les malades commence *après* le 100[e] feuillet, qu'elle se trouve en tête du 207[e]. Bien des gens pourtant ne se contenteraient pas de ce nouveau genre d'exactitude. C'est à peu près comme si l'on disait qu'à onze heures trois quarts du soir il est plus de midi.

(*b*) Il y a deux cent vingt-sept feuillets, non compris le premier, dont j'ai parlé, et un autre blanc, qui est à la fin. Si l'on ne compte pas les vingt-quatre du préliminaire, il en reste encore deux cent trois; et il en résulte une nouvelle erreur, puisque le texte va jusqu'au dernier feuillet.

scrit (*a*) : *Quem si quis vi vel dolo seu quoquo modo isti loco subtraxerit, animæ suæ propter quod fecerit detrimentum patiatur, atque de libro viventium deleatur, et cum justis non scribatur.*

Jetons maintenant un coup d'œil sur le compagnon de ce trésor antique. On l'appelle avec emphase le *Benedictionarius.* C'est un volume curieux; son antiquité est la même, plus reculée

(*a*) M. Dibdin ne donne qu'une petite partie de cette note. La voici toute entière :

Notum sit omnibus tam præsentibus quam futuris per succedentia tempora fidelibus, quod ego Robertus Abba Gemmetesium prius, post modum vero, sanctæ Londoniorum presul factus, dederim librum hunc sanctæ Mariæ in hoc mihi commisso monachorum sancti Petri cenobio, ad honorem sanctorum quorum hic mentio agitur, et ob memoriale mei ut hic in perpetuum habeatur. Quem si quis vi vel dolo seu quoquo modo isti loco subtraxerit, animæ suæ propter quod fecerit detrimentum patiatur, atque de libro viventium deleatur, et cum justis non scribatur.

(Ce qui suit est d'une encre beaucoup plus noire, mieux écrit et en plus petits caractères.) *Et severissima excommunicatione dapmnetur quis vel unum de palliis quæ dedi isti loco subtraxerit, sive alia ornamenta, candelabra argentea, seu aurum de tabula.*

AMEN.

Cette excommunication se trouve sur le plat intérieur de la reliure, qui est en bois, et recouverte en peau d'un grisblanc.

peut-être. Il offre un demi-pouce de moins en hauteur. Une page pleine contient vingt-deux lignes. Les caractères sont généralement d'une plus haute dimension. Les vignettes décrites par M. Gourdin (1), plus grandes que celles du *Missel*,

(1) Dans une espèce de dissertation critique sur cet antique trésor, dissertation insérée aux *Mémoires de l'Académie* (de Rouen), pour l'année 1812, pag. 164-174, ce digne abbé et respectable bibliothécaire se plaît à accorder la préférence aux vignettes du *Bénédictionnaire* sur celles du *Missel* dont je viens de donner la description. J'oserai cependant être d'une opinion toute contraire. *Les figures*, dit M. Gourdin, *sont beaucoup plus mal dessinées que celles du Bénédictionnaire; mais on peut dire que l'or est prodigué dans ce Missel.* Je crois qu'il y a ici quelque chose de plus qu'une simple profusion d'or; tandis que les vignettes du *Bénédictionnaire* sont réellement moins bien entendues et moins animées.

Le *Bénédictionnaire*, comme je l'ai dit, a donné lieu à une dissertation critique de l'abbé Gourdin, dans l'ouvrage que je viens de mentionner. Le but de cette dissertation est la réfutation du sentiment de l'abbé Saas, qui plaçait cet ancien manuscrit, probablement sur la foi du P. Morin, au huitième siècle. Montfaucon, sans avoir vu le livre, avait adopté cette opinion; mais M. Gourdin a très bien observé, d'après la mention faite au manuscrit de quelques saints (Swithin et Grimbald, ce dernier mort au commencement du dixième siècle), que le livre ne pouvait être du huitième. Il paraît qu'il a été donné à la cathédrale de Rouen; mais il restait une seconde question à résoudre, celle de savoir s'il avait été donné par Robert, archevêque de Rouen, ou par Robert, archevêque de Cantorbéry, question sur laquelle une vive discussion s'est élevée

sont moins délicates et en plus petit nombre. Le premier modèle d'encadrement est d'un dessin large et hardi. Le second encadrement contient l'ange assis sur le tombeau (après la résurrection de Jésus-Christ). J'en ai pris un *fac simile* que je joins ici.

---

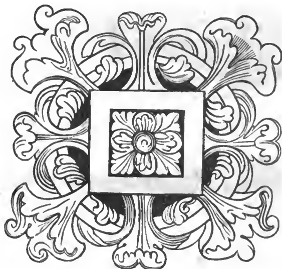
entre l'abbé Saas et dom Tassin, l'un des auteurs du *Nouveau Traité de Diplomatique*. Que le manuscrit ait été donné par un archevêque du nom de Robert, nul doute : une ancienne note d'un vieux catalogue des livres de la cathédrale en est la preuve. Après six pages de critique bibliographique, M. Gourdin conclut, avec beaucoup de probabilité, que le volume dont il s'agit a été donné par Robert, archevêque de Rouen, mort en 1053. En conséquence, dit M. Gourdin, le manuscrit n'est ni du neuvième ni du treizième siècle; mais, selon toute vraisemblance, du commencement du onzième. La dernière partie du volume contient un pontifical, ou les formules et cérémonies observées dans l'office divin (*). Mon ami le révérend H. Drury possède un très beau manuscrit du douzième ou treizième siècle sur l'office de la cathédrale de Rouen. Ce volume vient de la collection de Mac-Carthy. Les initiales sont d'un style sévère et convenable, les caractères en grand semi-gothique, et l'encre tantôt rouge, tantôt bleue, mais plus souvent rouge. La formule de l'exorcisme au moyen de l'huile, aussi-bien que l'exorcisme lui-même (*Exorciso te creatura olei per Dominum patrem omnipotentem*, etc.), sont à la fois curieux et divertissans.

(*) M. Dibdin ne fait aucune mention de plusieurs pièces intéressantes qui se trouvent dans ce manuscrit, telles que le couronnement des rois anglo-saxons, les prières pour le couronnement des ducs de Normandie, etc.



Les blancs sont fortement touchés, et ont la rudesse de la peinture à l'huile. La dorure est moins

bien exécutée que dans le *Missel*, et, sous le rapport de l'art, ce dernier est encore bien préférable. Je joins ici deux traits représentant les coins supérieurs du quatrième et du sixième encadremens : vous pouvez les comparer avec ce qui a déjà été mis sous les yeux du public, et vous convaincre par là de la contemporanéité de ces deux ouvrages.





Il y a plus de hardiesse dans *la Descente du Saint-Esprit*, représentée par des jets de flammes sortant du bec ouvert de la colombe. Le manuscrit ne contient en tout que huit vignettes, dont trois avec figures. Le sujet de la troisième est *la Mort de la Vierge*. Le vélin est épais, mais doux; et quoique ce volume, sous le rapport de la beauté graphique, soit inférieur au précédent, c'est néanmoins une relique vénérable et très intéressante de l'art ancien. L'abbé Gourdin dit qu'un de nos compatriotes en a offert jusqu'à 15,000 francs; je regarde ce fait comme très douteux. Le *Missel* qui, à tous égards, est un livre bien plus remarquable, peut valoir la septième partie de cette somme.

Parmi les autres manuscrits que j'ai vus, il s'en est trouvé peu ou point qui m'aient intéressé, du moins sous le rapport de l'art, de l'ancienneté, ou de leur mérite particulier. Et quand je manifestai

le désir de faire de plus amples recherches, j'appris, avec autant de surprise que de douleur, qu'on n'avait trouvé jusqu'ici ni de salle pour les placer, ni l'occasion de les examiner. Leur nombre est à peu près de huit cents (*a*). En d'autres termes, l'argent a manqué, et la salle de lecture, avec les rayons que l'on pourrait y établir, contiendrait facilement la totalité de ces livres non encore examinés (*b*). J'ai cependant glané quelque autre chose dans les manuscrits à vignettes, et je vous en ferai part. Un *Ovide moralisé*, en français, grand in-folio à deux colonnes, caractères gothiques, minces et serrés, n'est point à mépriser, et peut servir d'amusement

(*a*) J'en ai trouvé trois cents de plus.

(*b*) Cette dernière remarque était juste au moment où M. Dibdin écrivait; elle a cessé de l'être aujourd'hui. Aussitôt mon entrée à la Bibliothéque, j'ai sollicité et obtenu une somme annuelle, pour acquisition de livres, et autres dépenses à faire dans l'établissement. Des rayons ont été disposés dans la salle de lecture. J'y ai rangé, non pas les manuscrits, qui auraient tapissé l'appartement d'une manière peu agréable, mais quatre mille volumes environ, qui m'ont laissé de la place dans l'intérieur de la Bibliothéque. Les manuscrits eux-mêmes ont été ouverts un à un; ils ont reçu un titre et un numéro; il en a été dressé, par ordre de matières, un catalogue provisoire que l'on peut déjà consulter. Cette amélioration est due à la protection éclairée des autorités administratives en général, et du conseil municipal en particulier, qui ne laissent échapper aucune occasion de donner aux sciences, aux lettres et aux arts, une preuve nouvelle de bienveillance et d'intérêt.

pendant une petite demi-heure. Les feuillets de ce volume sont évidemment très rognés. Les vignettes, pour le style et pour la couleur, sont absolument semblables à celles du roman d'*Alexandre*, dont j'ai donné une notice si étendue (dans le *Décaméron bibliogr.*, tome 1, p. 198). Le fond de ces vignettes est diamanté; les figures sont de la même hauteur; mais il n'y a pas ici de *drôleries*, et en général on y voit peu d'ornemens. Une vignette entre autres est digne de remarque. Elle représente la Fortune, les yeux bandés, au milieu de sa roue; autour d'elle sont quatre personnages, parmi lesquels un roi tout au haut de la roue, et un corps absolument nu tout au bas. Après treize feuillets de table, au bas du folio 59 (*a*) *recto*, dont le texte commence ainsi :

Se lescripture ne nous ment
tout est pour nr̃e enseignemẽt
qũ qu'il a en liures escript
soient bon ou mal li escript

est un écusson d'azur à cinq bezans d'argent (*b*). A la fin du volume, qui devient alors très sale, on lit :

Explicit
Ci finent les fables douide le grant.

(*a*) Allez au *folio* 59, *recto*, vous n'y trouverez rien de cela. L'écusson et les vers sont au *folio* 1[er].

(*b*) Il y en a six, et un chef d'or, qui n'est pas mentionné par M. Dibdin.

Un autre manuscrit digne d'être cité, c'est le *Livre historial des faits de feu messire Bertrand du Guesclin* (*a*), jadis connétable du royaume de France. Cet intéressant manuscrit a été donné à la Bibliothéque (*b*) par l'abbé Desjardins, chanoine de la cathédrale de Rouen, en 1640. L'abbé Saas y a placé une note fautive, selon M. Gourdin, qui renvoie à la *Bibliothéque historique* de Lelong, art. 13495-6 (*c*). Ce manuscrit, en prose, est exécuté en gros caractères gothiques. On lit à la fin :

en vng tēps qui a yuer nō
ou chastel royal de Vernon
qui ist aux chāps & a la ville
fist iehannet destouteville
au dit chastel lors capitaine
aussi de vernōmel sur saine
et du roy escuier de corps
mectre en pse vn̄ mē recors
ce liure cy extrait de rime
complect en mars dix & neufuieme
qui de lan la date ne scet
mil. ccc. quatre vins & sept.

Ce volume est en bon état, relié en planches couvertes d'un velours rouge. J'ai encore examiné un manuscrit vieux et curieux, traitant de diverses matières. Il est relié en bois, et présente sur cha-

(*a*) Le manuscrit porte Bertrand du Glesquin.

(*b*) Il fallait ajouter : de la cathédrale.

(*c*) Ce n'est pas M. Gourdin qui renvoie aux art. 13495-6; c'est l'abbé Saas, dans sa note, qui est effectivement fautive.

cun des côtés une grande figure de neuf pouces environ de haut, ciselée en ivoire. On appelle ce volume le *Livre d'ivoire;* il peut être du quatorzième siècle. J'eus beaucoup de plaisir à feuilleter un autre vieux manuscrit d'*Homélies* et de *Sermons*, dont quelques uns sont de saint Jérôme. Il est du douzième siècle, et il offre deux ou trois majuscules initiales bien exécutées dans leur bizarrerie. J'ai surtout été frappé de la forme ingénieuse des M. et des P. (*a*)

Des manuscrits, il est naturel de passer aux livres imprimés. Lorsque je pris place pour la première fois parmi les lecteurs de la Bibliothéque, je m'amusai beaucoup en trouvant à ma gauche mon *vieux* ami, le portier ou cicerone, gravement assis, ses lunettes sur le nez, et lisant avec attention un ouvrage moderne, intitulé, je crois, *Précis de la Révolution française*. En général, les lecteurs, qui étaient en petit nombre, ne se faisaient pas remarquer par le soin de leur habillement; je n'en excepte pas le vénérable bibliothécaire en chef lui-même. Mais ils rachètent quelquefois ces négligences extérieures par l'importance et l'utilité de leurs recherches. C'est ainsi que j'ai vu un jeune

(*a*) La Bibliothéque possède d'autres manuscrits fort curieux et très intéressans. On ne peut reprocher à M. Dibdin le silence qu'il observe à leur égard; mais je dois faire remarquer qu'il ne faut pas prendre une idée de nos richesses en ce genre d'après l'ouvrage de M. Dibdin.

homme, à l'air sombre, consultant sans peine le Lexique arabe de Castel, pour se faciliter l'intelligence d'un grand in-folio arabe et latin; tandis qu'à ma droite était assis un homme d'un certain âge, soigneusement occupé à compulser l'*Index chronologicus du Recueil des historiens des Gaules*, de Bouquet. Mais ceci est fort indifférent (*a*). Je passe de suite aux livres, particulièrement à ceux du quinzième siècle. Le plus ancien ouvrage qu'ils possèdent de cette époque est :

Sancti Jeronimi Epistolæ, imprimé par *Sweynheym* et *Pannartz*, en 1468, 2 vol. in-folio, bel exemplaire, mais rogné. Il est à sa seconde reliure, et un peu mangé des vers sur la fin.

S. Augustinus de Civitate Dei, imprimé par *J. de Spire*, en 1470, in-folio, le plus grand et le plus bel exemplaire que j'aie jamais vu de ce livre, d'ailleurs assez commun. Il est dans sa reliure primitive; on y trouve plusieurs *témoins*.

Manipulus curatorum, imprimé par *Cæsaris* seul (sans son compagnon *Stol*), 1473, *Paris*, in-folio. C'est un échantillon fort ancien des presses de cet imprimeur; malheureusement c'est ici un très mauvais exemplaire.

(*a*) Rien de moins nécessaire à dire en effet. Qu'avaient à faire là, je le demande, et le vieux portier, et ses lunettes, et l'habillement peu soigné, dit-on, des lecteurs et du vénérable bibliothécaire lui-même, et le jeune homme à l'air sombre, et tout le reste?

Speculum historiale Vincentii Bellovacensis, imprimé par *Mentelin*, 1473, 4 vol. in-folio, avec le nom de l'imprimeur à chaque volume. L'exemplaire est sale et rogné. (*a*)

Zophilologium, *editum a fratre Jacobo Magni de Parisius, ordinis heremitarum sancti Augustini, finit feliciter* (*sic*), in-fol., sans date, remarquable par la forme particulière de la lettre R. Quant au nom de l'imprimeur, toutes recherches ont été jusqu'ici sans succès. Ouvrez le premier volume de la *Bibl. Spenceriana*, et vous trouverez un *fac simile* de cette lettre à long jambage. Dans le même volume se trouve une édition des *Trois Rois de Cologne*, très bien imprimée par *Guldenschaff*, en 1477. L'exemplaire est rogné.

Tractatus de quæstionibus sec. Balbum, imprimé à Paris, en 1477, sans nom d'imprimeur. J'avoue que le caractère, comme production parisienne, est tout-à-fait nouveau pour moi. Il ressemble à l'ancien petit caractère de Pynson; mais il est certainement le modèle sur lequel Vostre, Eustace, Bonfons, etc. ont formé le leur. Peut-être ce volume a-t-il été exécuté par l'imprimeur de *la Chronique de saint Denis*, 3 vol. in-fol., 1476.

Justinus, imprimé par *Philippe Condam Petri*,

(*a*) Quelques feuillets du premier volume *seulement* présentent des jaunissures; mais les trois autres volumes sont dans un état de propreté parfait.

1479, in-folio. C'est le plus ancien classique imprimé de la Bibliothéque. Mais, comme échantillon de l'ancienne imprimerie, il vaut à peine un louis ou deux.

Biblia sacra, *latine*, imprimée par *Koberger*, en 1480. C'est leur plus ancienne Bible. Ils devraient en avoir une plus vieille de dix-huit ans. Retirez 18 de 1480, reste 1462. Vous m'entendez. (*a*)

La Vie des Pères, 1486, in-folio, exemplaire insignifiant. M. Gourdin pense que c'est la première et la seule édition de cet ouvrage dans le quinzième siècle; mais il se trompe. (*b*)

Ciceronis Epistolæ familiares, imprimé en 1488, le plus ancien Cicéron du quinzième siècle. Il y a des bibliothéques, particulières aussi-bien que publiques, qui possèdent un peu plus d'imprimés de cet auteur avant 1500.

Notons en passant La Légende dorée, de 1486; La Mer des Histoires, par mon vieil ami *Philippe Le Rouge*, en 1488; un Catholicon, de 1489, et Le Songe du Verdier, 1491. Ce dernier est une

(*a*) Voyez, pour l'intelligence de ce *vous m'entendez*, la note de la Lettre v, page 104.

(*b*) M. Gourdin n'a exprimé qu'un doute. M. Dibdin ne pouvait l'ignorer, puisqu'il a eu sous les yeux le catalogue de nos ouvrages du quinzième siècle, catalogue écrit tout entier de la main de M. Gourdin, et où se trouvent ces mots : *peut-être seule édition.*

édition princeps. Je voulais jeter un coup d'œil sur le Sacramento de la Penitencia, imprimé à Séville, en 1492; mais M. Fossard, dont les attentions ne se démentirent pas, et qui dans ses recherches se couvrait de poussière et de toiles d'araignée, ne put mettre la main dessus.

Un mot maintenant sur les *Missels* et *Bréviaires* à l'usage de l'église de Rouen. Il y a ici un exemplaire réglé et lavé, sur papier, du *Missel* imprimé à Paris, en 1491, in-folio; un autre du *Bréviaire* imprimé à Paris par *Levet*, pour *Bernard*, libraire à Rouen, même date, in-folio; et une édition du *Bréviaire* imprimé à Rouen, en 1491. Mais les éditions in-folio imprimées par *Morin*, en 1495 et 1499, sont de superbes livres, d'autant plus qu'ils sont imprimés sur vélin. Le premier est sali par l'action du pouce; le second est frais, beau, brillant, et se présente avec un titre magnifique. Ils ont un double exemplaire du dernier, également beau, et aussi sur vélin, avec cette différence qu'il y a un ornement au bas du titre. On trouve aussi un feuillet manuscrit au milieu du second exemplaire.

Une édition de l'*Office de la cathédrale* (partie d'hiver), imprimée par *Jean le Bourgoys*, en 1492, in-8°, sur vélin, présente un beau modèle d'impression; mais l'exemplaire est rogné.

Nous pouvons varier notre entretien bibliographique par une notice ou deux sur les classiques

des Alde. Il y a ici une édition propre, belle, mais rognée, du premier *Théocrite*, en 1495; une autre d'*Aristophane*, en 1498, également fraîche, et digne d'être recherchée; une autre édition complète, propre et parfaite, des *Epistolæ diversor. philos. et orator.*, 1499, in-4°; et un très bon exemplaire du second *Démosthène*, en 1504. Dans tout cela, cependant, il n'y a rien dont on puisse se vanter (*a*). Je terminerai mes remarques sur les imprimés du quinzième siècle, par une mention de :

Horatius, 1492; 1498, in-folio. Le premier contient les commentaires d'*Acre* et de *Porphyre;* le second a des ornemens en bois très connus; mais une particularité assez digne d'attention, c'est qu'il paraît manquer une figure au milieu du compartiment, au LXXXIX[e] feuillet (*b*). Autant que j'ai pu l'estimer, ils possèdent deux cent quarante-cinq articles du quinzième siècle, avec date, et environ quatre-vingt-huit de la même époque, sans date. Mais les caractères et l'état de ces ouvrages sont

---

(*a*) Après ce qu'on vient de lire, notamment des Missels imprimés par *Morin*, M. Dibdin est ici en contradiction manifeste avec lui-même.

(*b*) Le renseignement est mal fourni. Il fallait dire : il manquait apparemment un personnage au milieu du compartiment du LXXXIX[e] feuillet; on en a tracé un grossièrement à la plume.

en général d'un mérite très secondaire, et l'on pourrait, en conscience, se passer des deux tiers de la collection.

Parmi les livres les plus curieux et les plus rares du seizième siècle, je ne citerai que les suivans :

Victoria porcheti adversus impios Hebræos, etc. 1520, joli petit in-folio, imprimé par *Desplain*, pour *Gourmont* et *Regnault*, sur vélin. Il vient de la bibliothéque de l'abbaye de Jumiéges. (*a*)

Flos Sanctorum. *Toledo*, 1582, in-folio, volume curieux, rempli d'histoires légendaires d'un grand intérêt, comme M. *Southey* nous a mis à même de le remarquer par toutes les citations qu'il a eu l'occasion d'en faire.

Acta Sanctorum. 52 vol. (*b*) comprenant une partie du mois d'octobre. Exemplaire estimable, délicatement relié en veau, selon l'ancienne manière, avec des ornemens d'or.

Au total, la Bibliothéque publique possède vingt mille (*c*) volumes environ. Hélas ! elle était jadis bien plus nombreuse. Pendant la révolution, elle se glorifiait de deux cent cinquante mille volumes, dont une portion considérable avait été

(*a*) Les catalogues de la Bibliothéque publique ne font aucune mention de cet ouvrage.

(*b*) La Bibliothéque n'en a que cinquante et un, et l'édition n'est pas du seizième siècle.

(*c*) Il y en a aujourd'hui vingt-six mille.

enlevée aux bibliothéques des émigrés, qui toutefois sont rentrés en partie dans leur propriété. En outre, pendant la plus extravagante de toutes les manies, la manie révolutionnaire, on a vendu la plus grande partie de la bibliothéque pour la misérable somme de 20,000 francs ; et l'on suppose que dix mille volumes au moins ont été brûlés publiquement sur la place des Carmes, à cinquante verges du lieu même où ces lignes sont tracées. Il me semble encore respirer l'odeur suffocante qu'exhalait la fumée de cet embrasement sacrilége. Combien de *mystères* uniques, de romans, de chroniques, ont été engloutis peut-être dans ce tourbillon politique (*a*) ! Un seul mot maintenant sur les finances de la Bibliothéque publique.

(*a*) J'accorde que la réunion des livres de toutes les communautés religieuses et des bibliothéques particulières, formait un total d'environ deux cent cinquante mille volumes; je sais aussi qu'on en a vendu une partie ; il est encore vrai qu'on en a rendu un très grand nombre; mais que dix mille volumes aient été brûlés publiquement, *c'est une fable.* La place des Carmes elle-même n'existait pas à l'époque dont parle M. Dibdin, et *pas un livre n'a été brûlé.* Une personne mal instruite aura confondu avec certains registres de la cour des comptes, et M. Dibdin aura répété un faux renseignement. De toutes les villes du royaume, Rouen est peut-être celle où il s'est commis le moins d'excès pendant la révolution. Ce n'est pas ici le lieu de développer cette assertion; mais je répéterai, à ce qu'on n'en ignore, et parce que je ne saurais trop le répéter : *pas un livre n'a été brûlé.*

L'année dernière, on n'avait dépensé pour elle que 1,000 francs; c'était tout ce qu'on avait pu mettre de côté en sa faveur. Mais que direz-vous, quand vous saurez que j'appris, à la dernière séance de l'Académie royale (par une réponse à quelques questions officielles du ministre de l'intérieur), que les fonds annuels de la Société ne consistent qu'en 1,800 francs?

J'ai suivi avec attention deux séances de cette Société, qui peut se glorifier de plusieurs membres distingués et savans. On se réunit une fois la semaine, le vendredi, à six heures. On se sépare à huit. M. *Vitalis*, qui occupait le fauteuil du président, entend fort bien l'anglais; c'est un homme respectable et très instruit. J'ai retrouvé en lui une image fidèle des Français d'autrefois. Il y avait environ trente membres présens; un ordre parfait régnait dans l'assemblée; et quelques discussions, qui s'élevèrent en forme de débats, furent agitées avec autant de décence que d'esprit. J'ai entendu la lecture d'un Voyage dans la partie des Alpes qui borne l'Italie, et entrepris dans le dessein de faire des recherches botaniques. Cette lecture reçut de justes éloges. Il est vrai de dire que la botanique est l'objet favori de l'attention de presque tous les membres (*a*); mais j'espère que le bon M. Leprevost ne voudra pas perdre

(*a*) Erreur qui ne tire pas à conséquence. Mais enfin il n'y

de vue les antiquités locales, sujet qu'il est en état, sous tous les rapports, de traiter avec autant de charme que d'érudition. Quel volume on pourrait écrire sur la seule ville de Rouen ! L'Académie fait imprimer, mais non pour le public, un *Précis analytique* de ses *Mémoires* (1); et vous

---

a pas plus de quatre ou cinq membres de l'Aeadémie qui fassent, de la botanique, l'objet particulier de leurs études.

(1) Voici en peu de mots l'histoire de cette Soeiété. Elle fut fondée en 1744. Un *Précis analytique* de ses travaux depuis l'époque de son établissement jusqu'à l'année de sa restauration, en 1803, fut publié dans les années 1814, 1816 et 1817. Les trois volumes sont divisés de la manière suivante : celui de 1814, qui est le premier, donne l'histoire de 1744 à 1750; eelui de 1816, de 1751 à 1760; et eelui de 1817, de 1761 à 1770. Ce qui est arrivé de la Société depuis 1770 jusqu'à l'époque où la révolution vint interrompre ses travaux, ou si la Société les a discontinués dans cette année 1770, je ne saurais le dire, attendu que l'exemplaire, probablement complet, que je dois à l'amabilité de M. Leprevost ne me donne à la suite que le *Précis des travaux de l'Académie, en* 1804 (*). Ce dernier fut imprimé en 1807. Depuis eette dernière époque (1804), la série marehe suceessivement jusqu'à l'année 1815, le *Précis* de ces *Mémoires*, pour une année, étant régulièrement imprimé

(*) Il est facile de satisfaire M. Dibdin. A l'époque de son passage à Rouen, il n'y avait que trois volumes de publiés pour l'histoire de l'ancienne Académie, et ces trois volumes n'allaient effectivement que jusqu'en 1770. Depuis, deux autres volumes ont paru, et sont venus compléter l'histoire jusqu'en 1804, époque à partir de laquelle un volume se publie régulièrement tous les ans. La collection se compose aujourd'hui de vingt-six volumes.

saurez que, n'eût été l'active complaisance de M. Leprevost, je n'aurais jamais pu procurer à

---

l'année suivante. Ainsi, y compris les trois volumes publiés en 1814, 1816 et 1817, comme supplément de l'histoire abrégée des travaux jusqu'en l'année 1770, il y aura en tout seize volumes. L'ouvrage est publié in-8°, sur papier médiocre, et l'impression ressemble au papier. Le titre est uniformément celui-ci : *Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences, des Belles-Lettres et des Arts de Rouen;* de l'imprimerie de P. Périaux, imprimeur du Roi et de l'Académie. Il n'y a pas de gravures, mais quelques tableaux offrant le résultat de divers calculs ou expériences. En général, les *Mémoires* ne paraissent que par extraits; il y en a cependant plusieurs dont l'Académie a ordonné l'impression en entier dans ses actes. Ces *Mémoires,* comme ceux de notre Société royale, sont presque entièrement scientifiques. La chimie, la botanique et la médecine sont très cultivées à Rouen.

Dans le dernier volume, publié en 1817, et relatif aux travaux de l'année précédente, le cours des études ordinaires s'est un peu détourné pour entrer dans les canaux de la politique. Tout se rapporte à *Louis le Désiré.* Les Français sont d'admirables maîtres en fait de transitions brusques (*). Ainsi, à l'occasion de l'inauguration du buste de Louis XVIII, M. Gourdin, président, a prononcé un discours dont voici le commencement: « Messieurs, la cérémonie qui nous rassemble aujour-

(*) En 1814, une députation de l'Académie de Rouen fut admise à présenter au Roi les respectueux hommages de la Compagnie. Le Roi daigna recevoir avec bonté cette députation, et voulut bien autoriser l'Académie à reprendre son ancien titre, *Académie royale.* La Société, pour donner au monarque un témoignage de sa reconnaissance et de son dévouement, décida que le buste du Roi serait placé dans le lieu ordinaire de ses séances Le jour de cette inauguration,

lord Spencer un exemplaire complet de cette collection, composée de 15 vol. in-8°. Dans la Biblio-

---

« d'hui est également auguste et touchante. Elle est auguste, « puisqu'il s'y agit de l'inauguration du buste de notre mo- « narque; elle est touchante, puisque ce sont des enfans réunis « autour de l'image de leur père, pour lui payer le tribut de « leur amour. C'est donc une fête de famille. Ah! messieurs, « qu'elle est douce pour nos cœurs! » Le discours de M. Gourdin a été suivi d'un autre encore plus ardent et plus rempli de louanges. Il est de M. Boistard, ingénieur en chef, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, qui termine ainsi: « Vivent les Bourbons! vive le Roi!.... vive le Roi! vivent les « Bourbons! » Mon honorable connaissance, M. Duputel, dont j'ai mentionné plus haut, avec éloge, les productions poétiques séparément imprimées, a fait succéder à ces témoignages de loyauté en prose les inspirations de sa propre muse, ainsi qu'il suit:

HOMMAGE A LOUIS LE DÉSIRÉ.

IDYLLE.

Vous, du docte Parnasse et l'amour et l'honneur,
Au son de la trompette,
Des vertus de Louis célébrez la grandeur.
Une simple musette
Sied mieux à mon esprit et plaît mieux à mon cœur.

Il est probable (ajoute M. Dibdin) qu'on ne lit rien de plusieurs membres de l'Académie payèrent un tribut particulier d'admiration au prince qui nous a rendu la paix et le bonheur. Voilà ce que M. Dibdin appelle une *transition brusque*. L'expression n'est pas heureuse, il faut en convenir; et si j'avais, moi, des exemples de *transitions brusques* à produire, je n'irais pas les chercher bien loin en ce moment.

théque d'Althorp, un ouvrage de cette nature est indispensable, d'autant plus que j'appris, en quittant l'Angleterre, que ni le Muséum britannique, ni la Bibliothéque *bodleian*, ne possèdent, sous ce rapport, d'assortiment complet.

Adieu, maintenant, à Rouen. Je vous ai communiqué tout ce qui m'a paru digne de l'être. Je me suis efforcé de vous faire voyager avec moi dans les rues, la cathédrale, les abbayes et les églises. Nous avons, du moins en imagination, parcouru ensemble les quais, les places et les monumens publics. Nous avons contemplé avec ravissement, du haut de la montagne Sainte-Catherine, le tableau enchanteur formé par la ville, la rivière et les collines d'alentour. Là, nous avons en quelque sorte respiré l'air pur du ciel. Nos regards ont embrassé cette contrée aussi embellie par les arts qu'elle est favorisée de la nature. Du haut de la montagne, nous avons souhaité, dans nos âmes, santé, richesse et bonheur à ce pays fécond en blés, en vins, en huile et en joie (*a*).

---

pareil dans les Mémoires de nos propres Sociétés.... Qu'en devons-nous conclure? (*)

(*a*) Ce passage de la lettre de M. Dibdin rappelle cet autre

(*) On ne peut guère se tromper sur l'intention de l'auteur. Mais, sans parler de l'Académie en général, je ferai observer que les vers attribués par M. Dibdin à M. Duputel, *sont d'un autre*. Comment M. Dibdin a-t-il pu se tromper, le livre à la main?

Nous avons prié en silence, mais avec sincérité, pour que les épées fussent à jamais changées en socs de charrue, et les lances en faucilles (*a*), pour que toutes les haines, les antipathies, les animosités s'éteignissent sans retour, et que dorénavant il ne s'élevât de rivalités nationales que celles qui tendraient à fonder sur une base plus large et plus solide, la paix et le bonheur parmi les hommes, quelle que fût leur croyance; parmi ces hommes qui étudient avec soin tous les genres d'améliorations, et qui remplissent à la fois leurs obligations envers la société, et les devoirs sacrés que la morale et la religion nous imposent (*b*). O mon ami! ce ne sont point là de folles idées, ni les vœux d'une imagination exaltée; ils naissent naturellement dans une âme honnête qui, voyant la nature entière animée, soutenue par un seul et même pouvoir, désire ardemment que toute la création jouisse d'un bonheur égal, en se confiant à la clémence et à la bonté du Créateur.

Descendus de cette éminence, nous avons cherché des promenades plus modestes. Nous avons

---

du *Deutéronome : Terram frumenti, hordei, ac vinearum........ terram olei ac mellis.*

(*a*) Traduction de ce passage d'Isaïe : *Et conflabunt gladios suos in vomeres, et lanceas suas in falces.*

(*b*) Si M. Dibdin ne s'était livré qu'à des digressions de cette nature, il aurait trouvé en France un chorus universel, un concert de vœux unanimes.

visité les hôpitaux, parcouru les jardins fleuris, fréquenté à la fois les librairies et les bibliothéques, séjour des auteurs morts ou vivans; nous avons vu les restes silencieux, mais toujours éloquens, de l'antiquité, depuis le ciseau du sculpteur jusqu'au pinceau de l'enlumineur de vignettes; enfin, nous livrant à nos goûts les plus chers, nous avons trouvé, dans la recherche des vieux livres, toutes les jouissances attachées au souvenir d'un ancien ami. Ainsi, maintenant, adieu. Recommandez-moi à votre famille et à nos amis communs, surtout aux *Roxburghers*, dans le cas où ils s'informeraient de leur vice-président voyageur. Bien des jours s'écouleront encore, bien des lieues seront parcourues avant que je puisse me réunir à mes confrères. Plus de fêtes pour moi, à Clarendon, jusqu'à l'an de Notre-Seigneur 1819. Adieu une seconde fois. J'ai loué un bon cabriolet, deux chevaux à l'avenant, et un postillon qui promet plus encore. Dans vingt-quatre heures, je tournerai tout-à-fait le dos à la chère vieille Angleterre, pour traverser une contrée sur laquelle nos anciens rois ont exercé leur pouvoir, et où chaque mille carré (j'ai presque dit chaque acre) intéresse également l'antiquaire et l'agriculteur. Je vous salue bien, et suis toujours votre dévoué.

LETTRE X.

DÉPART DE ROUEN. — SAINT-GEORGE DE BOSCHERVILLE. — DUCLAIR. — MARIVAUX. — ABBAYE DE JUMIÈGES. — ARRIVÉE A CAUDEBEC.

Mai 1818.

MON CHER AMI,

Vous avez vu, par ma dernière lettre, que nous nous apprêtions à quitter Rouen, malgré toutes ses beautés singulières et ses charmes archéologiques ; vous avez vu encore que nous allions poursuivre notre route d'une manière plus libre dans un cabriolet de louage. Plus de *diligence* ni de *conducteur*. Notre intelligence personnelle, notre propre prudence, voilà maintenant nos seuls guides. Adieu donc aux passages obscurs, aux ruelles sombres, aux pignons en saillie, aux rues étroites, aux fouets éclatans, au bruit continuel des charrettes et des voitures, aux mouvemens sans fin d'une population innombrable. Adieu! mais salut aux routes sinueuses, aux prés fertiles, aux riches vergers; salut à la Seine large et majestueuse en son cours!

Ainsi donc, le 4 de ce mois, entre dix et onze heures du matin, la cour de l'hôtel Vatel résonna

sous le fer des chevaux, et les échos de la maison répondirent au fouet du postillon. *Monsieur, madame, Jacques* et toute la gent domestique étaient sur le qui-vive *pour faire les adieux à messieurs les Anglais*. J'ai déjà dit un mot de ce Jacques. C'est le premier ministre de l'hôtel Vatel. Au moyen d'un séjour de cinq ans en Angleterre, séjour assez peu *comfortable*, attendu que Jacques était prisonnier de guerre, il débite assez lestement aujourd'hui quelques lieux communs anglais, et n'est pas peu fier de ses connaissances en ce genre. Sérieusement parlant, je le considère comme un véritable phénomène dans son espèce; et il est bon que vous sachiez qu'on peut se faire, d'après lui, l'idée exacte d'un domestique français, vif et habile. Son corps se meut avec autant d'agilité, pour ainsi dire, que sa langue. Dès cinq heures du matin, il est debout aussi-bien que ses confrères. Le bruit continuel qu'il fait en battant les habits, en chantant des airs français, en grondant le décrotteur, sont des témoignages trop certains de son activité matinale. Il se couche rarement avant minuit, et ne se repose jamais dans la journée. Lui échappe-t-il quelque impertinence? il en convient, déclarant d'ailleurs que c'est la faute des Anglais, et qu'il est naturellement fort poli. Il ne manque jamais, en parlant, de confondre le masculin et le neutre; demandez-lui si monsieur tel s'est présenté, il vous répond: « Je n'ai pas vu

cela » (*a*). Je suis persuadé que c'est une fort honnête créature; et si je considère combien on se donne de peine pour le gâter, j'admire encore le bon sens de sa conduite.

Revenons à notre sujet. Les habitués ordinaires de la porte d'un hôtel, y compris les curieux, assistaient à notre départ. *Au plaisir de vous revoir.* — *Bon voyage;* on n'entendait plus que cela autour de nous, avec d'autres exclamations de cette nature. Vers onze heures, nous partîmes au grand trot, vers les barrières par où nous étions arrivés à Rouen. Nous avions un postillon passé maître dans son emploi. Le repos semblait être, pour ses éperons et son fouet, un état contre nature. Nos chevaux, bons normands, étaient un peu fougueux; et comme un postillon français n'admet pas que le pavé soit un motif de ralentir sa marche le moins du monde, nous *brûlâmes* celui des rues, profondément frappés de cette idée, que nous allions découvrir mille points de vue admirables jusqu'au Hâvre, terme de notre voyage dans le cabriolet. M. Leprevost, cet antiquaire accompli que j'ai nommé plusieurs fois, avait tellement stimulé mon appétit, ou, si vous voulez, ma curiosité, par les renseignemens écrits qu'il m'avait

(*a*) La langue française ne reconnaissant pas de genre neutre, il est assez difficile de rendre la physionomie de la phrase anglaise; *I have not seen* it.

donnés sur l'état des lieux, que je regardais déjà comme perdu chaque instant qui ne me mettait pas en contact avec quelques restes d'ancienne architecture, ou quelque position élevée, d'où j'aurais pu contempler à la fois et la Seine tortueuse, et les hauteurs couronnées de bois du pays d'alentour.

Sans doute, mon cher ami, il vous est arrivé, comme à moi, de vous mettre en route par une belle matinée, un soleil éclatant, une température douce, une atmosphère pure et brillante. Quels momens pour l'espérance, les émotions de l'âme, et les épanchemens du langage!.... Arrivés aux barrières, nous tournâmes à gauche, ayant la *grande route du Hâvre* plus en face (*a*). Nous voici tout de bon en voyage. Avant d'atteindre la première côte, vous traversez *Canteleu* (*b*), village extrêmement pittoresque, parsemé de moulins à eau, et vivifié par un ruisseau rapide, qui, après cent détours, va se jeter dans la Seine. Vous commencez bientôt à gravir cette majestueuse éminence, au haut de laquelle se trouvent çà et là

(*a*) Pour vouloir être trop exact, l'auteur s'expose à manquer d'exactitude. La véritable *grande route* du Hâvre est celle qu'il avait en face avant de tourner à gauche, et qu'il sera obligé de reprendre en quittant le château de Tancarville. (Voyez la Lettre XI.)

(*b*) *Bapeaume :* Canteleu est sur la hauteur.

parsemées quelques unes des maisons de campagne qu'on aperçoit de la montagne Sainte-Catherine. La route est d'une belle largeur. Cependant la chaleur se faisait sentir; nous mîmes pied à terre, afin de laisser nos chevaux respirer plus à l'aise, et nous montâmes paisiblement la côte. M. Lewis nous devança, prit position, mesura cette courbe magnifique décrite par la Seine, jeta un coup d'œil sur les tours et les clochers de Rouen, à une faible distance devant lui, atteignit son crayon toujours prêt, et, dans un moment d'enthousiasme, reproduisit l'ensemble de cette scène enchanteresse. La voilà dans son portefeuille.

Nous remontâmes en voiture, après avoir permis au postillon, sur sa demande, de regarder le dessin, qu'il déclara trouver *charmant.* J'aime la curiosité de cette espèce, quand elle ne frise pas l'impertinence, et je soupçonnai fortement que notre homme n'était pas d'une trempe ordinaire. Notre première halte eut lieu à *Saint-George de Boscherville*, ancienne abbaye du douzième siècle, suivant l'opinion de M. Leprevost (*a*), et située à environ deux lieues de Rouen.

(*a*) Il est impossible que M. Leprevost ait dit cela. M. Leprevost sait mieux que personne que l'abbaye de Saint-George est du onzième, et non pas du douzième siècle. L'auteur n'en doutera plus lui-même, s'il veut consulter le *Neustria pia*, p. 691; le *Gallia christiana*, t. XI, col. 267; et les *Annales bénédictines*

Les arbres sans nombre qui bordent la route, depuis la montagne de Canteleu jusqu'à ce village, étaient alors en pleines fleurs, exhalant dans les airs plus de parfums, pour ainsi dire, qu'ils n'en pouvaient supporter. Le pommier et le poirier brillaient entre tous les autres; et, comme le ciel devint encore plus serein, la température plus douce, le soleil plus brillant, il est impossible d'imaginer une atmosphère plus embaumée, un aspect plus délicieux, une journée plus aimable. Nous accusions la rapidité des minutes, lorsque nous arrivâmes à Saint-George, siége de l'ÉGLISE, relique principale d'une abbaye jadis florissante. Nous descendîmes à l'auberge, et, pendant que nos chevaux, aussi-bien que notre postillon, déjeunaient, nous sortîmes pour aller goûter d'un mets d'une autre espèce. Nous suivîmes une rue en pente sur la gauche, ombragée de rameaux qui se croisaient en berceau sur nos têtes. Nous pressâmes notre marche, toujours appuyant sur la gauche, et nous aperçûmes bientôt, à travers les arbres, et à peu de distance, le vénérable

---

de dom *Mabillon*, tom. IV, p. 674, où il trouvera un extrait de la charte de confirmation donnée par *Guillaume-le-Conquérant.* Ce qui a pu tromper l'auteur, c'est qu'en tête du chapitre du *Neustria pia* il y a 1114. Cette date n'est pas celle de la fondation; elle indique l'époque où les bénédictins furent établis dans le monastère.

monument ecclésiastique, reconnaissable au ton blafard et toujours frais, cependant, de sa couleur. Il nous parut petit, mais extrêmement beau; son vieil aspect surtout nous charma. En un moment le village fut sur pied. C'était presque toutes femmes et enfans, les hommes se trouvant alors occupés dans la campagne. Le bonnet de cauchoise en forme de tour, et les *souliers de bois*, indiquaient que nous étions toujours dans le voisinage de Rouen. Le village nous parut sale et pauvre. Nous demandâmes le concierge; il était absent; *madame* son épouse vint à sa place. Nous examinâmes avec beaucoup de soin le portail occidental; je trouvai que c'était un fort bel échantillon de l'architecture des douzième et treizième siècles; car il y a bien certainement des parties plus anciennes que certaines autres. Je savais, par M. Leprevost, que M. Cotman avait dessiné cet édifice presque en entier (1), à l'exception de la salle capitulaire, à gauche du portail d'occident. L'inspection de cette salle me remplit de chagrin et de satisfaction tout ensemble. De chagrin: que la révolution eût dénaturé le caractère du monument, aujourd'hui métamorphosé

(1) M. Cotman a effectivement publié des vues de la façade occidentale, du sud-est, de l'entrée occidentale, et de la travée sud, avec des chapiteaux sculptés, bas-reliefs, etc.; en tout sept planches.

en filature; de satisfaction: que les parties subsistantes fussent encore aussi belles, et dans un tel état de conservation. La pierre, d'un grain très serré, est aussi blanche, aussi parfaite que si elle sortait de la carrière. La salle, où de jeunes enfans des deux sexes, nu-jambes, travaillaient aux différens métiers, présente une voûte à nervures du travail le plus délicat.

Depuis peu, on a construit un plancher à l'intérieur de ce vieil édifice; de sorte qu'il se compose aujourd'hui d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Ce fut de ce plancher intermédiaire que nous pûmes examiner avec tant de détail les nervures de la voûte (*a*). J'imagine que toute cette portion du monument formait le chapitre, et que l'espace actuellement occupé par une longue suite de constructions modernes, l'était autrefois par le réfectoire et le dortoir. Il est possible aussi que ce soit tout le contraire, et il importe peu que ce

---

(*a*) L'auteur ne dit pas un mot de la portion la plus curieuse du chapitre; je veux parler du portail. Là, cependant, se trouvent accumulés les objets les plus dignes d'attirer les regards de l'antiquaire. Trois arcades semi-circulaires, chargées des sculptures les plus délicates, forment l'entrée de la salle. Ces arcades sont soutenues par des colonnes, et, à l'extérieur, par des statues du travail le plus soigné. Les chapiteaux portent des groupes dont les sujets sont tirés de l'histoire sainte. On y reconnaît entre autres : Dieu promettant à Abraham une nombreuse postérité, le Sacrifice de ce père des

que nous vîmes ait été le réfectoire ou le chapitre. Un établissement commercial dans un lieu originairement destiné aux exercices religieux, présente un étrange aspect. Ce n'est pas la première métamorphose de ce genre. Il y a environ quatre-vingts ans que le vaste monument dont je viens de parler fut érigé par un gentilhomme ou prince, fatigué du bruit de la vie publique (*a*). Il consacra une grande fortune à l'érection de cette demeure dont il fit un monastère pour un prieur et dix-sept frères-lais. Elle est au milieu d'une belle pièce de terre, ou parc entouré de murs, qui se trouve aujourd'hui dans un pitoyable abandon. L'intérieur lui-même, où est établie la manufacture, offre le même aspect de dégradation. Le contre-maître qui nous faisait voir chaque partie de ce vaste édifice, nous dit que le propriétaire était dans l'intention de le vendre, ou du moins d'en

croyans; le Soleil s'arrêtant à la voix de Josué; le Passage du Jourdain, etc., etc. Toutes ces sculptures sont extrêmement précieuses pour l'histoire de l'art. Le plancher dont parle l'auteur n'existe plus aujourd'hui. Grâce à la munificence du gouvernement et au zèle éclairé du premier magistrat de la Seine-Inférieure, la salle capitulaire de Saint-George est maintenant une propriété départementale.

(*a*) L'auteur veut parler des autres bâtimens de l'abbaye, élevés à la fin du dix-septième siècle. Il n'en reste rien aujourd'hui.

céder la moitié, moyennant 35,000 francs. La modicité apparente de cette somme étonnerait d'abord un manufacturier anglais; mais toutes choses, vous le savez, ont un degré de valeur relatif au pays où l'on se trouve. Ici terre et main-d'œuvre sont à un prix raisonnable et modéré; mais quoiqu'une amélioration générale se fasse sentir, les demandes sont lentes et incertaines.

Le mot seul de *monastère* m'inspira la curiosité de visiter l'intérieur du monument. Je suivis mon guide, montai plusieurs escaliers de pierre, traversai une suite d'appartemens et différens corridors. Je donnai aux dortoirs l'attention qu'ils méritaient, et, comme vous le pensez bien, je m'informai vivement de la BIBLIOTHÉQUE. Il n'en restait plus que les tablettes. La crainte de la révolution, ou la fureur des révolutionnaires, l'avaient depuis long-temps dépossédée de tout ce qui ressemblait à un *livre*. L'intérieur de la salle était peint en blanc. Je comptai onze divisions perpendiculaires. D'après le peu d'espace laissé entre les tablettes supérieures, il faut que la collection des *in-douze* ait été considérable. Les désignations de chaque classe étaient tracées en lettres blanches sur un fond gros bleu. Les *Bibles* occupaient la première division, les *Pères* la seconde : il paraît aussi qu'on attachait une égale importance aux ouvrages des *Hérétiques*, et à ceux qu'on range dans la classe des

litteræ humaniores, puisqu'un espace égal était réservé à l'une et à l'autre de ces divisions.

Je fis une question précise à mon guide, et j'appris qu'un jour de la révolution avait suffi pour vider la pauvre bibliothéque. A la vérité, la salle est fort petite. Il y avait quelque chose d'extrêmement pénible dans l'aspect de ces ruines prématurées. Gros murs, appartemens spacieux, encore assez fraîchement décorés, mais déserts!... Des fenêtres de l'édifice, particulièrement de celles qui donnent sur les derrières, l'œil découvre dans leur entier ces vergers autrefois chargés de fruits, ces potagers abondans, ces promenades ombragées. Riche par sa nature, précieux par le voisinage d'une grande ville, un tel domaine chez nous reprendrait en quelques années sa beauté, sa fertilité premières, et charmerait les yeux d'un éclat tout nouveau. Que les débris de l'architecture ecclésiastique sont intéressans! comme la maison du Seigneur semble plus sainte au milieu d'un pareil paysage! L'aspect de ces lieux était en harmonie avec les sentimens de mon cœur; là, pour la première fois depuis que le *tran-tran* de Rouen n'étourdissait plus mes oreilles, je trouvais tout ensemble le calme des champs et la majesté de notre vieille architecture; je l'avoue, j'éprouvai, en quittant Saint-George, une émotion difficile à décrire. Nous revînmes à l'auberge; les chevaux nous attendaient; le cabriolet était prêt

à nous recevoir; nous montâmes, et le postillon fouetta pour *Duclair.*

La journée était encore plus aimable, s'il est possible, qu'auparavant. En jetant les yeux sur mes instructions, je trouvai que nous devions visiter, en passant, les restes d'un vieux château à *Lafontaine*, hameau situé à environ deux milles anglais de *Saint-George*. Ces restes, cependant, ne sont que des fragmens de ruines, si je puis m'exprimer ainsi: elles offrent néanmoins quelque intérêt, mais ne sont pas non plus sans danger. Des portions de murs à moitié rompus sont l'unique soutien d'une chambre où se trouve une cheminée doublement curieuse par sa construction et les ornemens qui la décorent. Dans le court espace de dix minutes, M. Lewis en fit une esquisse légère, mais caractéristique. Je dis que ces fragmens ne sont pas sans danger; en effet, plusieurs parties, notamment le plancher supérieur de cette chambre, formé de cailloux et de mortier, ont perdu leur aplomb, et menacent de tout écraser au-dessous d'eux. Apercevant une large ouverture ou lucarne, à la hauteur moyenne du mur extérieur, j'y arrivai au moyen d'un lierre vigoureux qui tapissait la muraille, et découvris alors tout le paysage devant moi. Depuis quelque temps la Seine avait cessé de se montrer à nous; mais je retrouvai, de ma lucarne, une vue admirable de ce fleuve majestueux qui s'élargissait de plus en plus

dans son cours; à gauche, et dans un lointain qui en adoucissait encore les nuances, paraissait l'antique et belle église que nous venions de quitter. La verdure des haies, des arbustes et des bois, tranchait d'une manière éclatante avec les pommiers aux fleurs de pourpre, et les poiriers aux fleurs de neige. Pour un peintre, ou plutôt, d'après les principes rigoureux de la peinture, il n'y avait rien dans ce paysage qu'un artiste eût jugé digne de son pinceau, parce qu'il n'aurait trouvé là ni premier plan, ni second plan, ni perspective. A tout prendre néanmoins, vous eussiez préféré cet aspect, même aux bois d'Hobbima, aux frais ruisseaux de Ruisdaël, et aux riches herbages de Cuyp. J'avoue d'ailleurs que ce charmant paysage était redevable d'une grande partie de ses attraits au brillant azur du ciel et à la douceur de la température; j'avoue encore que les parfums exhalés par ces milliers de fleurs épanouies, ajoutaient infiniment au plaisir du spectateur; mais il est temps de quitter cette élévation et de songer à gagner Duclair.

Duclair est situé sur le bord même de la Seine, qui, en cet endroit, ressemble parfaitement à un lac. Nous nous arrêtâmes à l'auberge pour laisser reposer nos chevaux. M. Lewis, comme à l'ordinaire, alla chercher quelque position favorable où il pût exercer ses crayons. Moi, cependant, j'entrai en conversation avec l'aubergiste et sa fille, âgée d'environ vingt-deux ans, d'un extérieur fort dis-

tingué, et paraissant bien élevée. Elle allumait un grand feu de bois pétillant, pour faire cuire une *alose*, destinée aux voyageurs de la diligence qu'on attendait dans une demi-heure. Les Français n'imaginent pas qu'ils puissent jamais employer assez de beurre dans la préparation de leurs alimens. Un homme à tempérament bilieux eût été saisi de convulsions à la vue de l'énorme morceau de beurre que cette jeune et active cuisinière jugeait indispensable pour la coction de son *alose*. J'exprimai ma surprise; la jeune femme se mit à rire, et ajouta *qu'on ne pouvait rien faire dans la cuisine sans le beurre*. Je vous dirai en passant que l'*alose*, qui rappelle un peu le goût de notre *maquereau*, est un gros poisson, délicieux, et que nous avions grand soin de demander pour la table d'hôte à Rouen. Dégagé des flots de beurre où il nage, ce poisson n'est pas seulement un mets délicat, c'est encore une nourriture très substantielle; je lui donne, sans balancer, la préférence sur tous les *item* gastronomiques de *Juliana Berners* et d'*Isaac Walton*.

L'auberge est située sur le bord de la route, au pied d'une roche de terre calcaire assez élevée. L'autre bord du chemin est baigné par la Seine. Je pris une chaise et m'assis en plein air à côté de la porte, jouissant ainsi de la brise, et fort disposé à jaser avec le maître du lieu. Il s'en aperçut, s'approcha, et m'aborda d'un ton de familia-

rité assez plaisant. « Vous êtes de Londres, monsieur ? — Oui. — Ah ! monsieur, je ne pense jamais à Londres sans éprouver beaucoup de chagrin. — Comment cela ? — Monsieur, je suis l'unique héritier d'un riche banquier qui mourut en cette ville avant la révolution. Il était l'associé d'un Anglais. Ne pourriez-vous m'aider, en cette occasion, de vos avis et de vos services ? — Je répondis que mes avis et mes services valaient, à la lettre, moins qu'une obole ; mais qu'enfin, tels qu'ils étaient, je les lui offrais de bon cœur. — Votre fille, monsieur, n'est-elle pas mariée ? — *Non, monsieur, elle n'est pas encore épousée; mais je lui dis qu'elle ne sera jamais* HEUREUSE *avant qu'elle le soit.* » Sa fille, qui avait prêté l'oreille, fit quelques pas vers nous, puis, tournant la tête, répliqua d'un air plein de malice : *Ou malheureuse, mon père !* Dans la suite de l'entretien, le bon aubergiste parut oublier tout-à-fait son désappointement douloureux de ne pas succéder comme héritier au riche banquier de Londres. Je suis loin cependant de l'accuser de forfanterie.... Mais les Français sont d'admirables maîtres en fait de variété. Dans les sujets ordinaires de discussion, leur langage *passe* aussi rapidement que la flèche d'un Indien,

From grave to gay, from lively to severe.
« Du grave au doux, du plaisant au sévère. »

Les chevaux étaient rafraîchis ; le fouet du pos-

tillon éveilla les échos du lieu, et obligea M. Lewis de quitter la retraite paisible d'où il dessinait quelques vues. On nous pria de *monter*, et quoique nous n'eussions pas dépensé un sou chez les bonnes gens de la maison, ils nous aidèrent à nous placer dans le cabriolet, et nous dirent cordialement adieu. Comme je demandais la route de Jumièges : « Ah ! vous voulez donc voir, messieurs, cette fameuse abbaye ? maintenant il n'en existe que les débris, » se mit à dire le verbeux aubergiste. Je le remerciai de sa politesse, lui souhaitai, ainsi qu'à sa fille, toute sorte de bonheur; et nous partîmes au grand trot pour cette ABBAYE DE JUMIÈGES autrefois si fameuse.

Vous souvenez-vous, mon cher ami, de cette soirée d'hiver, si froide, pendant laquelle, faute d'autre lecture, nous imaginâmes de feuilleter les *Scriptores Historiæ Normannorum* de DUCHESNE? *Guillaume de Jumièges* y occupant un grand nombre de pages, nous jugeâmes qu'il nous faudrait recourir au précieux volume in-folio, intitulé *Neustria pia :* en le parcourant, il nous sembla aussitôt converser avec les premiers fondateurs et les augustes bienfaiteurs de ce vénérable établissement. Je m'attendais peu alors qu'il m'arriverait un jour de promener mes rêveries dans l'enceinte de cette abbaye; je devrais dire au milieu des ruines de cette abbaye, non moins fameuse autrefois par ses écoles que par la richesse et la célé-

brité du monastère lui-même. Oui, mon ami, j'ai vu, j'ai contemplé les ruines de Jumièges, et je me trouve depuis *mihi carior*. Combien *** va me porter envie quand il entendra parler de mon bonheur !

Mais je connais votre esprit méthodique, et vous m'en voudriez, si je sautais de Duclair à Jumièges avant d'avoir fait un quart de lieue sur la route. A la bonne heure; mais n'oubliez pas, puisque vous aimez le babil, que vous devez vous attendre à des bagatelles. A gauche de Duclair, toujours sur les bords de la Seine, est Marivaux, pays riche par sa culture, et très pittoresque par sa position. Là, sont des jardins en amphithéâtre, des jets d'eau, des berceaux de fleurs, des prairies émaillées de marguerites. C'est le séjour de *la marquise* **** (*a*), qui, parfois, y donne des fêtes. Il n'aurait tenu qu'à moi, non seulement d'admirer ce beau domaine, mais encore de recevoir l'hospitalité chez la maîtresse; car mon précieux ami, M. Leprevost, m'avait fait accepter une lettre de présentation auprès d'elle. Que devais-je faire ? En voyage, on ne saurait être partout; d'un côté, les ruines d'un édifice consacré au silence; de l'autre, les charmes d'une société ani-

(*a*) L'auteur se trompe; car il parle évidemment ici du beau domaine de *la Mailleraye*, qu'il ne peut apercevoir, et qui d'ailleurs est sur la rive opposée de la Seine.

mée, grave sujet de méditation : enfin, je fus assez sot pour préférer les ruines. Mon imagination s'échauffait à l'idée de rencontrer l'ombre de Dagobert et de Clovis, fondateurs supposés de l'abbaye (1), et d'entendre

..... *voices, through the void deep-sounding.*

« Des voix lugubres retentir sous ces voûtes immenses. »

Je me déterminai donc à laisser Marivaux derrière moi, et à ne plus perdre Jumièges de vue.

---

(1) Arthur Du Monstier, auteur du *Neustria pia*, paraît donner la préférence au second sur le premier (*) (voyez pag. 259-261 de cet ouvrage). D'ailleurs, Guillaume-Longue-Épée, et son fils Guillaume (**), ont assurément, sous ce rapport, plus de droits que Dagobert et Clovis (***), encore bien qu'il ne reste aucun vestige de l'édifice, tel qu'il existait au temps des plus anciens ducs normands. Je ne vois rien, en effet, dans les ruines actuelles qu'on puisse faire remonter plus haut que le commencement du douzième siècle (****). Toutefois, on pourrait croire que Clovis jeta les premiers fonde-

(*) C'est l'opinion générale. (Voyez Mabillon, *Annales bénéd.*, tom. 1er, p. 432 ; voyez aussi le *Gallia christ.*, t. xi, col. 185.)

(**) Lisez : et son fils *Richard*.

(***) Ceci est au moins hasardé. Si l'abbaye n'eût pas existé avant l'arrivée des Normands; si elle n'eût pas été ravagée par eux, d'abord en 841, puis dix années plus tard, il est douteux que Guillaume-Longue-Épée ait eu le mérite de l'avoir fait réparer.

(****) La grande église, celle dont on voit aujourd'hui les ruines, a été commencée par l'abbé Robert ii, en 1040. Maurille, archevêque de Rouen, en fit la dédicace en 1067, en présence de Guillaume-le-Conquérant. Il résulte de tout cela, que l'auteur se trompe d'environ un siècle.

« Nous mangerons notre volaille froide, et boirons notre vin ordinaire sur le gazon, à l'intérieur de

---

mens du monastère, d'après le sens de ces vers, tirés d'un vieux manuscrit de la Vie de sainte Bathilde, épouse du roi :

Jumegia ex natis Clodouæi dicta Gemellis,
Aucta refulgebat nongentis fratribus olim.

Jumièges devait donc être un établissement considérable au temps de Rollon, considéré lui-même comme le plus zélé restaurateur des édifices religieux en Normandie.

Tunc fieri delubra jubet, cellasque, domosque;
Multaque restituit, priscis subuersa ruinis
Prædia, diuitias, quo possent quæstibus absque,
Quique Monoptolemi seclusam ducere vitam.
Protinùs artificas sponsa mercede labori,
Structuras renouare parant arctando minori
Schemate, limitibus, domumque locique tenore
Archetypum : tandem fabrefucti encœnia templi.
(NEUSTRIA PIA, pag. 306.)

Guillaume, surnommé *Longue-Épée*, était fils de Rollon; et il est possible, après tout, qu'il ait le plus efficacement contribué à l'érection du monastère. Le premier abbé fut Martin (*), ou plutôt saint Martin ; car, comme saint Ouen et la plupart des principaux abbés, il fut canonisé. Parmi les priviléges accordés à l'abbaye, il s'en trouve un de notre Henri Ier. « Ce ne furent pas seulement les ducs de Normandie, dit Du Monstier, qui

(*) Il fallait dire : Depuis la fondation du monastère jusqu'à sa destruction par les Normands, on compte vingt abbés, dont le *premier* fut saint Philibert. Depuis la restauration opérée par Guillaume-Longue-Épée, jusque vers la fin du dix-septième siècle, on en compte cinquante-six autres, dont saint Martin fut le *premier*. D'où il suit que le renseignement donné par l'auteur est au moins incomplet.

l'abbaye, » dis-je à mon compagnon. « La marquise, répliqua-t-il, ne pourrait rien nous offrir de plus agréable ; » langage très peu chevaleresque. La route devenait de plus en plus sinueuse. Nous montions d'une manière sensible : bientôt nous prîmes à travers champs un chemin détourné qui devait, me dit-on, nous conduire en peu d'instans à notre destination : un chapiteau brisé, un fût de colonne rompu, de la dernière époque des Normands, abandonnés à l'aventure au pied d'une haie, semblaient déjà nous annoncer le voisinage de l'abbaye. Arrivés sur une hauteur, nous aperçûmes, pour la première fois, en face de nous, les pyramides, ou plutôt les petites tours de l'abbaye de Jumièges (*a*) (1). *La voilà*, monsieur,

---

aimèrent cet endroit, et donnèrent à l'abbaye de riches apanages, mais les rois de France eux-mêmes, et principalement Charles VII, qui y fit bâtir une maison religieuse (*), » laquelle subsistait encore au temps de Du Monstier. A la vérité, elle portait aussi les traces des excès commis par les calvinistes au seizième siècle. On observe plus haut qu'Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII, fut inhumée dans l'abbaye.

(*a*) Il ne faut pas croire que ces tours soient *petites*. L'auteur emploie ce mot, probablement par opposition à la *grande* tour du centre, dont il ne reste aujourd'hui aucune trace, et dont la flèche fut abattue dès 1573 par l'abbé Le Veneur, évêque d'Évreux.

(1) M. Cotman a publié des gravures de la façade occiden-

(*) *Domiciliumque extruxerat*, dit Arthur Du Monstier, page 317; mais *domicilium* n'a jamais voulu dire *maison religieuse*.

s'écria le postillon, en donnant un nouveau degré d'activité à ses éperons et à son fouet ; *voilà la belle abbaye !*

En vérité, elle était *belle* ou *jolie :* expressions plus ou moins significatives, selon les idées accessoires qu'on y rattache. Assurément elle *a été* très jolie. Nous fûmes particulièrement frappés du contraste résultant de la teinte grisâtre et presque blanche de l'édifice, et de la verdure qui couronne les collines boisées, au milieu desquelles le monastère est, en quelque sorte, encadré. « Si ces tours, dit mon compagnon, sont celles des extrémités, la tour du centre, maintenant détruite, devait être d'une vaste dimension. » Nous entrâmes dans le village, laissant à droite et à gauche quelques maisons élégantes, parmi lesquelles nous remarquâmes un presbytère mieux conditionné que ne le sont ordinairement ceux de France. Nous descendîmes, et gagnâmes une jolie petite auberge, faisant évidemment partie de quelques dépendances extérieures, ou du chapitre de l'abbaye. Une grande voûte gothique, un pilier circulaire qu'on aperçoit en entrant, attestent d'une manière non

tale, des tours, un peu en raccourci, de l'élévation de la nef, et du portail de l'abbaye. Ce dernier est un échantillon fort intéressant, sous le rapport de l'art. On en trouvera une description particulière et animée dans les *Voyages en France* du lieutenant *Hall,* in-8°, page 57, 1819.

douteuse le caractère primitif du lieu (*a*). Nous demeurâmes convaincus, à l'aspect de l'ensemble, que l'édifice entier devait être anciennement d'une très vaste étendue. Nous étions après midi, le soleil brillait dans toute sa majesté : les villageois ne tardèrent pas à entourer le cabriolet. « Voilà messieurs les Anglais qui viennent voir l'abbaye ; « mais effectivement il n'y a rien à voir. » J'informai la maîtresse de l'auberge du sujet de notre visite ; elle nous procura un guide et une clef ; cinq minutes après, nous entrions dans la nef de l'abbaye.

Que le moment soit toujours sacré, que le ciel soit toujours pur quand on pénétrera pour la première fois dans l'intérieur de cet édifice ! Quant à moi, je n'oublierai jamais cet instant. La nef dont je parle ne produit pas cet effet magique, ou cette espèce d'éclat artificiel qui résulte de la première vue de l'abbaye de *Tintern ;* mais la ruine étant plus générale, l'attention est nécessairement plus frappée. Comme à *Tintern*, le toit a disparu, mais par d'autres causes, que je dirai tout à l'heure. Les bas-côtés offrent une suite d'arcades surbaissées ; la nef n'en a point ; elle présente seulement

(*a*) Je connais parfaitement la petite auberge dont parle l'auteur. Je puis assurer qu'elle ne faisait point partie du chapitre. C'était néanmoins une *dépendance extérieure* de l'abbaye : mais oserai-je dire que c'était l'étable aux vaches ?

une (*a*) colonne en forme de pilastre ou de haut relief; le fût en est mince, et s'élève, à partir du sol, jusqu'au sommet couronné d'une espèce de chapiteau romain. La voûte et le toit n'existent plus. Parvenus à l'extrémité orientale, nous aperçûmes des ravages plus affreux encore : ils sont l'effet du temps et des *circonstances*, mais plus particulièrement de ces dernières; par ce mot *circonstances*, vous devez entendre la *Révolution.*

A la première vue de chacun des objets environnans, nous éprouvâmes des sensations de plusieurs natures. Il nous semblait, sur la terre de Normandie, terre des châteaux et des cathédrales, qu'un sentiment plus profond s'attachait à tout ce que nous avions sous les yeux; enthousiasme pardonnable à des voyageurs inexpérimentés. La chaleur avait été assez forte pour un jour de mai. Nous avancions dans l'après-midi, lorsque des nuages se rassemblèrent, et vinrent masquer accidentellement le soleil. Nous prîmes place sur un tertre de gazon, et commençâmes à dîner. A notre gauche, grâce à une démolition récente, étaient

---

(*a*) Je mets *une* pour être littéral; mais il ne sera pas inutile d'observer qu'il y a trois colonnes semblables de chaque côté de la nef. D'ailleurs, ce genre de décoration n'est point particulier à la nef de *Jumièges;* l'auteur a dû l'apercevoir dans la plupart des églises qu'il a visitées.

entassés d'énormes débris de piliers et d'arcades; à trois pas de nous, sur la droite, était le lieu même où fut inhumée la célèbre AGNÈS SOREL, maîtresse de Charles VII (*a*). Pas un seul vestige de mausolée qui marque aujourd'hui la place où le sculpteur déploya jadis tous les efforts de son art, où le dévot pèlerin s'arrêtait,

Breathe a prayer for her soul, and pass on.
« Priant pour son âme, et passant! »

Quel contraste, mon cher ami, avec le présent aspect des choses, avec ces ruines amoncelées, ces immenses débris presque entièrement recouverts de fleurs sauvages! La maîtresse de l'auberge nous ayant fait apporter des serviettes et des verres, nous dînâmes au milieu de la scène que je viens de décrire, et non sans éprouver des émotions peu communes. Notre premier toast (mouvement bien naturel sans doute) fut pour « la chère vieille Angleterre, et tous ceux qui l'habitent! » Peut-être un convive plus enthousiaste aurait bu à la mémoire de ceux qui reposent dans l'enceinte de l'abbaye; mais nous sacrifiâmes vo-

(*a*) Le cœur et les entrailles seulement; le corps d'Agnès fut enterré à Loches. Belleforest donne la description du tombeau de cette femme célèbre, dans l'église de Loches, et il est remarquable que cette description puisse très bien servir pour le mausolée qui était à Jumièges. (Voy. BELLEFOREST, *Cosmog.*, tom. 1er, part. 2, col. 31, 32, folio 1575.)

lontiers des morts inconnus à des vivans bien aimés. Plus d'une fois, cependant, il faut que je l'avoue, je sentis dans mon cœur une sorte de velléité romanesque, qui me portait à faire une libation en l'honneur de ..... pure velléité néanmoins, et qui passa comme passent toutes les velléités du monde.

L'atmosphère devint pesante; en regardant à travers quelques châssis brisés de fenêtres sans vitraux, je remarquai que les nuages devenaient à chaque instant plus épais; un bruit lointain de tonnerre vint même frapper nos oreilles. Cependant le soleil brillait toujours, quoique voilé par intervalles. Ces nuages s'étant rapprochés de nous, semblèrent flotter, si je puis le dire, autour de l'abbaye; leurs nuances, pourprées ou rembrunies, contrastaient de la manière la plus pittoresque avec la teinte pâle des murailles. M. Lewis se leva pour aller jouir d'une vue plus générale. Quant à moi, je ne voulus point quitter le voisinage d'Agnès Sorel, et je demeurai tranquillement sur le tertre, malgré deux grands éclairs qui vinrent se croiser devant moi. — Tout à coup la scène changea comme sous la baguette d'un puissant magicien. Le tonnerre gronda; mais il ne fit que gronder. Cette phalange menaçante de nuages chargés de bitume, se dissipa peu à peu, et se fondit insensiblement dans la teinte uniforme et paisible, qui annonce ordinairement le coucher du soleil. Notre

repas terminé, nous nous disposâmes à visiter en détail les ruines qui avaient survécu, non seulement à la Révolution, mais à l'avidité du propriétaire actuel, homme *opulent*, demeurant à Rouen, qui trafique à plaisir de chaque pan de mur encore debout ou renversé, pour le misérable gain qu'il retire de la vente. Je ne crains pas de le dire, tous les corps constitués de Rouen, le maire en tête, devraient se placer entre ce riche impitoyable et l'abbaye, victime de sa brutale avarice et de sa barbarie. (*a*)

Nous montâmes l'escalier de pierre dégradé de la tour de gauche, en entrant par le portail occidental, et parcourûmes le dessus des voûtes des deux ailes, recouvertes de terre, d'herbe, de ronces et de fleurs sauvages. Point de toit qui les surmonte; elles sont exposées nues aux injures du temps, de sorte qu'elles ne peuvent manquer de céder bientôt, et d'aller grossir l'énorme tas de ruines accumulées au-dessous d'elles. En effet, je remarquai (je ne me souviens pas à laquelle des deux voûtes), je remarquai, dis-je, une horrible crevasse, menaçant de laisser choir plusieurs milliers pesans de débris. L'escalier de la tour de droite est maintenant impraticable (*b*); mais

(*a*) Laius est mort........

(*b*) L'escalier de la tour de droite devait être praticable en 1818, puisqu'il l'est encore aujourd'hui (1825).

nous poursuivîmes notre route *en spirale* jusqu'au sommet de la tour de gauche. Un spectacle magnifique se présenta dès lors à nos regards au-dessous et autour de nous. L'ensemble de l'abbaye formait un tableau plein d'intérêt, où se mêlait pourtant je ne sais quel effroi. L'extrémité orientale n'était plus guère qu'un monceau de ruines ; au centre, les débris encore subsistans de la lanterne ou tour carrée, laissaient deviner la grandeur de ses dimensions primitives ; le toit de la nef avait entièrement disparu ; pas un seul fragment que l'œil pût encore distinguer. Cette scène de désolation sacrilége laisse en défaut l'imagination elle-même. Où étaient la maison abbatiale, le réfectoire, le chapitre et les cloîtres ? Peut-être tout cela n'est-il plus aujourd'hui que du domaine des conjectures (*a*). Quoi qu'il en soit, les matériaux sont dans un état parfait de conservation ; je veux dire que la pierre est toujours dure, d'un grain ferme, et d'une blancheur remarquable.

L'abbaye est dans une position charmante, au pied de collines légèrement ondoyantes, et à deux ou trois cents pas de la Seine (*b*). En cet endroit le fleuve coule lentement, et serpente au

---

(*a*) Pour un étranger qui n'a pas de guide avec lui ; car *la place* de ces diverses constructions est encore bien connue.

(*b*) Peut-être fallait-il dire que la Seine se trouve entre ces collines et l'abbaye.

bas de coteaux couronnés de bois. De notre position élevée, tout présentait le tableau de l'abondance, du bonheur et de la prospérité, tout, excepté les silencieux et magnifiques débris du vénérable édifice que nous avions sous les yeux. Il est trop vrai que Jumièges n'est plus qu'un squelette. Nous descendîmes, et parcourûmes le village (perdant de vue, le moins possible, l'abbaye), en faisant la conversation avec les habitans du lieu. La soirée s'annonçait d'une manière agréable; hommes, femmes et enfans étaient assis, ou folâtraient en plein air. On s'aperçut que nous désirions prendre quelques informations : il y eut bientôt cercle autour de nous. Un des assistans, particulièrement, me donna des notions exactes sur les dégâts éprouvés par l'abbaye pendant la Révolution. Le toit avait été abattu, parce qu'on voulait en avoir le plomb pour faire des balles; les bancs, les autels, les ouvrages en fer avaient été convertis en d'autres instrumens de destruction; enfin, la grande cloche avait été vendue à Rouen, au profit de certains spéculateurs exploitant une fonderie de canons (*a*). La manie révolutionnaire avait abruti l'abbé lui-même. Cet homme, que l'on peut dire

..... *Damned to everlasting fame*,

« Condamné à subir l'immortalité, »

(*a*) L'une des cloches de Jumièges est maintenant dans la tour de Saint-Ouen, à Rouen.

avait fait partie des religieux du monastère. Parvenu à la direction de l'établissement, il imagina d'employer jusqu'à la dernière pièce du mobilier pour satisfaire la meute révolutionnaire qui venait hurler chaque jour aux portes de l'abbaye. S'il eût pu du moins prétexter la violence; mais non : chef suprême du monastère, il semblait se complaire à le détruire. Ne parlons plus de ce misérable.

Après avoir satisfait notre curiosité autant que possible, mais non pas autant que nous l'aurions désiré, nous retournâmes à l'auberge, commandâmes nos chevaux, et fîmes nos préparatifs de départ pour Caudebec. L'hôtesse paraissait affligée de se séparer de nous, *tant elle aimait messieurs les Anglais qui venaient voir sa chère abbaye de Jumièges !* Il fallut traverser une seconde fois le village; ce fut l'affaire de cinq minutes. Nous dîmes adieu à l'abbaye, « un long, un bien long adieu. » Plus d'une fois nous nous retournâmes pour la voir encore, et les deux sveltes clochers à l'occident semblaient répondre avec empressement à nos vœux, en se montrant autant de fois à nos regards. Nous les apercevions encore à une lieue du gîte que nous allions chercher.

Ce gîte, c'était Caudebec. La route, depuis Jumièges, nous parut plus intéressante encore, s'il est possible, que celle qui l'avait précédée. Le so-

leil allait disparaître dans les eaux de la Seine, qui présentèrent, pendant la dernière heure du trajet, l'aspect d'une brillante nappe de pourpre. La sérénité, je pourrais dire l'éclat inaccoutumé d'un beau soir, couronnait les plaisirs d'une journée si bien remplie. Malgré les fréquentes sinuosités du chemin, nous côtoyâmes presque toujours les bords de la Seine. Sur la rive opposée, à une lieue environ en avant de Caudebec, nous vîmes le château et la terrasse de la marquise de **** (*a*) (dont je parlais il n'y a qu'un instant); beaucoup d'Anglais visitent ce domaine; l'œil se promène avec ravissement sur les arbres fruitiers qu'il y découvre; l'air est embaumé du parfum des fleurs qui l'embellissent. Un bac vous conduit en droite ligne à cette habitation, que mon imagination peuplait de valeureux chevaliers et de dames courtoises. J'allais soupirer malgré moi, en passant devant cette résidence que je supposais enchantée.... et j'ordonnai au postillon de presser sa marche vers Caudebec.

Caudebec est un gros village, disons même une petite ville. Du côté où nous arrivâmes, on descend une côte rapide pour entrer dans la place. De toutes parts, sur les hauteurs, le penchant des collines, ou dans la plaine, l'œil est frappé de l'aspect singulier des maisons, des jardins en amphi-

---

(*a*) Voyez la note de la page 257.

théâtre, et des avenues artistement taillées; mais le plus grand charme du tableau, du moins pour mes yeux d'antiquaire, c'était une belle vieille église gothique, et un très beau clocher *paraissant* appartenir à un autre édifice. Cependant la nuit tombait, et nous dûmes réserver notre admiration pour le lendemain. Nous avions oublié le nom de la meilleure auberge, chose essentielle néanmoins, et qu'il faut toujours avoir dans son *memento*. En conséquence, et conformément aux instructions que nous reçûmes de quelques passans, nous descendîmes à la première hôtellerie qui se trouva sur notre chemin. Assurément elle avait une apparence des plus chétives, et les plus étroites dimensions; mais nous étions las, et fort aises de trouver un endroit pour nous reposer. Après avoir retenu nos lits, nous sortîmes dans le village (*a*). Une avenue d'arbres au bord de l'eau, je veux dire de la Seine, attira promptement notre attention. La lumière d'un café, assez élégamment décoré, nous invita promptement aussi à entrer pour nous rafraîchir. Il faisait alors entièrement nuit. Dans cet endroit écarté, au milieu de toutes ces maisons d'un aspect modeste, nous fûmes également surpris et charmés de la propreté et de la bonne tenue qui régnaient à l'intérieur du café.

(*a*) L'auteur dit tantôt ville, tantôt village; mais Caudebec est réellement une petite ville.

Nous demandâmes du thé ; le nom de ce breuvage, si connu en Angleterre, fit avancer une femme d'un certain âge, et d'un extérieur distingué. Elle m'adressa la parole en français ; mais il me fut aisé de reconnaître dans son langage un mélange anglo-gallican. Une réponse leva bientôt toute incertitude, et nous eûmes la satisfaction réciproque de reconnaître l'un et l'autre un compatriote. Elle m'apprit qu'elle demeurait depuis quatorze ans dans cette maison ; que la maîtresse était une femme belle et vertueuse, mais accablée par le malheur. « Permettez-moi, ajouta-t-elle, d'aller chercher sa fille pour faire votre thé : nous causerons ensuite plus à notre aise. »

A son retour, nous reprîmes sur-le-champ notre bavardage sans suite. Assurément cette femme aimait beaucoup à parler; mais le thé était bon, la crème aussi, les œufs également, voire même le pain et le beurre: en un mot, nous fîmes un repas délicieux. De temps en temps quelques chalands, qui paraissaient être des gens de campagne, vinrent se régaler, moyennant quelques sous, d'un verre d'eau-de-vie. Rien n'annonçait d'ailleurs qu'ils fussent disposés à s'enivrer. Un lustre suspendu au plafond répandait une vive clarté dans la salle; et, comme on voyait rarement des Anglais dans le village solitaire de Caudebec, ces chalands nous regardaient avec des yeux qui exprimaient la surprise. « Il faut venir prendre votre café ici de-

main, nous dit notre bonne compatriote ; il est parfait dans cette maison. » Il fut convenu que nous viendrions déjeuner le lendemain, et nous prîmes congé, retournant dès lors à notre humble hôtellerie, où nous étions attendus par deux bons lits, garnis de draps dont la blancheur effaçait l'éclat de la pierre la mieux conservée qui restât encore dans l'abbaye de Jumièges. Ici, et avant de me coucher, je terminai le récit de mes opérations pendant la journée..... Voilà, je pense, une belle et excellente occasion de souhaiter le bonsoir à mon ami. Adieu donc, et feuilletez votre *Neustria pia* pour vous mettre bien au fait des antiquités de l'*abbaye de Jumièges.* (*a*)

(*a*) J'oserai cependant inviter l'ami de l'auteur à se défier quelquefois des renseignemens que lui fournira Du Monstier. Pour ne parler que de Jumièges, je citerai l'histoire, ou plutôt le conte absurde, des *énervés*, supposés fils de Clovis II. (Voyez, pour la réfutation de ce fait, les *Annales bénéd.*, t. II, p. 290 et 313.)

LETTRE XI.

CAUDEBEC. — LILLEBONNE. — BOLBEC. — TANCARVILLE. — CHATEAU DE MONTMORENCY. — HAVRE-DE-GRACE.

Ma dernière lettre se terminait par une scène de nuit à Caudebec; celle-ci commence par une scène du matin dans la même ville. M. Lewis, qui emprunte ordinairement les ailes de l'alouette, était levé avant six heures, et avait mis ses crayons en activité très peu de temps après avoir trouvé une position favorable. Je vous ai dit, dans ma précédente lettre, que Caudebec se composait irrégulièrement de jardins en amphithéâtre, de maisons de campagne et de hautes terrasses. M. Lewis prit son point de vue, à vol d'oiseau, de l'une de ces éminences, qui commandait parfaitement la grande rue de la ville. Le soleil était pur, éclatant; ses feux embrassaient à la fois les vastes sinuosités de la Seine, la tour, le clocher de l'église, et les avenues délicatement taillées des promenades publiques (*a*). Sur le papier, on prendrait

(*a*) Le texte dit : des *jardins publics ;* il n'y en a point à Caudebec.

ces dernières pour un ancien aquéduc. Au premier plan, sur la terrasse murée, se trouvaient plusieurs jeunes filles, les unes assises, les autres cueillant des végétaux; l'une d'elles s'occupait à lire. Un artiste habile ne laisse point échapper une occasion de cette nature; et M. Lewis parvint à saisir, à coordonner cet ensemble avec un talent dont je fus vraiment émerveillé.

Quant à moi, par miracle, j'étais levé avant neuf heures. L'église attira d'abord mon attention. Eu égard aux limites étroites de la ville, cette église est réellement un édifice remarquable. Je le crois de la première partie du seizième siècle, ou de la dernière du quinzième (*a*). Je parle de l'extérieur en général, et d'une grande portion de l'intérieur. Une de ces petites mauvaises portes, tapissées d'une serge verte, n'était fermée qu'à moitié; j'entrai, espérant beaucoup de l'examen que j'allais faire. On eût dit, en vérité, que les vitraux échauffaient l'église, à voir la richesse et la variété de leurs couleurs. Ils sont en grand nombre, et représentent, pour la plupart, des personnages agenouillés, assez petits si l'on veut, mais portant tous les caractères d'un dessin d'après nature. Ces vitraux sont, en général, de la première moitié du seizième siècle; et j'avoue qu'en voyant ces charmans échantillons de l'ancienne peinture

(*a*) La nef fut commencée en 1416.

sur verre, je brûlais du désir de placer un artiste devant chaque fenêtre, afin de pouvoir emporter en triomphe, dans un vaste carton, une copie fidèle de tout ce que j'avais sous les yeux. Dans quelques unes des physionomies, je crus reconnaître la manière de LUCAS CRANACH, et même de HANS HOLBEIN. Je ne dois pas vous laisser ignorer une circonstance intéressante, qui ajoutait encore à la magie du tableau. Je vous ai dit, en parlant des églises de France, qu'on y remarquait des entrées et des sorties continuelles de personnes pieuses, femmes pour la plupart. La nef et les bas-côtés sont entièrement garnis de chaises en paille, où viennent s'agenouiller les fidèles, mais de manière que la chaise est toujours dans une position oblique ou vacillante. Sur une de ces chaises, et dans cette position oblique, se tenait à genoux une jeune femme. La régularité parfaite de ses traits répondait à la touchante expression de sa physionomie. Vous-même, si sévère en matière de goût, vous-même auriez jugé son profil accompli. Elle avait de grandes boucles d'oreilles rondes, et portait le costume normand, bleu et cramoisi. Elle était placée devant une statue de la Vierge. Le mouvement de ses lèvres annonçait qu'elle priait; ses yeux levés et ses mains jointes exprimaient la ferveur de sa prière. Le soleil donnait en plein sur la fenêtre vis-à-vis de la jeune femme, dont la figure, à ce moyen, s'animait de l'éclatante couleur

des vitraux. Ses yeux se tournèrent de mon côté, mais sa bouche et ses mains conservèrent leur pieuse expression. Sous le rapport de l'*effet*, jamais personnage, dans l'attitude de la prière, ne se présenta peut-être d'une manière plus intéressante, quant à la personne et quant au lieu.

Il y a beaucoup de chapelles latérales et de nombreuses figures de saints dans l'église de Caudebec. A l'extrémité de la chapelle de la Vierge est représentée une mise au tombeau, en marbre blanc, et assez remarquable, attendu que la figure du Christ est ancienne, et d'une très belle expression anatomique; mais les autres figures, qui accompagnent ordinairement celle du Christ, sont modernes, grossièrement sculptées comparativement, et insignifiantes. J'aperçus un monument mural, élevé à la mémoire de Guillaume Le Tellier, et portant la date de 1184 (*a*). Cette date n'est évidemment qu'une répétition de celle qui existait plus anciennement. Peu d'églises m'ont intéressé plus profondément que celle de Caudebec (1). En sortant, je me rendis à notre café, sur le bord de la Seine. Ce tableau matinal me parut

(*a*) Si l'auteur a vu l'inscription, il a dû se convaincre que Guillaume Le Tellier fut l'architecte principal de l'église; et si l'église est du quinzième siècle, comment Le Tellier serait-il mort dans le douzième? (Voyez la note (*a*) de la page suivante.)

(1) Le lieutenant Hall en donne une description satisfaisante,

tout-à-fait enchanteur. Rien ne saurait être plus pittoresque. La Seine, en cet endroit, n'a pas moins d'un mille de large, et décrit une courbe qui présente l'image d'un croissant parfait. D'un

que je ne vis, d'ailleurs, que plus d'un an après avoir écrit la mienne. L'extrait suivant m'a paru digne d'être cité. « Le principal objet de curiosité est l'église, dont le clocher gothique est entouré de guirlandes de roses, artistement sculptées en pierre, et régnant sans interruption jusqu'à la pointe de l'aiguille. Le grand portail ne le cède point à celui de Saint-Maclou, de Rouen, pour la richesse et la délicatesse des ornemens. L'intérieur a deux cent cinquante pieds de long sur soixante-douze de large. La nef est soutenue, de chaque côté, par dix grosses colonnes circulaires, dont les chapiteaux représentent des feuilles de vigne, et d'autres décorations plus fantastiques et non moins riches que l'acanthe corinthienne.... Dans l'une des chapelles est l'effigie grossièrement représentée de l'architecte primitif de cette église. Elle consiste en un petit squelette, dessiné en traits noirs sur une tablette adossée à la muraille. Un niveau de maçon, une truelle, et le plan d'un édifice, sont à côté de lui. Une inscription en caractères gothiques apprend que l'architecte donna certains domaines à l'église qu'il avait bâtie, et qu'il mourut en 1184. *(a)* » (*Voyage en France*, p. 47, 1819, in-8°.) J'applique ces détails à Guillaume Le Tellier, dont je viens de parler.

(*a*) Voici encore cette date de 1184; et il demeure évident que M. Dibdin a moins écrit d'après des notes prises sur les lieux, que d'après l'ouvrage du lieutenant Hall, en supposant que la citation de M. Dibdin soit parfaitement exacte. En un mot, l'inscription porte 1484. Quant à ces terres que Guillaume Le Tellier, selon le lieutenant Hall, a dû léguer à l'église, l'inscription n'en dit rien. Elle porte seulement : *Sept sols six deniers de rente.*

côté, celui de la ville, sont des promenades et des jardins, au-delà desquels on découvre de nombreuses maisons de campagne blanches. Sur l'autre rive, se déploient des prairies bornées par des hauteurs couvertes de taillis, qui descendent jusqu'au bord du fleuve. Ces taillis, à bien dire, ne sont qu'une portion de la vaste *forêt de Bretonne* (*a*), qui couronne majestueusement les éminences de la rive gauche. Comme la matinée était belle, l'effet était réellement délicieux. Au souvenir des hauteurs de Richmond, je jugeai combien le cours de la Seine, déjà si supérieur en beauté, gagnerait encore sous le point de vue pittoresque par la présence de navires, de petits bâtimens à la voile, et de joyeux pavillons continuellement agités par les vents. Le goût et l'opulence anglaise feraient de Caudebec une résidence d'été, la plus agréable qui fût au monde : la population de la ville est estimée à cinq mille âmes environ.

Nous étions réunis au café un peu après neuf heures, et nous y retrouvâmes la bonne Anglaise qui, la veille au soir, nous avait procuré du thé, *selon les règles de l'art.* L'excellence du café, je l'avoue, surpassa encore notre attente. La conversation roula particulièrement sur la localité, que

(*a*) Lisez *Brotonne;* en latin, *saltus arelaunensis*, ou *arelaunus silva*. Nos rois de la première race y avaient un palais, du côté de Vateville.

nous voulions connaître, et sur le caractère général des habitans. Notre verbeuse compatriote nous informa qu'il y avait à Caudebec une brasserie dirigée par un Écossais, lequel était, de plus, intéressé dans un commerce de charbon de terre. Ce dernier renseignement excita notre surprise, attendu que le bois abonde en Normandie (*a*); mais il est vrai que la génération présente vit dans une insouciance complète de l'avenir. Dans le voisinage immédiat des grandes villes, même de Rouen, le pays est dénué d'arbres, et personne ne pense à planter. Laissez passer vingt-cinq ans seulement, je demande alors où sera le chauffage des Français? Déjà même cet article est d'un prix excessif par toute la France. Sachant que nos amis de ..... avaient quelque projet de louer une maison d'été dans ces environs, j'en fis part à notre compatriote, en lui demandant si elle voulait s'intéresser en ma faveur. « Sortons vite, me dit-elle, il y a précisément au bord de l'eau une maison vacante, et qui ferait parfaitement votre affaire. » Nous payâmes notre dépense (trois francs par tête) et quittâmes sur-le-champ le café.

Mais jugez de mon étonnement, lorsqu'en sortant de la salle je vis la rivière dans une extrême agitation. La masse entière des eaux se levait per-

(*a*) Encore quatre ou cinq lignes, et l'auteur va se trouver en contradiction manifeste avec lui-même.

pendiculairement, pour ainsi dire, et de larges vagues roulaient, en bouillonnant, les unes sur les autres. C'était l'*arrivée du flot.* Dans l'espace d'un quart d'heure la crue des eaux était de plus de deux pieds. Chez nous, vous pouvez vous le rappeler, les marées de la Severn présentent un phénomène semblable. J'ai vu la rivière, à Glocester, monter *tout à coup* de huit à dix pieds, faisant jaillir des flots d'écume, en raison du rétrécissement progressif de ses rives. Alors, et comme par enchantement, toutes les embarcations, grandes et petites, se trouvaient au niveau des prairies. Le flot à Caudebec, quoique de nature pareille, n'est pas de force égale. Il monte par degrés, quoique d'une manière très sensible; et pendant le temps que nous mîmes à gagner la *maison à louer*, les eaux n'avaient pas moins de *sept* à *huit* pieds d'élévation.

Comme il faut que je vous dépeigne une bonne maison à louer en Normandie, c'est à vous de lire patiemment ce qui suit. Un mur extérieur, avec porte cochère, fixa d'abord notre attention. Nous ne pouvions voir ce qui était derrière, et vous connaissez cet adage: *Omne ignotum pro magnifico.* Nous tirâmes un cordon de fil de fer, espérant bien qu'il allait mettre en jeu une sonnette; mais nous tirâmes long-temps sans être favorisés d'aucun son. Les effets ne sont qu'en raison des causes, *et vice versâ.* Or, il se trouvait que la

sonnette n'avait point de connexité avec le cordon, simplement parce que le cordon n'avait point de connexité avec la sonnette : en d'autres termes, parce que le cordon était cassé depuis six mois. Il fallut frapper avec le poing ; nous entrâmes ; à gauche était une remise ; au-dessus, un bon grenier à foin ; en bas, une écurie (sans séparations comme à l'ordinaire) pour cinq chevaux. La maison était longue et basse, garnie d'épaisses jalousies blanches, en assez mauvais état. Il y avait une suite d'appartemens considérable, mais de la plus triste apparence. Point de mobilier au rez-de-chaussée. La salle à manger, pavée en carreaux, offrait de bonnes dimensions ; les appartemens du fond ressemblaient à des boudoirs. La cuisine, tout à côté, paraissait fort incommode ; pas une broche, écuelle ou casserole. Au premier étaient les chambres à coucher, garnies de lits ; plus, un salon convenable, avec un meuble de velours jaune, y compris les chaises. En face, le jardin et la rivière formaient un point de vue extrêmement agréable. Le goût d'un Anglais eût fait de ce jardin un petit *paradis*. Les appartemens du fond, comme ceux d'en bas, avaient l'apparence de boudoirs. De chacun d'eux on découvrait le circuit formé par la Seine, et la vue, prise de la chambre à gauche, aurait échauffé l'observateur de la nature au cœur le plus glacé. Cette position était charmante sans doute ; mais un

aspect d'abandon se faisait remarquer jusque dans les cytises aux grappes d'or. Quant au buis qui bordait les allées de sable, buis et allées avaient besoin d'une révolution complète; je veux dire qu'il fallait tailler l'un, redresser et niveler les autres. D'ailleurs il aurait fallu louer des meubles; et, sans compter ce surcroît de dépense, il ne fallait pas espérer, nous dit-on, obtenir la maison à moins de huit cents francs pour trois mois : somme très considérable assurément pour cette ville écartée de Caudebec.

Nous ajoutâmes à cette expédition une promenade sur les hauteurs de la ville, promenade dont j'eus lieu d'être fort satisfait; après quoi étant rentrés à notre humble auberge, nous fîmes disposer le cabriolet, et demandâmes notre compte, lequel ne nous parut rien moins que modique, attendu que nous n'avions pas logé précisément dans un hôtel royal. Deux vieilles femmes, qui se ressemblaient par l'âge et par la figure, se présentèrent au moment où nous montions dans le cabriolet; l'une était la maîtresse, l'autre la domestique. « Mais, monsieur, dit l'une d'elles, noubliez pas, je vous prie, la fille de chambre. — Rappelez-vous que vos souliers ont été supérieurement décrottés. » Je tirai un franc de ma poche, et j'allais le donner à celle que je prenais pour la domestique, quand on me dit que c'était la maîtresse. « N'importe, monsieur, c'est à ce moment

que je suis fille de chambre; quand vous serez parti, je serai la maîtresse. » Le postillon parut s'amuser autant que nous de cette repartie. Après avoir dit adieu à la digne Anglaise qui demeurait depuis si long-temps en cette ville, et qui semblait regarder ses compatriotes comme des oiseaux de la plus rare espèce, nous partîmes pour Lillebonne.

Nous avions à peine fait la moitié d'un mille, que nous commençâmes à monter. Nous nous trouvâmes bientôt sur ces hauteurs que l'on découvre de la promenade, ou *place du Café*. Nous éprouvions un charme inexprimable à l'aspect du printemps dans toute sa force. Le mélèse était encore pittoresque (*a*); le coudrier et le noisetier étalaient un épais feuillage, d'une teinte à la fois tendre et vive; le châtaignier resplendissait sous sa couronne de fleurs; le tilleul et le hêtre prodiguaient déjà les prémices de leur splendeur future; la terre était entièrement cachée sous le riche vêtement de la tribu plus modeste des buis et des cytises (*b*), pendant que les bourgeons colorés

---

(*a*) Le mélèse quitte ses feuilles l'hiver. Ceux que l'auteur a *cru voir* sur la route, les avaient probablement encore. (Voyez la note suivante.)

(*b*) J'ai grand'peur qu'il n'y ait, sur la route de Caudebec à Lillebonne, ni cytises ni mélèses. On en trouve dans le parc

des pommiers et des poiriers tranchaient toujours sur de vastes nappes de feuillages, et parfumaient l'air de leurs émanations délicieuses. C'était la Suisse en miniature. C'était tout ce que l'on voudra. Quant à moi, je ne sais qu'une chose; c'est qu'il me semble qu'un homme, au milieu de cette profusion de délices, aurait pu vivre dans un enchantement perpétuel, en relisant jusqu'à la fin de sa carrière mortelle les *fabliaux* des vieux bardes normands. Nous montions toujours visiblement; la côte, de temps en temps, était même très rapide; et lorsque nous pouvions découvrir quelques sinuosités de la rivière, nous avions sous les yeux des beautés pittoresques qui surpassaient tout ce qu'on pourrait imaginer de plus merveilleux en ce genre. Charmant spectacle, éclairé par les rayons d'or d'un soleil éclatant, sous l'azur d'un ciel printanier ! N'oublions pas ici ma chère église de Caudebec; elle s'élevait au milieu de ce panorama délicieux, projetant au loin les ornemens de sa parure gothique : on eût dit à sa teinte grise, à son aspect vénérable, d'un majestueux vieillard entouré d'une jeunesse folâtre. C'était une ombre heureusement combinée dans l'harmonie générale du tableau. Cependant nous montions encore, et toujours de plus en plus; depuis quelques instans

de la Mailleraye, et à Villequier; mais M. Dibdin ne pouvait les apercevoir de la route.

nous avions quitté le cabriolet, et cheminions sur nos jambes. « Ma foi, messieurs, s'écria le postillon, il me paraît que nous allons monter jusqu'au ciel; mais, pour mes pauvres chevaux, monsieur, ils seront bien fatigués. Il faut qu'ils mangent un bon dîner. — Ils le mangeront à Lillebonne, répliquai-je. — A la bonne heure donc; messieurs, montez, je vous prie : Lillebonne est un peu loin d'ici, et, pour y arriver à midi, il faut les fouetter un peu. » Cela dit, nous montâmes. Au haut de la côte, un des chevaux devint difficile et rétif. Oubliant alors tous ses sentimens de compassion, le postillon se mit à le travailler de ses éperons et de son fouet, et ne cessa qu'après l'avoir fait courir au grand galop l'espace d'une demi-lieue de France environ. Au bout de cinq minutes, toute la scène pittoresque était derrière nous. Le cabriolet s'élança dans des sentiers de traverse au milieu de la campagne, dont chaque pouce était dans un état admirable de culture, et nous demandions, à tous les détours, la route la plus courte pour arriver à Lillebonne.

Nous nous trouvâmes bientôt sur un chemin dur, étroit, pierreux; c'était évidemment une voie romaine. Peu de temps après, nous aperçûmes Lillebonne, et y fîmes notre entrée. Cependant le ciel s'était couvert; une petite pluie fine vint à tomber, et le temps était sombre, contre l'ordinaire, lorsque nous arrêtâmes, conformément

à nos instructions, juste vis-à-vis de la porte de l'ancien château (1). Il est vénérable, en effet, ce

(1) Ce château est bien décrit par le lieutenant Hall, qui a aussi donné la gravure en bois, mais trop grossièrement exécutée, des murs découverts dans le *théâtre romain* adjacent. Il pense que ce dernier était la *Julia bona* de Ptolémée et d'Antonin (*). Il suppose aussi que la vieille tour circulaire, normande, ci-dessus mentionnée, servait de prison. Sur la pierre formant la clef de la voûte à l'étage supérieur, qui est tombé depuis, était gravé un écusson, portant : « Écartelé au 1er et au 4e, trois menottes sur de petites barres ; au 2e et au 3e, cinq bossettes (peut-être des besans), avec un écusson à trois petites barres sur le tout. » (**) (*Voyage en France*, page 52.)

(*) Si le lieutenant Hall a dit cela, et je le crois, puisque M. Dibdin l'assure, il a émis une opinion très singulière assurément.

(**) Mon savant confrère M. A. Leprevost a étudié cet écusson avec le soin le plus scrupuleux ; je le savais. Je l'ai prié de me communiquer ses idées à cet égard, et il a bien voulu me donner la note suivante, que je transcris textuellement :

« La description de cet écusson ne nous donne pas une haute idée des connaissances héraldiques, ni de l'exactitude de M. le lieutenant Hall. Ayant été consulté sur l'interprétation du passage ci-dessus, nous nous sommes d'autant plus volontiers déterminé à rétablir les faits, que nous nous sommes occupé d'une manière toute particulière de l'explication de ces armoiries, qui avaient embarrassé plusieurs savans, et donné lieu à beaucoup de discussions. Elles ne renferment réellement ni *menottes* ni *petites barres*. L'écu est écartelé : au 1er et 4e, vairé ; au 2e et 3e, chargé de 5 tourteaux ou besans, 2, 1 et 2 ; sur le tout, un autre écu en abyme, à trois fasces.

« Nous croyons avoir mis hors de doute que ces armes appartiennent à la maison de Rieux-Rochefort, qui posséda Lillebonne pendant une partie des quinzième et seizième siècles, au droit de

château normand; elles sont immenses les ruines qui ont survécu. Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai, en l'apercevant à travers le feuillage délicat du peuplier et les fleurs émaillées du pommier. Il est situé sur le bord de la route, à gauche. Une vieille tour ronde, qui paraît être du temps de Guillaume-le-Conquérant, frappe d'abord l'attention. Les pierres sont larges, considérablement espacées. C'est là, dit une tradition encore adoptée, que Guillaume convoqua ses barons, et que fut résolue l'invasion de l'Angleterre : nouveau motif, pour un Anglais, d'être vivement ému à l'aspect du lieu. Nous descendîmes, et envoyâmes le cabriolet à l'auberge, en recommandant au postillon de dîner, et de faire dîner ses chevaux sans délai. Quant à nous-mêmes, nous résolûmes de commander à notre estomac jusqu'au moment d'arriver à *Bolbec;* nous avions d'ailleurs devant nous assez de pâture d'une autre

---

Jeanne de Harcourt, dame de Rieux, et qu'elles doivent être interprétées ainsi : Au 1er et au 4e, vairé d'or et d'azur, qui est de Rochefort; au 2e et 3e, d'azur à 5 besans d'or, qui est de Rieux (ces besans ont depuis été portés à dix); sur le tout, de gueules à deux fasces d'or (et non trois, comme on les voit ici par une inadvertance du sculpteur), qui est de Harcourt.

« La détermination de cet écusson était fort importante pour l'histoire des seigneurs de Lillebonne, et pour la fixation de l'époque de construction de la tour; c'est ce qui nous a engagé à en faire l'objet de recherches particulières, et à en consigner ici le résultat.

A. Leprevost. »

espèce pour satisfaire nos appétits intellectuels pendant une bonne heure au moins. Nous frappâmes à la porte massive; on nous admit sur-le-champ.

Plusieurs vaches paissaient dans la cour, qui n'est plus maintenant qu'un herbage. Devant nous étaient, à n'en pas douter, les ruines d'une grande chapelle ou église, peut-être du quatorzième siècle. Les murs extérieurs descendaient perpendiculairement jusqu'au bas d'un fossé profond et sans eau. A la partie formant l'angle droit de l'édifice était un potager planté de pois, que le propriétaire se vanta de voir figurer sur sa table dans cinq jours. Il me parut très probable qu'il pourrait satisfaire sa vanité; car je ne vis jamais, je crois, une plus belle végétation sur un plus beau terrain. Quel changement, mon cher ami, dans l'aspect des choses et leur destination primitive! « Mais la vieille tour circulaire! dites-vous. — Eh bien donc, allons à la vieille tour circulaire. » L'escalier est étroit, sombre, dégradé. Nous montâmes au premier étage. M. Lewis fit un croquis des siéges singuliers pratiqués dans l'embrasure des fenêtres, et uniquement composés de pierres brutes, solides et massives. Jamais fauteuils de soie, jamais sofas de Perse ne décorèrent l'intérieur de cette espèce de prison. Le second étage, s'il m'en souvient bien, était jonché des débris du troisième, écroulé de pure vétusté. Le choc

dut être terrible, si l'on en juge par l'énormité de ces fragmens et la distance où ils se trouvaient les uns des autres. Parvenus, en passant par une lucarne, sur le mur extérieur, où l'on pouvait marcher avec assurance, nous fûmes agréablement surpris du tableau qui frappa nos regards. A nos pieds s'élevaient des touffes de fleurs murales entièrement épanouies, et qui nous prodiguaient leurs parfums délicieux; là, des arbustes d'espèces variées se frayaient un passage dans les interstices du mur, et plaçaient immédiatement sous nos yeux l'image de la jeunesse et de la vieillesse réunies (*a*). Par vieillesse, j'entends les ruines qui nous environnaient. Le mur de cette tour ronde n'avait pas moins de dix pieds d'épaisseur. Une jeune femme, bergère de l'habitation, nous accompagnait en qualité de guide.

« Quel est ce rempart informe et grossier, ou mur en terre, à l'intérieur duquel se divertissent des enfans? — C'est le vieux *théâtre romain*, monsieur. » Je me rappelai aussitôt les instructions de M. Leprevost, et, si j'avais pu emprunter les ailes d'un esprit céleste, j'aurais été m'abattre sur le lieu même; mais il était hors de l'enceinte du vieux château et de ses dépendances; mortel, je

---

(*a*) Cette comparaison est gracieuse en elle-même; mais c'est la seconde fois que l'auteur l'emploie dans cette lettre. (Voyez trois pages plus haut.)

me serais donné la mort en sautant. « Beaucoup d'Anglais visitent-ils cette position? dis-je à mon guide. — Très peu, monsieur, répondit-elle; c'est un triste et affreux amas de ruines. » Nous portâmes nos regards plus loin, et, par une échappée entre les arbres du verger, nous aperçûmes le petit village pêcheur de *Quillebeuf* (1), entièrement enseveli, pour ainsi dire, dans les eaux de la Seine. Un bras de la rivière fait un détour vers

(1) Quelque petit que soit ce village, quelque insignifiant que soit son aspect, ce n'en est pas moins une des places les plus importantes, sous le rapport de la navigation, dans tout le cours de la Seine. Quatre-vingts pilotes, au moins, y étaient établis, il y a sept ans, par ordre du gouvernement, dans le but de prévenir les accidens qui menacent les marins étrangers à la connaissance de ces parages. En temps de paix, le nombre de ces pilotes serait nécessairement augmenté. Dans l'année 1789, plus de deux cent cinquante bâtimens anglais effectuèrent le passage. Leur chargement total s'élevait à dix-neuf mille tonneaux. C'est entre *Quillebeuf* et *le Hâvre* que les accidens ont lieu. L'auteur d'un mémoire pompeux, mais fort instructif, *sur la topographie et la statistique de la ville de Quillebeuf et de l'embouchure de la Seine, ayant pour objet principal la navigation et la pêche* (publié dans le *Précis analytique des travaux de l'Académie*, pour l'année 1812, et dont j'extrais les détails suivans); cet auteur, dis-je, rapporte trois ou quatre naufrages arrivés dans le voisinage immédiat de Quillebeuf; et il en résulterait que le *calme* est surtout fatal aux navires, attendu que les courans sont rapides, et que les bâtimens se trouvent livrés à la merci des marées. D'un autre

Lillebonne. Après avoir satisfait, de cette situation élevée, nos inclinations pittoresques et archéologiques, nous descendîmes par le même escalier, avec plus de difficulté que de fatigue. Une seconde excursion dans la cour et le long du mur ne servit qu'à nous convaincre de la superficialité et de l'insuffisance de notre examen. Ce que je sais bien, c'est que notre ami **** aurait déjeuné, dîné et soupé dans l'enceinte du château de Lillebonne;

---

côté, les rochers et les bancs de sable sont nombreux. Dans l'un de ces naufrages, une demoiselle de dix-huit ans périt victime de l'ignorance du pilote. Le vaisseau fit une fausse manœuvre entre le Hode et Tancarville, rencontra un banc, et fut à l'instant renversé. Un vaisseau anglais éprouva un jour le même malheur. Un épais brouillard survint; le navire toucha sur un banc, près le *Nez de Tancarville;* et l'équipage n'eut que le temps de se sauver, en se jetant dans la chaloupe. L'action des courans et des sables fut tellement rapide et décisive, que le lendemain matin, à la marée basse, on ne voyait plus que dix pieds de la mâture du navire. Il paraît que les *Quillebois*, attendu leur isolement et leurs occupations particulières, parlent un français fort barbare. Ils chantent en quelque sorte les syllabes, et dénaturent surtout la prononciation du *g* et du *j*. Consultez le mémoire ci-dessus mentionné, qui remplit quarante pages in-8°, et faisant suite à une communication précédente (en 1810), ayant pour objet la topographie et les constitutions médicales de Quillebeuf et lieux circonvoisins. L'auteur est M. Boismare. Son exorde est du plus mauvais goût possible: on dirait qu'il prélude au récit de la découverte d'une autre Amérique.

ou plutôt qu'il se serait passé de déjeuner, de dîner et de souper, pourvu qu'il eût été favorisé d'un beau temps, et qu'il eût eu à sa disposition un bon crayon de *Brookman et Langdon*, avec une bonne feuille de papier à dessin.

Nous fîmes nos adieux à notre bergère conductrice, sur le seuil de la porte par où nous étions entrés, et nous nous dirigeâmes, sans délai, vers le théâtre romain. Du haut de l'ancienne terrasse, le long des murs extérieurs du château, la ville de Lillebonne se présente sous le plus joli point de vue pittoresque. Au bout de cinq minutes, nous étions au milieu des écoliers qui jouaient dans ces ruines, uniques débris de ce vieux théâtre, autrefois vaste et magnifique, selon toute apparence. Il faudrait nécessairement enlever une grande quantité des terres qui recouvrent ces ruines, si l'on voulait se faire une idée précise de leur nature et de l'état de conservation où elles se trouvent. M. Leprevost m'avait prévenu que les murs étaient considérablement déversés, et qu'il y avait beaucoup d'irrégularités dans les couches de briques, combinées avec les assises de pierre; mais le temps, la main de l'homme, les accidens, ont probablement, et tour à tour, tellement altéré, changé, dénaturé l'aspect primitif du monument, qu'il est impossible aujourd'hui de se faire une idée précise de son ancienne forme. Certains murs bas et massifs ont presque entièrement disparu

sous la terre, l'herbe, les arbres, les fleurs sauvages et les ronces; de sorte que l'imagination a pleine carrière pour suppléer à ce que l'œil n'aperçoit plus. (*a*)

Nous quittâmes cette place intéressante, avec des sentimens mêlés de surprise et de mélancolie tout ensemble, et nous gagnâmes notre petite auberge des *Trois Nègres*, au milieu de la ville. La pluie commençait à tomber avec force au moment où nous nous mettions à l'abri dans la cuisine. Là, pour la première fois depuis mon départ d'Angleterre, je vis étalée une collection d'ustensiles qui auraient pu rivaliser avec les nôtres, et même avec l'intérieur d'une cuisine hollandaise, pour la propreté et la symétrie de leur disposition. Peut-être quelques uns de ces plats étaient-ils aussi anciens, non pas que la vieille tour circulaire, mais que le dernier roi-duc qui aura dîné à Lillebonne. Toute cette vaisselle brillait du plus beau poli, et se trouvait tout entière exposée à la vue. Comme je complimentais la bonne *aubergiste* d'un état de choses qui lui fai-

(*a*) Le Cirque romain de Lillebonne est aujourd'hui propriété départementale. Plusieurs fouilles ont déjà eu lieu par ordre de M. le baron de Vanssay, préfet actuel du département. On est fondé à en espérer d'heureux résultats. C'est dans une propriété voisine qu'a été trouvée dernièrement une statue antique, de grandeur naturelle, et en bronze doré.

sait tant d'honneur, elle se mit à rire, et répliqua vivement : « Ce n'est rien ceci ; Pentecôte est tout près, et donc vous verrez, monsieur. » On eût dit, à l'entendre, que la Pentecôte était une époque déterminée pour le nettoiement général de la maison. Quelques uns de ces ustensiles avaient appartenu au château ; l'aubergiste les avait achetés au moment de la dispersion et de l'anéantissement du mobilier de cette demeure, pendant la Révolution. Nous rencontrions à chaque pas, pour ainsi dire, les traces de ce fléau de la France. Je recommande à tous les voyageurs de manger un morceau, et de se réconforter d'une bouteille de vin ordinaire *aux Trois Nègres;* c'est ce que nous fîmes nous-mêmes. Il me fallut rassembler tout ce que je savais de phraséologie civile pour me défendre d'accepter une assiettée de soupe. « Elle est excellente par-dessus tout, me dit l'aubergiste. — Nous nous sommes arrangés pour ne dîner qu'à Bolbec, répondis-je. — Bon; vous y trouverez un hôtel superbe. » Nous nous quittâmes fort bons amis, déclarant à notre hôtesse que je ne doutais nullement que « sa soupe ne fût la meilleure du monde. » Les Français sont faciles à contenter. Une politesse coûte si peu, c'est une monnaie si courante à l'étranger, que j'invite nos compatriotes à en faire désormais un peu plus d'usage. Vers deux heures, nous partîmes pour Bolbec.

Malgré la pluie, qui nous accompagna sur tout

le reste de la route, nous remarquâmes facilement la beauté pittoresque et la fertilité des campagnes environnantes. Je ne concevrais qu'à peine un état de culture plus riche et plus admirable. Sur la gauche, à une demi-lieue de Lillebonne environ, nous passâmes devant une abbaye, jadis riche et immense. On l'appelle, je crois, l'*abbaye de Beauclois* (*a*). Sur l'espace d'un bon demi-mille anglais, règne une longue muraille en pierre, dégradée, avec plusieurs portions de bâtimens en ruine et déserts. Quel pays que la Normandie, pour les débris d'architecture ecclésiastique ! Les approches de Bolbec sont celles d'une ville moderne, florissante par le commerce, et qui commence à respirer à la suite d'une tourmente révolutionnaire. A peu près comme Rouen, et même comme Caudebec, elle a pris un air empesé de nouveauté. Nous descendîmes à l'auberge principale, vis-à-vis de l'église, et commandâmes aussitôt notre dîner et nos lits. L'église est tout-à-fait moderne, massive et large. Nous en montions les degrés au moment où un peuple nombreux sortait de *vêpres*. Je dis que nous en montions les degrés, parce qu'en effet l'église est bâtie sur un plateau beaucoup plus élevé que le rez-de-chaussée de l'auberge. Nous attendîmes que la foule fût entière-

(*a*) Il n'existe point d'abbaye de *Beauclois ;* l'auteur veut évidemment parler de l'ancienne abbaye du *Valasse.*

ment écoulée, pour examiner l'édifice à loisir, et pendant qu'on apprêtait notre dîner.

Le sacristain nous parut un échantillon parfait de son espèce : vieux, malin, insinuant et poli. A la vue de plusieurs confessionnaux, « Confessez-vous beaucoup, ici? lui dis-je. — Oui, monsieur; mais surtout des femmes, parmi lesquelles beaucoup de veuves. » Je n'avais rien dit qui provoquât cette réponse peu galante. — Et, sous le rapport du sacrement, quelle est la proportion entre les communians des deux sexes? — Monsieur, il y a cent femmes contre douze hommes. » Je voudrais pouvoir dire que cette disproportion est bornée à la France.

Nous quittâmes cette église épaisse, difforme, mais vaste et commode, et revînmes à l'auberge pour dîner. A tous égards, le cuisinier était savant maître dans sa profession. Les produits de son savoir-faire étaient excellens, et venaient aussi fort à propos. A peine avions-nous terminé notre repas, le fromage de *Gruyères* et les noix reposaient seuls encore sur la table, lorsqu'une voix enfantine, accompagnée par le doux son d'un orgue, vint frapper agréablement nos oreilles. « C'est le pauvre petit Savoyard, messieurs, s'écria la servante. Vous allez entendre un air touchant. Ah, le pauvre petit! — Comment çà? — Messieurs, il n'a ni père ni mère; mais, pour le chant! oh Dieu, il n'y a personne qui chante

comme le pauvre petit Savoyard ! » Nous étions tout disposés à entendre la chanson, et à croire au récit de la servante. Le petit voyageur se plaça vis-à-vis de la porte, et chanta les couplets suivans :

BONJOUR, BONSOIR.

Je peindrai sans détour
Tout l'emploi de ma vie :
C'est de dire *bonjour*
Et *bonsoir* tour à tour.
Bonjour à mon amie,
Lorsque je vais la voir;
Mais au fat qui m'ennuie,
Bonsoir.

Bonjour, francs troubadours,
Qui chantez la bombance,
La paix et les beaux jours,
Bacchus et les Amours.
Qu'un rimeur en démence
Vienne avec nous s'asseoir
Pour chanter la romance,
Bonsoir.

Bonjour, mon cher voisin,
Chez vous la soif m'entraîne;
Bonjour, si votre vin
Est de Beaune ou du Rhin;
Mon gosier va sans peine
Lui servir d'entonnoir;
Mais s'il est de Surène,
Bonsoir.

Aussi content qu'un roi
Quand mes vers vous font rire,

Je suis de bonne foi,
C'est un bon jour pour moi.
Si ma muse en délire
A trahi mon espoir,
Je n'ai qu'un mot à dire,
Bonsoir.

LE VAILLANT TROUBADOUR. (1)

Brûlant d'amour, et partant pour la guerre,
Un troubadour, ennemi du chagrin,
Dans son délire, à sa jeune bergère,
En la quittant, répétait son refrain :
Mon bras à ma patrie,
Mon cœur à mon amie;
Mourir gaîment pour la gloire ou l'amour,
C'est le devoir d'un vaillant troubadour.

Dans le bivouac, le troubadour fidèle,
Le casque au front, la guitare à la main,

---

(1) Je joins ici une traduction de cette chanson populaire de France. Je la tire des *Lettres de Paul à ses parens*, page 211. On peut la considérer comme un équivalent parfait de l'original, et digne, en conséquence, d'être placée à côté de lui:

THE TROUBADOUR.

Glowing with love, on fire for fame
A troubadour that hated sorrow,
Beneath his lady's window came,
And thus he sung his last good morrow;
My arm it is my country's right,
« My heart is in my true love's bower;
Gaily for love and fame to fight
Befits the gallant troubadour. »

And while he march'd with helm on head,
And harp in hand, the descant rung,

Toujours pensif, et regrettant sa belle,
Allait partout en chantant son refrain:
Mon bras à ma patrie,
Mon cœur à mon amie, etc.

Dans les combats déployant son courage,
Des ennemis terminant le destin,
Le troubadour, au milieu du carnage,
Faisait encore entendre ce refrain:
Mon bras à ma patrie,
Mon cœur à mon amie, etc.

As faithful to his favourite maid,
The minstrel burthen still he sung:
My arm it is my country's right,
« My heart is in my lady's bower;
Resolv'd for love and fame to fight,
I come a gallant troubadour. »

Even when the battle's roar was deep,
With dauntless heart he hew'd his way
Mid splintering lance, and falchion sweep,
And still was heard his warrior lay;
« My life it is my country's right;
My heart is in my lady's bower;
For love to die, for fame to fight,
Becomes the valiant troubadour. »

Alas! upon the bloody field
He fell beneath the foeman's glaive,
But still, reclining on his shield,
Expiring sung the exulting stave;
« My life it is my country's right,
My heart is in my lady's bower;
For love and fame to fall in fight
Becomes the valiant troubadour. »

Ce brave, hélas! pour prix de sa vaillance,
Trouva bientôt le trépas en chemin;
Il expira sous le fer d'une lance,
Nommant sa belle, et chantant son refrain:
Mon bras à ma patrie,
Mon cœur à mon amie;
Mourir gaîment pour la gloire ou l'amour,
C'est le devoir d'un vaillant troubadour.

J'ignore pourquoi; mais le *petit Savoyard* eût-il possédé la voix d'un virtuose, sa chanson ne m'eût pas fait la moitié du plaisir que j'éprouvai au récit de son histoire par la servante. Il n'eut pas plus tôt terminé, et fait son salut, que j'achetai son petit recueil de chansons, et que j'entamai avec lui une longue causerie. Il rejeta son orgue sur ses épaules, portant à chaque instant la main à son chapeau pour me remercier de l'intérêt que j'avais pris à son bien-être, et aussi de la modique pièce d'argent que je lui avais glissée dans la main au moment où il s'en allait. Cependant tous les bancs placés à l'extérieur des maisons étaient garnis, de femmes surtout, probablement pour assister à ce spectacle si nouveau, si curieux, de deux Anglais en conversation familière avec un pauvre Savoyard ambulant! Notre ami le sacristain faisait partie des spectateurs. Sa voix et son geste annonçaient qu'il prenait à la scène un intérêt particulier. « Que le bon Dieu vous bénisse! » s'écria le Savoyard au moment où nous lui disions adieu. En poursuivant notre route pour gagner

les hauteurs aux environs de la ville, nous eûmes occasion de passer devant ces bancs de spectateurs. Les femmes, presque sans exception, s'inclinèrent gracieusement en forme de salut, et *monsieur le sacristain* ôta son énorme chapeau à cornes, avec toute l'importance d'un tambour major. Je compris qu'il se souvenait de la gratification qu'il avait reçue dans l'église. Nous passâmes outre en souriant, et parvînmes sur une éminence, d'où nous apercevions la place où nous avions laissé le Savoyard. Nous le vîmes au milieu de toutes ces femmes dont je viens de parler, et qui toutes semblaient rire aux éclats. Le petit musicien lui-même paraissait avoir oublié son état d'orphelin.

Les environs de Bolbec, particulièrement sur les hauteurs, sont assez pittoresques, ou du moins assez fertiles. Ce mélange de vergers, de pièces de blé, de pâturages et de prés où sont étendues des toiles de coton pour le blanchissage, tout cela produit un coup d'œil des plus intéressans. Les petits jardins en amphithéâtre, contigus aux chaumières des laboureurs, contribuaient à l'agrément du tableau. Le soleil couchant dardait encore des rayons d'un rouge ardent sur les taillis, qui paraissaient enveloppés d'une flamme d'or. Des vapeurs sortaient de la terre humide. Nous revînmes à l'hôtel par des sentiers détournés et glissans. Il était nuit alors; on n'entendait plus la

voix du Savoyard. Nous demandâmes du thé, de la lumière, et j'avançai considérablement mon journal avant de me mettre au lit. Comme nos chambres étaient précisément en face de l'église, il nous fallut entendre sonner toutes les heures et tous les quarts, par une cloche du timbre le plus perçant et le plus désagréable. M. Lewis, qui se vante de posséder un brevet de dormeur, et qui, jusqu'à ce jour, avait à peine connu l'insomnie, fut condamné, ainsi que moi, aux fatigues de la veille. Le point du jour venu, nous résolûmes de partir sur-le-champ. A la vérité, nous avions dit au postillon que nous n'aurions pas besoin de lui avant huit heures; mais il était de trop bonne constitution pour réclamer le moins du monde contre notre impatience. Nous nous levâmes à cinq heures; avant six, les chevaux étaient attelés. Après avoir pris les renseignemens nécessaires pour gagner Tancarville, antique et superbe demeure des Montmorency, nous payâmes notre dépense, et quittâmes Bolbec de fort mauvaise humeur; je dirais presque avec dépit. Autant un doux sommeil répare nos forces et rafraîchit nos idées, autant la privation de ce repos délicieux échauffe notre sang, et appesantit nos esprits. C'était là mon lot en particulier; car mon compagnon n'avait pas eu, comme moi, les nerfs irrités par une succession de nuits passées dans l'agitation de l'insomnie. Convenez, mon ami, que l'état de

souffrance qui en résulte est juste en proportion avec le charme et l'enchantement qu'il nous est donné d'éprouver, lorsque, pendant une heure ou deux après le lever du soleil, nous promenons nos regards sur la parure dorée des campagnes et les vapeurs diaphanes du matin. Un beau jour, des objets nouveaux, des accidens imprévus, comme cela fait battre le cœur avec délices ! Nous montions une côte longue et assez rapide, jetant les yeux à droite et à gauche; tout était verdoyant, et invitait à l'espérance. Nous fîmes aussi tout ce qui dépendait de nous pour nous persuader que le voyage serait agréable, et que le château de Montmorency ne pouvait manquer d'exciter notre admiration. Nous étions alors sur la grande route du Hâvre, *route royale*. A peine l'avions-nous parcourue l'espace d'une lieue, que, conformément à nos instructions, nous prîmes un chemin à gauche, à travers une plaine unie et sans intérêt. Je ne saurais vous dire combien nous fîmes de détours, par combien de jolis petits villages nous passâmes. Enfin, après avoir long-temps monté, nous parvînmes sur une hauteur, couverte en grande partie de bois taillis, où l'on avait à dessein ménagé des claire-voies. Nous découvrîmes alors à une certaine distance devant nous un admirable groupe de rochers à pic, dont les flancs grisâtres et battus des vents réfléchissaient les rayons émaillés du soleil à son lever. On eût dit

que ces rochers sortaient du milieu de la Seine, qui présente en cet endroit toute la majesté de l'Océan ; ils étaient fort loin de nous cependant, et nous jugeâmes qu'ils devaient se trouver à l'endroit le plus large de l'embouchure du fleuve. Nous fîmes arrêter le cabriolet; la vue de cet admirable et magique tableau nous fit presque oublier le timbre de la cloche de Bolbec. Les alouettes prenaient leur essor autour de nous; leurs gazouillemens, ceux des « chantres du bocage, » produisaient une harmonie que je préférai, même aux accords combinés de l'orgue et de la voix du « pauvre petit Savoyard. » Le postillon partagea notre ravissement. « Voilà, messieurs, des rochers terriblement perpendiculaires, et quelle vue de la rivière et du paysage ! » Il était impossible que le crayon reproduisît une scène aussi vaste; je dis impossible, au moins pour des voyageurs qui n'avaient pas dormi, des voyageurs affamés, et qui soupiraient après leur déjeuner. Quoi qu'il en soit, je me souviendrai toujours de ces *rochers terriblement perpendiculaires*, et du charmant site lui-même, d'où ils frappaient nos regards.

Quittant ce brillant panorama, nous continuâmes notre route, en obliquant un peu sur la gauche, et descendant alors en proportion de ce que nous venions de monter. En ce moment, la Seine était précisément devant nous, autant que

nous en pouvions juger par des aperçus à la dérobée entre des clairières accidentelles. Nous devions penser que Tancarville était encore à une distance considérable : d'abord il nous fallait monter, puis descendre ; tourner à droite, puis à gauche ; suivre une espèce de route Πολλα δ'ανταντα καταντα (*a*) ; lorsqu'une jeune et prévenante paysanne, pointant devant nous un doigt régulateur, nous dit d'une voix qui répondait à son geste, qu'après avoir passé certain bois, nous gagnerions une avenue, de l'extrémité de laquelle nous découvririons le château de *Montmorency*.... *Une petite lieue de distance*, et toujours *une petite lieue;* c'est la réponse banale, chaque fois que vous demandez combien vous avez encore de chemin à faire. La lieue en valût-elle deux d'Allemagne, c'est toujours *une petite*. Cette fois, cependant, il arriva que la paysanne avait rencontré juste. Le bois traversé, nous gagnâmes l'avenue, de l'extrémité de laquelle nous aperçûmes le fameux *château de Montmorency*, s'élevant encore comme une tour imposante et majestueuse. Restait à faire une petite lieue. Cette vue nous rendit le courage et des forces. Je dis au postillon de presser le pas ; il me prouva sur-le-champ son obéissance, en faisant retentir l'avenue de coups de fouet multipliés.

(*a*) Littéralement, une route où il y a beaucoup à monter et à descendre.

Nous entrâmes alors dans un chemin étroit, la figure de temps en temps effleurée par les branches du noisetier et du coudrier. Le postillon lui-même n'évitait qu'avec peine les ornières, presque assez larges et assez profondes pour enterrer un bœuf de Lincolnshire. Après avoir longtemps descendu, nous discernâmes enfin les formes et la couleur du château sur la droite. Plus nous descendions, plus le château paraissait gagner en hauteur et en majesté. Arrivés au bas de la côte, nous nous trouvâmes au beau milieu d'un village où mistress Radcliffe aurait placé des troupes de vassaux, ou des bandes de voleurs, attentifs au signal de la sentinelle placée en observation sur les tours du château. Le pays est couvert de bois dont la teinte, à l'époque de notre voyage, était d'un vert brillant, tirant sur le jaune; mais, en automne, la nuance doit être riche, les ombrages épais et profonds. Des tertres de gazon mêlé de mousse, du sommet desquels le hêtre et le tilleul élancent leurs troncs vigoureux, bordaient en ce moment la route, qui commençait à s'élargir et à devenir meilleure. Enfin, à un détour, nous rencontrâmes un groupe de paysans : « Est-ce ici la route de Tancarville? — Tancarville est tout près; là où on voit la fumée des cheminées. » Agréable nouvelle! Le postillon redoubla de vitesse; les roues semblaient acquérir un mouvement de rotation plus facile : au bout d'une minute et demie,

nous étions sur le bord de la rivière. Nous descendîmes à l'unique auberge du lieu.

Vous aimez les tableaux de Rembrandt, et vous les jugez bien; je le sais. Vous recherchez particulièrement ceux où il a représenté de *vieux* personnages. Que n'avez-vous pu voir la vieille femme, nommée *Bucan*, qui sortit de cette auberge pour nous recevoir! Œil noir, vif, perçant, constamment en état de mobilité; traits subtils, sur une peau couleur d'acajou clair; vers les tempes et à la partie inférieure des joues, cet ensemble de rides concordantes, et qui conviennent si bien aux vieillards.... *sur la toile;* au-dessous du menton, qui communiquait avec un petit cou maigre, cette espèce de creux, ou, si l'on veut, ce fanon que les peintres se plaisent à rendre avec une délicatesse de touche et avec ce moelleux de nuance qui contribuent si puissamment à l'effet pittoresque! Cette bonne vieille femme nous reçut avec beaucoup d'aisance dans l'esprit et dans les manières. Il paraît que nous étions les premiers Anglais qui visitions sa solitude cette année. Son mari s'approcha; mais elle lui ordonna bientôt de faire « demi-tour à droite, » et d'aller préparer le feu, le café et les œufs. On nous promit que, dans vingt minutes, nous aurions le meilleur déjeuner qu'on pût faire en Normandie. L'auberge étant assez misérable, je désirai faire un tour; M. Lewis, par conséquent, voulut faire une esquisse. En ce mo-

ment, la marée montait, comme à Caudebec; mais la Seine étant devenue beaucoup plus large, l'accroissement des eaux n'était pas également sensible. Il est certain néanmoins qu'un quart d'heure suffit pour couvrir entièrement les bas-fonds que nous avions remarqués à notre arrivée, et qui ressemblaient à un lit de vase. Les murs perpendiculaires du *château de Montmorency*, sur la droite, venaient d'être également inondés par le flux. Nous avions devant nous une espèce d'Océan en miniature. Quelques misérables bateaux pêcheurs étaient amarrés au rivage. Un petit nombre de paysans mal vêtus rôdaient çà et là dans les environs, et paraissaient nous examiner comme si nous fussions tombés des nues. Nous prenons à gauche; une roche garnie de bois se présente; nous la montons jusqu'à une hauteur considérable; alors M. Lewis avait le village sous ses pieds..... Cependant la marée s'annonçait par des flots plus agités; le château de Montmorency prenait un aspect plus imposant, plus majestueux; une épaisse obscurité régnait au loin sous les massifs d'arbres qui nous en séparaient, et l'atmosphère irritée semblait menacer le château, les bois, le village et la Seine, de les accabler d'un déluge de pluie.

Je continuai ma promenade, toujours en montant. J'avais remarqué, du rivage, deux rocs très singuliers, en forme de champignon, et j'étais résolu d'arriver jusqu'à leur sommet. Ils projettent

de l'abîme, comme s'ils avaient été taillés de main d'homme; et leur base, visiblement usée, minée par la violence d'un courant d'eau, offre la preuve la plus décisive d'un ancien bouleversement par le déluge. On y arrive par un sentier tortueux, qu'il faut redescendre quand on veut gagner, comme je le fis, un point plus élevé du rocher. Ces hauteurs sont entièrement couvertes de taillis. J'eus alors le plaisir de voir Quillebeuf d'un peu plus près, et presque en face de moi. A droite, je découvrais le large cours du fleuve, vers son embouchure, où je cherchais *le Havre* des yeux. Le groupe de rochers dont l'aspect nous avait tant charmés sur la route, prenait alors un caractère différent. Cependant les nuages passèrent, se jetant au-delà des bois de Montmorency. Le soleil reparut; le jour et le lieu de la scène nous frappèrent également d'un éclat dont il serait difficile de donner une idée. Mais deux fois vingt minutes s'étaient écoulées: où étaient nos œufs et notre café? En descendant, et quoique à une distance considérable, nous aperçûmes la vieille femme à la porte de son auberge; elle paraissait regarder de tous côtés pour tâcher de nous apercevoir. Peu s'en fallut qu'elle ne nous grondât pour avoir mis à une épreuve si périlleuse la réputation qu'elle avait de donner de bons déjeuners. Le feu brûlait, et la chambre était presque remplie de fumée; mais un jeûne prolongé, et une course de seize à dix-huit

milles, à l'air vif du matin, ne nous permettaient pas de penser à autre chose qu'à satisfaire notre appétit. Dans toutes les auberges de France, quelque chétives qu'on les suppose, vous trouvez la fourchette de métal blanc, et la serviette sur le couvert. Une douzaine d'œufs à la coque, une cafetière et des tasses de dimensions tout-à-fait brobdingnagdiennes (*a*), d'assez bon pain, d'assez mauvais beurre, composaient l'appareil de notre déjeuner; nous donnâmes franchement et de bon cœur à travers ces vivres. Le postillon, après avoir mis ses chevaux à l'écurie, et leur avoir donné à manger, se régalait lui-même dans la cuisine; mais savez-vous bien comment il se régalait? le voici: il s'était étendu sur un banc, et lisait, selon l'expression du vieil Ascham, « un joyeux conte de Boccace; » c'est-à-dire qu'il lisait une traduction française de ce célèbre écrivain. Qu'il eût jamais entendu parler du *Boccace de Valdarfer* (imprimé en 1471) (1), voilà ce que je ne saurais deviner, ni par conséquent affirmer; toujours est-il qu'il s'occupait de cette lecture, faisant ainsi honte

(*a*) C'est-à-dire énormes. (Voyez les *Voyages de Gulliver*.)

(1) A la vente de la bibliothéque du présent duc de Marlborough, ce fameux volume fut acheté par la maison Longman, Hurst, Rees, Brown et Orme, 918 liv. sterling (environ 23,000 fr.). Le duc l'avait acheté, à la vente de la Bibliothéque Roxburghe, en 1812, 2260 liv. sterling (environ

peut-être au corps entier des postillons de la Grande-Bretagne. Plus d'une fois déjà je m'étais convaincu de cette inclination du bas peuple à lire.... de bons ou de mauvais livres, je l'ignore; mais prenons la chose du meilleur côté. Nous laissâmes notre postillon bibliomane avec son Boccace, et nous préparâmes à visiter ce château, demeure antique et fameuse des Montmorency, aujourd'hui encore majestueux édifice.

Le déjeuner avait ranimé nos esprits et nos forces; nous montâmes. L'atmosphère devint douce, brillante, délicieuse; mais, hélas! vicissitudes étranges de ce monde périssable! où était la vigie du château? Depuis bien des années elle avait cessé de faire entendre son cor. Qu'était devenue la harpe du ménestrel? Elle avait péri depuis deux siècles, aussi-bien que la main qui en faisait vibrer les cordes. Où trouver la sentinelle vigilante, les poursuivans et les hommes d'armes? Ils avaient été balayés de la terre, comme la feuille légère des vieux tilleuls et des hêtres qui s'élevaient au pied de l'édifice. Plus d'eau dans les fossés; des

---

56,000 fr. (voyez le *Décaméron bibliographique*, tome III, page 62). Le comte Spencer, qui avait été en concurrence avec le duc, obtint ce précieux volume de MM. Longman, Hurst et Compagnie, pour le prix qu'il leur avait coûté à eux-mêmes. La vente et l'acquisition sont également honorables pour les deux parties.

ruines au lieu du rempart ; une herbe épaisse dans les cours.... Combien de vastes appartemens délabrés, autrefois lieu de réunion pour le banquet, ou de retraite pour le sommeil ! Quelle magnificence dans ces débris de la vieille architecture des châteaux ! Voilà ce dont je ne saurais vous donner une idée ; mais comme ils frappent d'étonnement et de tristesse l'œil passionné qui les contemple ! Les tours angulaires, moitié rondes et moitié carrées, sont très remarquables, et nous intéressèrent particulièrement. Le guide nous montra la prison ; c'est un donjon où l'on dirait que le jour et l'air n'ont jamais pénétré. Je ne prétends pas assigner l'époque précise à laquelle fut construite la plus ancienne partie du château de Montmorency ; mais je n'y ai rien vu qui m'ait paru remonter plus haut que la fin du quinzième siècle (1); peut-être la plus grande partie date-t-elle du commencement du seizième. Dans ces appartemens, dont les planchers n'existent plus, j'ai dû admirer les bordures peintes, surtout en rouge, qui règnent à la partie supérieure des murs ou des lambris; elles dénotent un goût non seulement bon, mais splendide. Vous ai-je dit que cette espèce d'ornemens se retrouvait dans quelques portions de l'extrémité orientale de l'abbaye de Jumièges? Ils annoncent *ici*, par-

(1) M. Cotman a donné une vue de la porte extérieure du château de Tancarville, ou Montmorency.

ticulièrement, et c'est un nouveau motif de regrets, l'état probable de magnificence qui régnait généralement dans le château. Entre les tours angulaires, et parallèlement à la Seine, s'élève une noble terrasse, convertie maintenant en potager, et qui commande immédiatement la vue du fleuve jusqu'à son embouchure. C'est la propriété d'un négociant du Havre. Sur la même ligne que cette terrasse est la partie du château la plus moderne, celle qu'habitait le dernier propriétaire. Ce corps de bâtiment peut avoir été construit il y a environ cinquante ans. Il est, ou plutôt ce qui en reste, est tout-à-fait dans le style d'architecture domestique d'aujourd'hui. Les appartemens sont spacieux, élevés et commodes; mais les murailles seules subsistent encore. Les patriotes révolutionnaires l'ont entièrement dégarni de tout ce qui présentait quelque valeur ou quelque utilité. Les murs dégarnis commencent eux-mêmes à s'imprégner d'humidité, et menacent d'une ruine prochaine. J'avais pris beaucoup de notes sur cet endroit; je les ai malheureusement égarées, et je crains bien de ne plus les retrouver. Je suis donc forcé, malgré moi, de me borner à vous envoyer ce peu de mots, cette relation imparfaite sur un édifice jadis vaste, mais toujours majestueux et plein d'intérêt. Je dis donc adieu pour long-temps, peut-être pour jamais, au *château de Montmorency*.

Le cabriolet nous rejoignit au bas de l'élévation sur laquelle est construit le château. Nous avions payé notre dépense avant de quitter l'auberge, de sorte que nous n'avions plus qu'à monter en voiture, et à partir pour le Havre. Nous reprîmes la route par où nous étions arrivés; nous traversâmes une seconde fois le village de Saint-Romain, dont les maisons éparses forment un tableau très pittoresque, et entrâmes sur la *route royale*, l'une des plus belles de France. Entre *Tancarville* et *le Havre*, on trouve *Orcher* et *Harfleur*, l'un et l'autre, pour ainsi dire, au bord de l'eau. Je regrette de n'avoir pu examiner le premier de ces deux endroits. En approchant d'Harfleur, nous remarquâmes plusieurs maisons de campagne, ou châteaux modernes, dans une position délicieuse, et d'une construction qui ne manque pas d'élégance. La descente qui mène dans Harfleur est extrêmement agréable; et encore bien que nous ayons traversé la ville au grand trot, le charmant petit porche de l'église ne fut pas perdu pour nous. C'est un diminutif de celui de Saint-Ouen de Rouen. La ville (*a*), et particulièrement

---

(*a*) Harfleur est une des plus anciennes villes de France; on n'en connaît même pas l'origine. Il est d'autant plus étonnant qu'on en fixe ici l'époque au règne de François 1er, qu'il figure, bien avant ce temps, dans les démêlés de la France et de l'Angleterre. Harfleur était déjà considérable au commen-

l'église (1), sont du temps de François 1er. Peu de places, je pense, eu égard à la circonscription de son enceinte, sont plus célèbres que celle d'Harfleur dans l'histoire du moyen âge. A gauche est la Seine, mais plus large et plus agitée; en face, au pied de collines boisées, s'élève le Havre. A mesure que nous approchions de la ville, tout prenait autour de nous l'aspect du commerce et de la prospérité. Les maisons croissaient en nombre, et présentaient une plus belle apparence. « Voyez-vous là, messieurs, à droite, ces belles maisons de plaisance? s'écria notre postillon; c'est là où demeurent messieurs vos compatriotes : ma foi, ils ont un joli goût ! » Un coup d'œil jeté sur ces maisons, bâties en pierre, suffit pour nous convaincre de la justesse de cette observation. Elles sont admirablement situées, vis-à-vis de l'Océan, et dans un pays qui abonde en gibier de toute espèce. Isaac Walton aurait trouvé ici l'occasion d'intercaler une jolie ballade dans sa description des petites rivières où l'on pêche la truite.

---

cement du onzième siècle; il y avait des salines au temps de Guillaume-le-Conquérant; il fut pris et horriblement saccagé par les Anglais, d'abord en 1346, puis en 1415; et, près d'un siècle avant l'avénement de François 1er, on sonnait tous les matins à Harfleur cent quatre coups de cloche, en mémoire de cent quatre habitans qui en avaient expulsé les Anglais.

(1) M. Cotman a donné une vue du clocher seulement.

Nous allons arriver : déjà nous découvrons des centaines de navires dans les vastes bassins ; déjà nous voyons flotter au haut des mâts le pavillon des vaisseaux marchands des quatre parties du monde : scène bruyante, animée, multiforme ; en un mot, scène anglaise. Quel contraste avec la profonde solitude de Montmorency ! Voilà les portes franchies ; nous sommes dans la ville : les diligences s'échappent des divers quartiers ; les sentinelles relèvent la garde ; le cor résonne de tous côtés sur les paquebots qui vont mettre à la voile. Nous entrons dans la grande rue, et gagnons l'hôtel de l'*Aigle d'Or* (1), tenu par Justin, et réputé le meilleur. Nous arrivâmes à temps pour retenir d'excellens lits, et tout juste à l'heure de la table d'hôte. C'était des allées et venues continuelles de voyageurs qui arrivaient ou qui partaient. Quel tableau de vie et de mouvement !.... Si j'avais pu triompher de l'état de fatigue où m'avaient placé l'insomnie et l'agitation de la nuit précédente, j'aurais arrêté mes regards avec un sentiment plus délicieux sur la multitude des objets qui m'environnaient. Nous étions plus de quarante à table ; table bien servie, ma foi ! Deux dames Anglaises et trois gentlemen se trouvaient parmi les convives ; et, quoique nous fussions trop

---

(1) Je ne suis pas certain si ce n'est pas plutôt l'hôtel des *Armes de France.*

éloignés les uns des autres pour échanger quelques mots, je m'aperçus, je sentis même que chacun de nous comptait en secret sur la protection de son compatriote. Après dîner, je réglai avec le postillon, et lui dis adieu. Je dois l'avouer, j'éprouvai en ce moment dix fois plus de sensations que je n'en avais jamais ressenti en prenant congé d'un postillon. Était-ce parce que je lui avais vu lire une traduction française de *Boccace?* Quelque chose de mieux se mêlait à mes sentimens, je l'espère; et j'aime à croire que ce postillon, encore bien qu'il ne sache pas mon nom, ne pensera pas plus mal de *messieurs les Anglais*, pour avoir conduit de Rouen au Havre un bibliomane et un artiste amateur de crâniologie. Maintenant, portez-vous bien, jusqu'à ce que j'aie atteint la rive opposée.... et que j'aie établi mon domicile à Caen.

LETTRE XII.

HAVRE DE GRACE. — HONFLEUR. — VOYAGE A CAEN.

Eh bien, mon ami, j'ai enfin visité l'intérieur de l'abbaye Saint-Étienne; j'ai passé sur le tombeau de Guillaume-le-Conquérant et de sa femme Mathilde ! Je suis très bien logé ici, et ne pense pas quitter cette place avant une bonne semaine : mais vous aimez passionnément le bavardage d'un journal de voyageur ; je reprendrai donc le fil de ma narration, au lieu d'où je vous adressai ma dernière lettre. Notre route jusqu'ici a d'ailleurs été marquée par certaines circonstances qui ne sont pas indignes de figurer dans ce récit. Commençons d'abord par le *Havre*.

Nous n'y restâmes que le temps nécessaire pour exprimer nos regrets de ne pouvoir y séjourner davantage. L'après-midi était fort belle, et pendant que M. Lewis gravissait les hauteurs où notre postillon nous avait fait remarquer les *maisons de plaisance*, je me promenai à loisir le long des bassins et sur les remparts (1). La rue principale

(1) Evelyn, qui visita le Havre en 1644, lorsque le duc de Richelieu en avait le gouvernement, dit que la citadelle était « forte, régulière, bien munie d'artillerie, etc.; les ouvrages

est large, bien alignée. On dirait qu'elle est surmontée, à l'une de ses extrémités, par les hauteurs dont je viens de parler, encore bien que l'espace intermédiaire soit d'environ une petite lieue de France; l'autre extrémité aboutit au port. Les rues rectangles et parallèles sont plus étroites et moins longues; mais on y rencontre plus d'objets curieux, sous le rapport des antiquités monumentales. Autant que j'ai pu le remarquer, ou m'en instruire, il n'existe point ici de construction plus ancienne que l'époque de François Ier (*a*).

extérieurs garnis de beaux canons de cuivre, avec cette inscription : *Ratio ultima regum*. Les casernes, continue-t-il, sont uniformes; il y a une grande place d'armes, une jolie chapelle, et une belle maison pour le gouverneur, etc. La citadelle a été bâtie par le feu cardinal de Richelieu, oncle du présent duc, (*) et est très forte. Le port est très vaste. » (*Vie et Écrits de Jean Evelyn*, édit. de 1818, tome I, page 51.)

Il paraît, en effet, que le Havre a toujours été une place de marque et d'importance, sous plus d'un rapport. Dans la *Topographia Galliæ* de Zeiller, on trouve une vue de la ville, à peu près vers l'époque de la visite d'Evelyn. Cette vue est de Jacques Gomboust, ingénieur du roi; on peut en conclure que le Havre était une place très considérable. Quarante-deux édifices principaux, et places publiques, sont notés dans les indications. On y remarque particulièrement les Boulevards de Richelieu. Il y a beaucoup de moulins à vent dans le voisinage.

(*a*) Il serait bien difficile qu'il en fût autrement, puisque c'est François Ier qui a bâti la ville.

(*) Mort le 17 mai 1822.

Parmi les églises, il y en a peu qui puissent se glorifier d'une antiquité plus reculée. On estime que la population du Havre s'élève à vingt mille âmes, et je ne pense pas que ce calcul soit exagéré. Cette grande activité qui règne dans la ville a deux causes : les affaires et les plaisirs. Sous le premier rapport, il faut visiter les quais ; sous le second, il faut se promener dans la grande rue, mais principalement sur les boulevards, vers les hauteurs. C'est là surtout que des milliers de créatures humaines étaient en mouvement continuel ; et le soleil, si je puis le dire, se plaisait à éclairer cette scène d'agitation, de bruit et de criaillerie.

Résolu de remettre au soir ma visite chez les libraires, je profitai de tous les instans, depuis quatre heures, pour bien connaître les localités du port. Les Bassins sont « les grandes pièces » de la place. On y voit trois vaisseaux américains pour un anglais. Il est vrai que les relations avec l'Amérique sont ici très considérables. Je reconnus, parmi ces vaisseaux, un joli petit navire marchand à trois mâts que j'avais vu, il y avait environ cinq ans, dans le port de Ramsgate. Tout ce qui nous rappelle notre patrie, même à une distance peu éloignée, est l'objet de regards plus complaisans et plus assidus; c'était là mon histoire à la vue du joli petit navire. Je désirai un moment pouvoir sauter à bord, commander un vent favorable, déployer les voiles comme par enchantement, et

me voir doucement emporté jusque dans le port de Ramsgate : mais que seraient devenus *Caen*, *Bayeux* et *Coutances* où tendaient mes pas? Quelle différence entre l'aspect des quais de Dieppe et du Havre ! Cependant les choses ont *ici* un air de désordre et de confusion, comparativement aux quais de *Liverpool* et de *Hull :* convenons néanmoins, à l'honneur du commerce gallico-normand, que ceux du Havre sont dans un état fort recommandable. Vous rencontrez sur votre passage des groupes à n'en plus finir; ce sont des hommes qui jouent du violon, d'autres qui dansent, d'autres qui dorment, d'autres encore qui sont assis, et qui, par conséquent, s'expliquent *à pleine gorge ;* mais pas un ivrogne qui frappât mes yeux.... pas un G....n (*a*) qui saluât mon oreille ! Les paquebots de Southampton débarquent leurs passagers au Havre. Je vis arriver un de ces paquebots ; j'eus la cruauté de comparer l'ardeur et la vivacité des mouvemens d'une multitude de *laquais de place* français, de marchands, etc., qui accablaient les passagers de cartes et d'adresses, avec la démarche languissante et la contenance abattue des objets de leur empressement. Un paquebot devait mettre à la voile le soir pour Honfleur ; mais rien ne pouvait changer la résolution que j'avais prise de m'arrêter au Havre, et d'y dormir, s'il était pos-

(*a*) God-damn.

sible. Les capitaines firent sonner de nouveau le signal du départ, répété une seconde fois par les échos de la grande rue. On ne vit bientôt plus que hottes et brouettes, chargées de bons ou de mauvais bagages, et se hâtant d'arriver au bateau pour l'heure du départ.

En sortant des quais, j'allai flaner le long des remparts, munis de larges fossés, et remplis d'eau, comme vous le pensez bien. Je traversai le pont-levis par où les voitures de toute espèce entrent dans la ville, et qui tremble comme s'il allait s'enfoncer sous vos pas, lorsque la diligence roule dessus. Je me dirigeai vers les boulevards et les guinguettes. C'est là que les habitans du Havre se rendent par centaines et par milliers, quand leurs affaires sont à peu près terminées. Une brillante après-midi éclairait ce « bel ensemble, » selon l'expression des artistes. Non seulement les arbres, les prés et les collines resplendissaient aux rayons du soleil, mais la physionomie des acteurs eux-mêmes en recevait une expression particulière de joie et d'hilarité. Les occupations participaient de cet aimable état de choses. En conséquence, on dansait, on chantait de tous côtés. Un peu plus loin était un groupe de philosophes ou de politiques, assis sur un banc de forme fantastique, au-dessous de cytises dont les fleurs retombaient en grappes d'or. Plus loin encore, on apercevait de temps en temps, à travers le feuillage, et s'égarant

dans les sentiers sinueux, de jeunes couples occupés de plus doux propos. Au milieu de tout cela, des écoliers faisaient retentir l'air de leurs cris bruyans, couraient, s'agitaient dans toutes les directions, et complétaient le charme du tableau.

And young and old came out to play
Upon a sun-shine holidy.

« Jeunes et vieux s'en viennent tour à tour
Chômer la fête aux rayons d'un beau jour. »

En suivant des yeux un chemin détourné, j'aperçus M. Lewis qui dessinait. Le premier plan se composait de tertres parés de riches gazons, d'arbres aux rameaux déployés, et d'habitations élégantes. Au second plan, et précisément sous les pieds de l'artiste, s'élevait la ville du Havre. Dans le lointain, l'immense Océan roulait ses flots mugissans. Le soleil allait bientôt disparaître; mais ses derniers rayons étincelaient encore sur les points culminans du tableau. Il était trop tard pour que M. Lewis terminât. Après une promenade d'environ deux heures dans cet intéressant endroit, je rentrai par le pont-levis, et me préparai à visiter des personnages moins bruyans, c'est-à-dire à examiner ce qui pouvait être curieux et profitable en fait de **vieux livres**. Toutefois je ne pus quitter les éminences que je venais de contempler, sans penser que nos amis de Londres, ou de toute autre partie de l'Angleterre, feraient

très sagement de venir passer de temps en temps l'été ou l'automne sur les hauteurs du Havre; et je vous dirai pourquoi. D'abord, le *local* (*a*) est on ne peut plus pittoresque; plaisirs de ville, plaisirs de campagne; vaste mer, nombreux paysages; air pur et léger. En second lieu, le temps, ce père du spleen, ce fardeau mortel sous lequel succombent trop souvent nos compatriotes, le temps peut être partagé d'une manière agréable, utile même; le matin, au milieu des citadins, le soir, au milieu des villageois. Les promenades sont faciles, et les routes, dans cette saison de l'année, dans le meilleur état. Mais la ville et la campagne commencent à vous lasser; soit: faites donc une fugue à Rouen pour huit ou dix jours. Je ne dis rien des positions charmantes qui se trouvent sur la route, et dont j'ai donné une description si incomplète dans mes dernières lettres : revenez, et dites-moi comment vous trouvez les *hauteurs du Havre!!* Si vous l'aimez mieux, traversez un bras de mer, comme je l'ai fait moi-même; promenez-vous dans *Honfleur* et ses environs; continuez paisiblement votre chemin jusques à Caen, plus loin encore si vous voulez : revenez, et dites-moi comment vous trouvez les *hauteurs du Havre!*

(*a*) L'auteur aime beaucoup ce mot de *local*, qu'il ne manque pas d'écrire *locale*. Il y a ici, tout ensemble, fausse application et faute d'orthographe.

Souvenez-vous que les petites rivières de ce pays abondent en truites, et les montagnes voisines en gibier de toute espèce; n'oubliez pas surtout qu'une fois embarqué à Southampton, vous arrivez en ligne droite à votre destination. Par un vent favorable, vous pouvez vous habiller le matin en Angleterre, et vous déshabiller le soir en France. Maintenant, je le demande, où trouvera-t-on une excuse raisonnable pour ne pas visiter les HAUTEURS DU HAVRE?

Les réverbères étaient allumés quand je commençai mon voyage de découvertes *bibliomaniques* chez les libraires. Mais quelle pauvreté de matériaux pour un élève des FUST et des CAXTON! Chaque fois que je parlais de livres rares ou anciens, on me répondait que j'aurais dû arriver au moment de l'entrée des alliés à Paris. Dans le magasin d'un libraire respectable, je fus témoin d'une discussion animée, je pourrais dire assez violente, relativement aux bons ou mauvais effets possibles, du maintien de la dynastie de Buonaparte et de la réintégration de celle des Bourbons. Les deux antagonistes défendaient leur cause avec éloquence et chaleur. L'un et l'autre prenaient du tabac, même assez copieusement; et plus l'argument était fort, plus ils avaient recours au stimulant intellectuel. Ils s'aperçurent que j'étais Anglais. Je craignis d'abord d'être pris pour arbitre, ou bien, que sait-on? de voir les deux adversaires réunir

toutes leurs forces pour m'accabler. Il en advint tout autrement, et j'acquis une preuve admirable de la facilité, de l'indifférence avec laquelle les Français entament et abandonnent un sujet de discussion, quel qu'en soit l'intérêt ou l'importance. « Vous êtes Anglais, monsieur? me dit le buonapartiste en ôtant son chapeau et en s'inclinant gracieusement de mon côté. — Oui, monsieur. — Comment va la chambre des lords et celle des communes? — Comme à l'ordinaire, monsieur; elles montrent un excellent esprit et beaucoup d'activité : au moins je les ai laissées dans ces dispositions. En ce moment, la chambre des communes n'existe plus. — N'existe plus! Qu'est-il donc arrivé, monsieur? Vous avez bien fait de visiter ce pays-ci au moment d'une crise si alarmante pour le vôtre. N'avais-je pas prédit, continua-t-il en se tournant vers le royaliste, que les choses ne pouvaient rester long-temps sur ce pied en Angleterre? » Sur quoi ledit prophète ajouta plusieurs autres exclamations de cette nature, sans me permettre de dire un mot pour expliquer le motif de la dissolution de notre fameuse chambre des communes. Enfin le moment se présenta de lui-même, et je fis observer, d'un air solennellement comique, que c'était « l'époque d'une *élection générale*. — Qu'est-ce que ce mot-là veut signifier? je n'ai jamais entendu parler de cela. » Je donnai une explication aussi brève et

aussi claire qu'il me fut possible; mais les deux antagonistes, à mon grand étonnement, continuèrent d'exprimer leur surprise et leur ignorance. Je leur donnai quelques éclaircissemens sur la manière respective de procéder des deux chambres. Je les informai que les lords siégeaient découverts, et vêtus de robes rouges garnies d'hermine; mais que les membres de la chambre des communes siégeaient le chapeau sur la tête, et habillés comme ils le sont à l'ordinaire, bottés ou non, enfin comme il leur plaît. Je ne saurais vous donner une idée des gestes et des exclamations de mépris dont les deux adversaires accablèrent nos malheureux *commoners*. Ces champions politiques ne pouvaient séparer l'éloquence des discours et l'importance des débats de ce *vilain* aspect de chapeaux et de bottes; mais aussi la chambre haute était proclamée par eux la seule arène où le génie pût déployer sa force, où la sagesse nationale pût faire entendre sa voix. « Enfin, mon ami, s'écria l'un en se tournant vers l'autre, il faut avouer que ces choses-là sont du plus mauvais goût; et je ne puis concevoir comment les Anglais, qui sont vraiment de braves gens, peuvent se conformer à des règlemens qui doivent avoir un résultat si funeste. — Ah çà, partons; neuf heures viennent de sonner. Monsieur, je vous souhaite le bonsoir. Adieu, adieu. » Ces adieux étaient adressés, le premier au libraire, le second à moi-même.... Et voilà

mes deux antagonistes qui sortent, bras dessus, bras dessous, ne se souvenant plus des dynasties dont ils venaient de plaider la cause, mais s'accordant à exprimer leur étonnement du costume grossier des membres de la chambre des communes, et à prédire les malheurs qui en devaient résulter. J'eus peine à comprimer un grand éclat de rire quand ils eurent fermé la porte, en sortant du magasin. Assurément, ces messieurs n'avaient jamais consulté notre Blackstone.

En ce moment, par bonheur, j'aperçus un exemplaire des *Habiti antichi moderni*, d'après les dessins supposés du Titien, et imprimé en 1590, in-8°. J'oubliai aussitôt la scène qui venait d'avoir lieu. Cet exemplaire était complet, mais un peu rogné, et revêtu d'un bon justaucorps en veau. Je demandai le prix; c'était 12 francs. On le paie double chez nous; on donnerait même le triple d'un exemplaire tel que celui de M. Grenville. « C'est un peu fort, ce prix, observai-je. — Comment, fort, monsieur! voilà un joli livre, rempli de planches en bois, dont on ne pourrait exécuter aujourd'hui un pareil, sans en exiger au moins trois fois le prix. » Ceci n'est rien moins qu'un argument; mais telle est la réponse habituelle de tout libraire, sur les bords de la Seine comme sur les bords de la Tamise. Je comptai 9 francs, et je m'arrêtai en regardant mon *bibliopoliste*. « Eh bien, comme vous le désirez, je prendrai les 9 francs,

et vous prendrez le livre ; c'est çà. » Voilà qui était assez plaisant. Je mis le livre de côté, et continuai mes recherches ; mais un *Monstrelet* déchiré, édition de *Sauvage* ; une *Chronicle* de *Gaguin*, sale et défectueuse (expressions purement techniques), furent tout le fruit ou plutôt le seul résultat d'une perquisition minutieuse de trois bons quarts d'heure. J'avais visité trois autres magasins auparavant ; je n'y avais vu, pour ainsi dire, que Voltaire et Rousseau. Je me contentai de la bonne acquisition que je croyais avoir faite, rentrai à l'hôtel, pris une tasse de café, un peu tardive à la vérité, mais excellente ; et, après avoir comparé avec M. Lewis les notes que nous avions prises chacun de notre côté sur ce que nous avions vu et entendu, j'allai me coucher, rompu de fatigue et tombant de sommeil.

Le paquebot devait mettre à la voile à neuf heures précises du matin. Par extraordinaire, je devrais plutôt dire bien naturellement, attendu les événemens des dernières vingt-quatre heures, je passai une fort bonne nuit, et j'étais prêt à déjeuner à huit heures. Cela fait, nous accompagnâmes nos effets jusqu'au bassin ; je n'ai pas besoin de dire qu'il se présenta vingt porteurs pour notre bagage. En cinq minutes, nous étions au bord de l'eau. Nous aperçûmes le paquebot d'Honfleur fourmillant de passagers, et rempli de marchandises de toute espèce, particulièrement de

cuves, de tonneaux, de malles et de vaisselle de terre. Nous descendîmes; on serra nos effets sous nos yeux, nous prîmes nos places non loin de la barre, et, après un balancement assez prononcé, mais très peu *confortable*, occasionné par l'agitation des eaux, le vaisseau démarra et mit au large. La marée montait rapidement dans le port; il en résulta pour nous un roulis très sensible du navire. Il faut avouer que nous étions fort pressés les uns contre les autres; et comme ces paquebots ont le fond plat et les côtés bas, une mer houleuse, dans la position où nous nous trouvions, nous aurait fait ressembler assez bien à une cargaison de *poules mouillées* (*a*). Heureusement, le vent tomba; peu à peu le front du vieil Océan se dérida tout-à-fait. Ce n'est pas qu'un grand nombre de passagers ne fussent encore *incommodés* par le léger tangage du navire. Notre réunion se composait de personnages divers. Il y avait, entre autres, une religieuse au visage de parchemin, à la guimpe large et flottante, qui paraissait éprouver plus que personne les inconvéniens du mal de mer. Elle était entourée de fortes et vigoureuses poissardes, dont les formes robustes et le teint basané établissaient un contraste frappant avec sa propre physionomie. Un peu plus

(*a*) J'emploie ici un équivalent. Le texte dit: *de rats demi-noyés.*

loin se tenaient un ou deux vieux officiers, coiffés de grands chapeaux à cornes, comme à l'ordinaire. Mais la pauvre religieuse était cruellement affligée; elle pria le munitionnaire du navire de la placer dans la cale, et elle le demanda d'une voix et dans une attitude les plus piteuses du monde.

Quant à moi, ayant été assez heureux pour échapper tout-à-fait au mal de mer, j'eus la facilité d'examiner, avant de débarquer, les éminences voisines de Honfleur. Elles forment, en quelque sorte, le pendant de celles du Havre; mais elles sont moins élevées, quoique également couvertes de bois. En remontant, des yeux, le cours de la Seine, plus étroite dans les sinuosités qu'elle décrit, j'aperçus Harfleur et Orcher presque vis-à-vis; et, beaucoup plus bas, couchée dans l'eau, pour ainsi dire, la petite ville *pêcheuse* de Quillebeuf. Je voyais nécessairement sous une autre forme les rochers qui avaient si fort étonné notre postillon au moment d'arriver à Tancarville; et, je dois le dire, je n'étais entouré que de beautés pittoresques et de richesses agricoles. Honfleur, par lui-même, doit être assurément classé parmi les plus misérables villes de pêche (1), ou de tout autre genre d'industrie, quel

(1) Il était ainsi au temps d'Evelyn, en 1644. « C'est une pauvre ville de pêcheurs, dit-il, qui n'est guère remarquable

qu'il soit ; mais les environs dédommagent de l'aspect de pauvreté que présente la ville. Quelques années de paix et d'abondance feraient merveille; ces jolis environs eux-mêmes en recevraient une grande amélioration. Peut-être n'est-il pas de position plus favorable pour une belle résidence d'été. De l'autre côté de ce bras de mer, ou plutôt de l'embouchure de la Seine, à huit milles anglais de distance environ, vous découvrez le Havre, dont l'aspect dénote une ville importante, malgré la distance qui vous en sépare. Notre passage ne nous coûta que 8 sous par personne. N'ayant point, comme au Havre, de passe-port à faire viser, nous prîmes un ou deux garçons des plus vigoureux parmi la foule des curieux qui assistaient au débarquement, et leur fîmes porter notre bagage à l'auberge d'où part la diligence de Caen. Nous fûmes étonnés de la gaîté avec laquelle ces porteurs franchirent une montée rapide, chargés de nos effets placés dans leurs hottes ou brouettes; mais la tournure misérable, et le misérable vêtement des hommes et des femmes que nous rencontrâmes dans le trajet, avaient quelque chose de

que par les vêtemens bizarres, mais utiles, que portent les bonnes femmes. Ces vêtemens sont de peaux d'ours ou d'autres animaux, comme ils sont de mauvais haillons à Dieppe et sur toute la côte. » (*Vie et Écrits de J. Evelyn*, 1818, in-4°, tome 1, page 51.)

hideux et de dégoûtant. Fort heureusement, nous arrivâmes à temps pour retenir nos places, que nous payâmes d'avance; on allait précisément atteler.

Tout cela, direz-vous, est bien insignifiant; mais, au fait, vous m'avez enjoint de vous conduire avec moi sur toute la route, de vous associer à toutes mes démarches. *Paullo majora.* Jugez de notre surprise et de notre plaisir en voyant deux Anglais bien mis et fort polis, retenant aussi leurs places. Ce n'est pas que les Anglais, à la première vue, se rapprochent toujours avec autant d'empressement et de cordialité apparente, que nous le fîmes ces gentlemen et moi. C'étaient messieurs D***, de L**** en Yorkshire. Le frère aîné s'était trouvé à l'université d'Oxford en même temps que moi; le plus jeune avait fait ses études à celle de Cambridge. Nous étions tous en destination pour Caen, et ce fut avec bien de la joie que nous entreprîmes ensemble le voyage. Je n'oublierai pas facilement l'ondée de pluie qui tomba au moment du départ, et je me félicitai grandement de me trouver à l'abri sous l'impériale de la diligence, plutôt que sous la protection d'un parapluie dans un paquebot découvert. La manière de conduire était particulière à cette partie du monde. Mon amour du grand air, et le désir de considérer l'aspect d'une contrée nouvelle, m'avaient décidé à demander une place

dans le cabriolet; mais nos connaissances en avaient déjà retenu deux, et le postillon, qui alors était aussi le conducteur, réclamait pour lui la troisième comme une chose de droit et de nécessité. C'était de là qu'il exerçait la charge du fouet; position singulière, je devrais dire scabreuse pour conduire quatre chevaux, sans le secours d'un postillon : mais quel fut mon étonnement, lorsque, par pure bonté d'âme, me cédant cette troisième place, il s'alla loger sur *le toit!* Dans cette position, tenant les rênes d'une main, le fouet de l'autre, il essaya de gouverner quatre fiers étalons normands : remarquez bien qu'il fallait descendre d'abord, monter ensuite, et que la pluie tombait alors par torrens.... Prétendre que je n'étais pas ému, serait folie ; j'avouerai au contraire que je tremblais de tous mes membres. En effet, quelle machine j'avais derrière moi ! et si elle eût versé, quel en eût été le résultat ? Heureusement nous n'étions pas encore sortis de la ville, et nous arrivions à peine au bas de la première descente, qu'un des chevaux passa l'une de ses jambes en dehors de la corde qui servait de trait, et qu'il fut absolument impossible d'avancer. Je vis alors le danger d'avoir pris une place dans le cabriolet, à l'exclusion de ce digne postillon, et la lui rendis à l'instant. Il se mit à dire avec un grand sang-froid : « Ce sont des diables de chevaux, et il faut être un peu plus près pour les cha-

touiller. » Je lui laissai la faculté de *chatouiller* les animaux tout à son aise, et me plaçai dans l'intérieur de la diligence. La pluie tombant toujours, et même avec plus de violence, les rideaux de cuir du cabriolet ne présentant d'ailleurs qu'un très faible abri, je ne fus pas fâché de l'échange. Malgré tout, la gravité du conducteur ne se démentit point; sa bonne humeur ne fut pas un moment altérée. Exposé à la pluie, laissant ses chevaux errer, pour ainsi dire, à l'aventure sur la route, il sifflait, chantait alternativement comme si de rien n'eût été.

Nous allions bon pas; nous montâmes bientôt une côte fort élevée, sur la route directe, vers Caen; le chemin était d'une belle largeur, bordé de chaque côté d'arbres touffus; je profitai du moment pour regarder par la portière, afin de jouir de l'aspect vraiment magnifique de la Seine; j'apercevais même de temps en temps *le Havre* et *Harfleur*, sur la rive opposée. La pluie avait cessé, la voiture était douce; tout cela me donna la facilité de me livrer à mon examen d'une manière assez commode. La terre paraissait complétement saturée d'eau; l'humidité donnait au feuillage un nouvel éclat; on respirait au dehors un frais vif et piquant; enfin, les gras pâturages qui s'étendent à droite et à gauche de la route, complétaient le luxe du paysage. On eût dit que la nature avait tout fécondé dans un moment, et sans qu'il manquât

rien à son travail. Le pays se compose généralement d'herbages, c'est-à-dire qu'on y trouve comparativement peu de vergers et de terres labourables. On m'avait dit de faire attention aux bestiaux, attendu que les fermiers sont glorieux de leurs élèves : qu'ils soient fiers si cela leur plaît; mais leur amour-propre n'est pas d'une espèce bien relevée. Vous savez que je me connais un peu mieux en *Caxtons* qu'en bœufs; quoi qu'il en soit, j'ai parcouru Lincolnshire, Herefordshire et Glocestershire; j'ai vu et admiré dans ces provinces des groupes de bestiaux qu'on eût dit faits exprès pour la table de géans, comparés avec les bœufs Lilliputiens qui se promènent par petites troupes dans les admirables pâturages de Normandie. « Peu d'os et beaucoup de chair; » maxime victorieuse, immuable, mais qui paraît, hélas! inconnue en ce pays. Les vaches ne donnent pas non plus beaucoup de lait.

Nous roulions toujours cependant, en observant la campagne sur toute la route. Enfin, après un relais assez long, nous atteignîmes *Pont-l'Évéque* où nous dînâmes, porte mon journal : un poulet à la broche, des asperges, une truite, une excellente omelette et deux bonnes bouteilles de vin ordinaire, composaient le repas. Deux bouteilles pour quatre Anglais, modération très louable. Pendant le dîner, la pluie recommença mieux que jamais. Les ruisseaux roulaient des

torrens d'écume, et l'eau qui tombait sans discontinuité, rejaillissait du sol en épaisse fumée. Au milieu de ce déluge, nous trinquâmes avec bien de la joie et de la cordialité à la vieille Angleterre. Le conducteur, nous voyant en bonne disposition, nous dit que «nous n'avions pas besoin de nous presser, parce qu'il préférait un voyage sec à un voyage mouillé.» La proposition fut acceptée avec empressement; mais, au bout d'une demi-heure, le temps s'était éclairci; nous remontâmes tous ensemble dans l'intérieur de la voiture; il était alors quatre heures; nous fîmes ainsi plusieurs lieues, nous entretenant tour à tour et agréablement de politique, de religion, de littérature et de beaux-arts. Tout le pays jusqu'à Troarn, dernier relais avant d'arriver à Caen de ce côté, se compose d'herbages d'un aspect vraiment gracieux. On rencontre çà et là quelques hauteurs boisées, sur lesquelles le goût et l'opulence de nos compatriotes éleveraient les maisons de campagne les plus élégantes, et d'où l'on découvrirait une magnifique perspective. Je ne vois rien là, néanmoins, qui puisse être comparé aux environs de Rodwell et de Glocestershire. Les arbres n'ont pas non plus cette force, ni cette vigueur de feuillage qui distinguent ceux de notre pays. Ici, un beau chêne est aussi rare qu'un *Wynkyn de Worde* non coupé. De petits ruisseaux, de riches taillis, des avenues d'ormes et de tilleuls, des prés émaillés

dispensé d'une observation qu'il fait malgré lui.

Règle générale : il ne faut lire qu'avec beaucoup de circonspection les ouvrages de M. Dibdin ; n'accueillir qu'avec réserve les renseignemens fournis par l'auteur ; se défier même de ses assertions. Je dis se défier, par cela précisément que M. Dibdin s'est fait un nom par un grand nombre d'ouvrages. Il y a des inexactitudes dans les dates, dans les faits et dans les noms propres. Il me paraît démontré, d'ailleurs, que les études favorites de l'auteur ont dû toujours avoir la bibliographie pour objet, bien plus que les antiquités monumentales. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des observations à faire sous le premier de ces rapports. On verra, par les notes, que l'écrivain s'est trompé plus d'une fois sur la date de l'édition, et dans la description matérielle du livre ; mais il est aisé de voir aussi que M. Dibdin, à l'intérieur d'une bibliothéque, est en quelque sorte dans son élément naturel,

cacher sans sujet, se taire quand il fallait répondre ; car le silence est quelquefois un aveu. Ainsi donc, nous avons conservé les noms propres, en faisant tomber, quand il nous l'a paru nécessaire, l'entourage grotesque au milieu duquel on les avait placés.

A Dieu ne plaise, toutefois, que j'accuse ici le cœur de M. Dibdin. Je n'ai jamais eu l'honneur de le voir; je ne le connais que par ses écrits, principalement par son *splendid Tour,* et je ne balance pas à déclarer que l'auteur doit être doué d'une âme honnête, et de ces qualités fondamentales qui constituent l'homme de bien. Sa religion est douce, éclairée, bienveillante. Il préfère sa croyance ; mais il respecte la croyance des autres. Son érudition paraît vaste, profonde, variée. Son amour pour les antiquités est immense ; et, par antiquités, j'entends ici tout ce qui est *antique* ou seulement *ancien*, quelles que soient d'ailleurs la nature et la forme des objets. D'un autre côté, M. Dibdin possède une ima-

de jaunets; voilà ce qui caractérisait le pays sur notre passage. C'est en vain cependant que vous cherchez des yeux quelque jolie maison de campagne, ou quelque ferme d'apparence. Rarement aussi, voyez-vous des groupes de villageois se reposant, ou occupés de leurs travaux..... La population se trouvant réduite en France, les paysages de cette contrée ont pris un caractère de mélancolie et de solitude. Les Français semblent nés pour les villes, et c'est dans les villes qu'il faut les aller chercher. Rien, d'ailleurs, qui nous rappelât les compositions enchanteresses de Watteau..... Mais, que dis-je? Filles et garçons viennent-ils danser, sauter, folâtrer, prendre part à une *fête champêtre*,

When storms and clouds obscure the sky,
And thunders roll, and lightnings fly!

« Quand de noirs ouragans obscurcissent les airs,
Et que la foudre gronde au milieu des éclairs! »

Je me souviendrai long-temps néanmoins de l'étendue de pays, c'est-à-dire de cette continuité d'herbages, entre Pont-l'Évêque et Troarn. Ce dernier village est assez pauvre. Nous passâmes devant une jolie habitation sur la gauche, et une charmante petite rivière sur la droite. La route elle-même avait disparu sous les eaux de la dernière pluie. Ce fut à Troarn, je crois, ou un peu au-delà, qu'on demanda à voir nos passe-ports et à

visiter nos malles. Nous donnâmes nos clefs très volontiers. Ces messieurs, coiffés de chapeaux à cornes, couverts de vestes bleues, armés d'un sabre suspendu à un baudrier, ces messieurs, dis-je, se consultèrent une minute seulement, rendirent les clefs, disant que le tout serait soigneusement examiné à Caen, et qu'ils ne voulaient point nous causer d'embarras. Vous pensez bien que nous ne fûmes pas fâchés de la décision. Messieurs D***, et moi-même, reprîmes nos places dans le cabriolet (un postillon conduisait maintenant les chevaux), pleins d'impatience, et nous faisant une fête de voir bientôt les clochers de Caen. De Troarn à Caen le pays présente plus de terres en nature de labour; mais, quoique plus uni et moins planté, il est fertile, et d'un aspect agréable. Malheureusement le soleil était couché, et l'horizon devenait obscur, lorsque nous découvrîmes, pour la première fois, les pyramides de l'*abbaye Saint-Étienne*, principal édifice ecclésiastique de Caen. Il était tout près de neuf heures. Le soir étant extrêmement brun, nous eûmes nécessairement une vue très imparfaite des autres églises; mais de loin, et pour moi particulièrement, à travers l'obscurité douteuse, Caen ressemblait en petit à Oxford. La ville elle-même, comme le siége de notre fameuse Université, est bâtie en pente, quoique les environs offrent encore moins d'inégalités que ceux d'Oxford. Nous entrons; la

population tout entière semblait s'être réunie pour nous voir arriver (*a*). En sortant de la solitude, nous plongions tout à coup dans le bruit, le mouvement et le tumulte. La diligence descendit à l'*hôtel d'Espagne*, grande maison, mais noire et comme barbouillée de suie. On déballa nos effets ; alors nous fûmes assaillis par des garçons de place, tenant des adresses dans leurs mains, et nous invitant à loger dans leurs hôtels respectifs. Quelqu'un, je ne sais plus qui, nous avait recommandé l'*hôtel Royal, place Royale :* union *royale* d'expressions à laquelle nous ne pouvions résister. Nous résolûmes en conséquence d'y aller ; en une minute, nos malles furent placées sur des brouettes, et nous marchâmes derrière « au pas de charge, » pour avoir l'œil sur notre propriété. La ville nous parut gagner dans les divers détours qu'il nous fallut faire pour arriver à notre hôtel. *Le voilà, messieurs*, s'écrièrent nos guides et nos porteurs au moment où nous entrions sur une grande place, au bout de laquelle, en face de nous, était une maison de belle apparence. Maître, servantes et valets se portèrent à notre rencontre. *Messieurs, je vous salue*, dit un grand vilain monsieur.... qui

(*a*) Toutes les fois que l'auteur arrive dans une ville ou dans un village, la population ne manque pas de se porter à sa rencontre. Cela rappelle un peu l'aventure de Cicéron revenant de Sicile.

n'était rien moins que le maître de la maison, nommé Lagouelle. On nous fit entrer dans une petite salle au rez-de-chaussée sur la droite. Nous demandâmes du thé ; mais à peine commencions-nous à jouir de la flamme pétillante d'un grand feu de bois, que le susdit vilain monsieur vint s'asseoir à côté de nous, pour nous raconter l'*histoire d'un duel.*

Un gentleman anglais qui se trouvait avec moi sur le paquebot du Havre à Honfleur, m'avait déjà dit quelques mots de ce duel fort extraordinaire entre un jeune Anglais et un jeune Français; mais je compte réserver ma relation de Caen pour une dépêche *ad hoc ;* à peine d'ailleurs ai-je passé ici vingt-quatre heures, et il faut que je vous dise adieu. J'ajouterai seulement que, la nuit dernière, je vis en songe plusieurs Anglais essayant de tendre l'arc de Guillaume-le-Conquérant. Cela peut-il vous étonner? Encore une fois, adieu.

FIN DU TOME PREMIER.

Le premier volume tout entier et le commencement du second sont exclusivement consacrés à la Normandie. Le surplus du second et une portion du troisième appartiennent à Paris, principalement, et à quelques autres départemens de la France. L'Allemagne, comme on voit, n'occupe que la moindre place dans l'ouvrage. Cette partie n'offrant point un intérêt direct à nos compatriotes, la traduction n'en a pas été jugée nécessaire. Ce qui semblait utile, c'était de rectifier un assez grand nombre d'erreurs archéologiques, bibliographiques et topographiques, qui se rencontrent dans la partie *française* de l'ouvrage. En cela, on a cru rendre service à tous les lecteurs, et particulièrement aux compatriotes de M. Dibdin, à portée désormais de mieux connaître nos monumens, nos livres, la partie de notre pays traversée par l'auteur, et même les personnes qu'il a rencontrées sur sa route. Quant à la traduction proprement dite (je ne parle ici que des vingt-deux premières lettres), j'ai suivi

le système que je m'étais imposé pour la *Lettre neuvième*, c'est-à-dire que j'ai tâché d'être fidèle en évitant d'être servile. De toutes les doctrines sur la matière, celle d'Horace m'a toujours paru la meilleure. En un mot, j'ai voulu marcher librement à côté de mon modèle, au lieu de me traîner avec effort sur ses traces ; j'ai cherché à rendre le sens et non le mot ; en tout et partout la lettre tue ou aveugle ; c'est l'esprit seul qui donne vie et lumière. Ai-je fait une application heureuse du précepte ?..... Qu'on en juge.

THÉOD. LICQUET.

publique ; je suis prêt, au contraire, à renouveler ici l'expression de mes sentimens personnels à son égard ; mais je me trompais, en acceptant pour la Bibliothéque de Rouen un hommage qui ne s'adressait point à elle. La faute, si c'en est une, n'est cependant pas tout-à-fait mienne. M. Petrie, qui me remit les trois volumes, *de la part de l'auteur*, m'assura positivement qu'ils étaient destinés à enrichir notre collection. Je les reçois ; je publie la traduction de la Lettre neuvième ; et voilà qu'une décision *subséquente*, de l'auteur, m'apprend que l'ouvrage appartient à l'Académie royale de Rouen, et non à la Bibliothéque : ordonnant encore, M. Dibdin, que son *Bibliotheca spenceriana*, déposé jusqu'alors, conformément à ses désirs, dans l'établissement public de notre ville, en soit désormais retiré, pour ne plus sortir de la collection particulière de l'Académie royale. J'ai dû obéir ; mais M. Dibdin aura beau faire, il n'échappera point à ma reconnaissance ;

déshérité comme Bibliothécaire, je le remercie maintenant comme Académicien.

L'ouvrage anglais qui nous occupe comprend trois gros volumes in-8°, imprimés sur papier vélin, grand format, enrichis jusqu'à profusion de gravures destinées à représenter les principaux monumens, les plus jolis paysages, les personnes les plus remarquables, y compris des servantes d'auberge. Que l'on cherche du talent dans l'exécution de ces gravures, on en trouvera, sans doute; mais que les étrangers ne se fassent point une idée de ce qui est, par le tableau supposé qu'on leur en présente. La plupart de ces dessins sont, en quelque sorte, des compositions idéales qui ne ressemblent à rien, parce qu'elles ressemblent à tout; et c'est une chose digne d'être remarquée, que l'artiste, aussi-bien que l'écrivain, paraissent avoir pensé ici, l'un et l'autre, qu'il leur suffisait de se montrer habiles, sans s'inquiéter beaucoup d'être fidèles.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

DÉDICACE. . . . . Page v

PRÉFACE. . . . . vij

LETTRE PREMIÈRE. Traversée à Dieppe. 1

LETTRE II. Dieppe. — Pêches. — Rues. — Églises de Saint-Jacques et de Saint-Remy. — Service divin. — Messe militaire. 11

LETTRE III. Village et château d'Arques. — Amusemens du dimanche. — Mœurs et coutumes. — Boulevards. . 32

LETTRE IV. Rouen. — Ses environs. — Boulevards. — Population. — Aspect des rues. 45

LETTRE V. Architecture ecclésiastique. — La cathédrale. — Tombeaux. — Cérémonies religieuses. — L'abbaye de Saint-Ouen. — Les églises de Saint-Maclou, de Saint-Vincent, de Saint-Vivien, de Saint-Gervais et de Saint-Paul. 58

LETTRE VI. Halles. — Place de la Pucelle d'Orléans. — Bas-relief du champ du Drap d'or. — Palais et Cours de Justice. 115

LETTRE VII. Les quais. — Pont de bateaux. — Rue du Bac. — Rue de Robec. — Eaux de Robec et d'Aubette. — Mont Sainte-Catherine. — Hospices : général et d'Humanité. 139

